Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

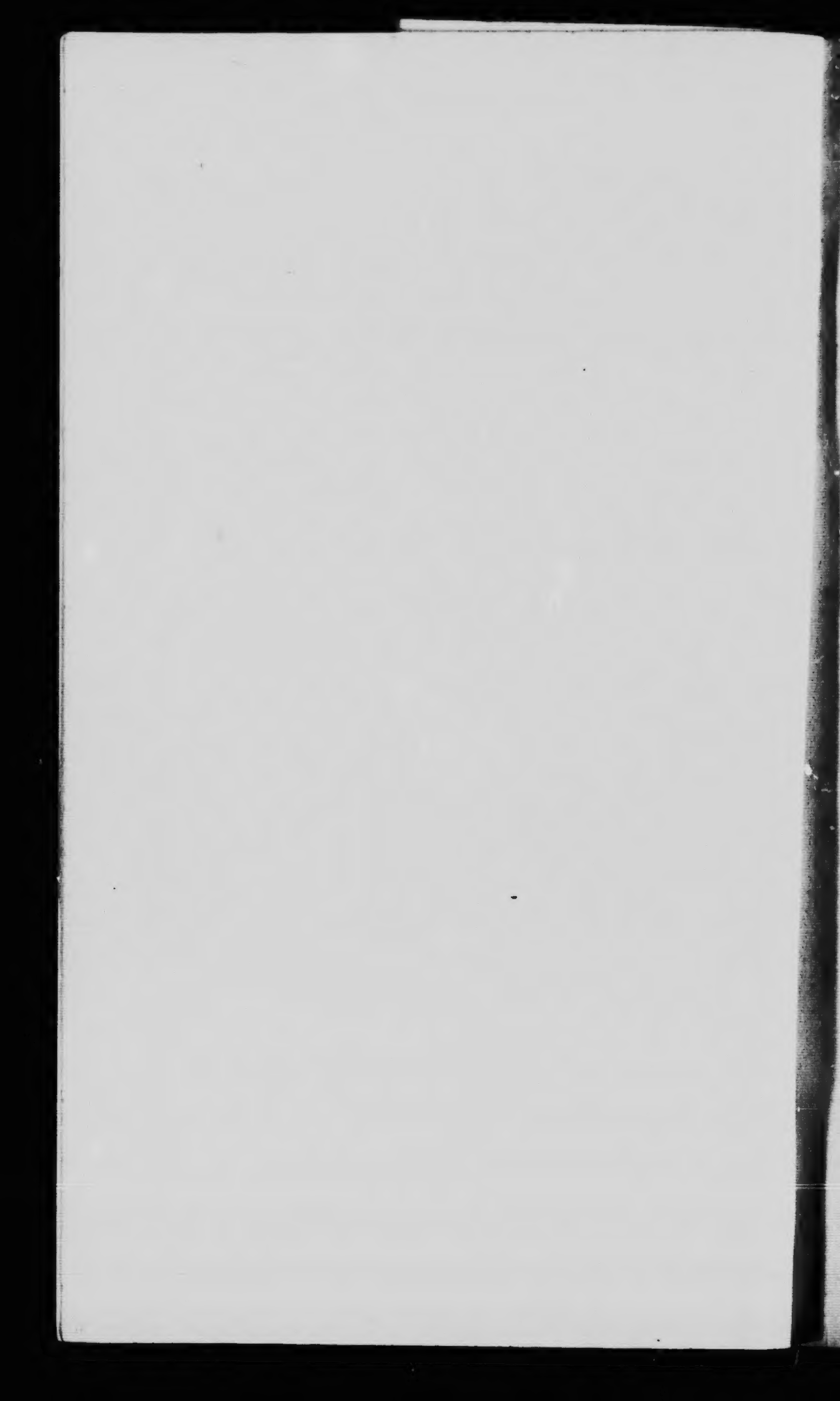
Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages totalement ou partiellement obscurcies par une pelure ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X	✓	20X		24X		28X		32X



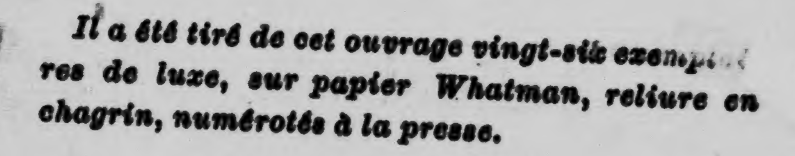
RODOLPHE GIRARD

MARIE CALUMET

ILLUSTRATIONS PAR

A. BOURGEOIS, A. S. BRODEUR, PAUL CARON, GEO. DELFOSSE, J. LABELLE, JOS. LAMARCHE, G. LATOUR, EDMOND J. MASSICOTTE, NAP. SAVARD.

MONTREAL
1904.



Il a été tiré de cet ouvrage vingt-six exemplaires de luxe, sur papier Whatman, reliure en chagrin, numérotés à la presse.

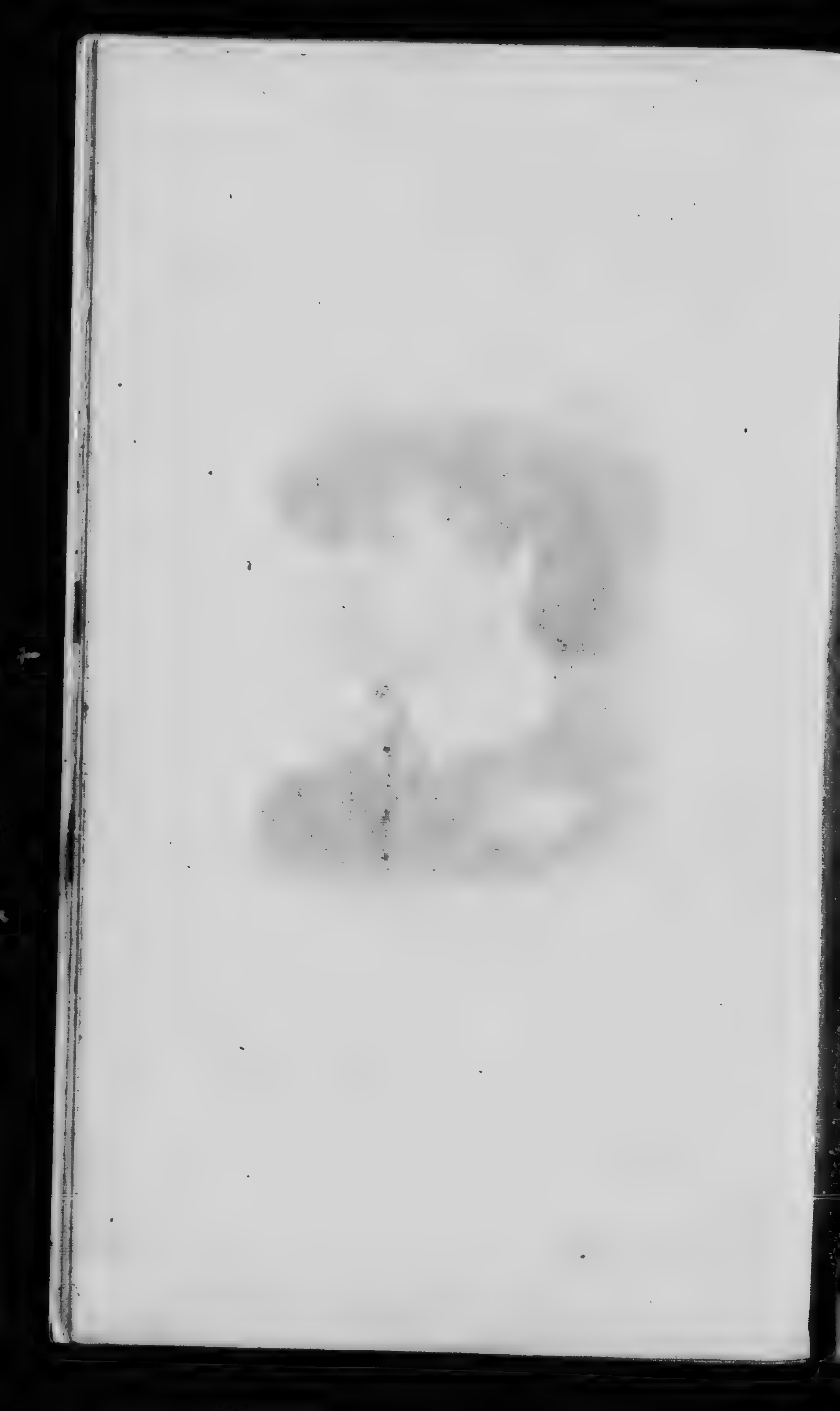
MARIE CALUMET





RODOLPHE GIRARD

À MON FILS REGINALD.



A MON FILS REGINALD.

Ouvrages du même Auteur.

ROMAN

FLORENCE (épuisé)

—

NOUVELLES

MOSAIQUE (épuisé)

—

THÉATRE

FLEUR DE LYS

A LA CONQUÊTE D'UN BAISER

LE CONSCRIT IMPERIAL

—

EN PRÉPARATION :

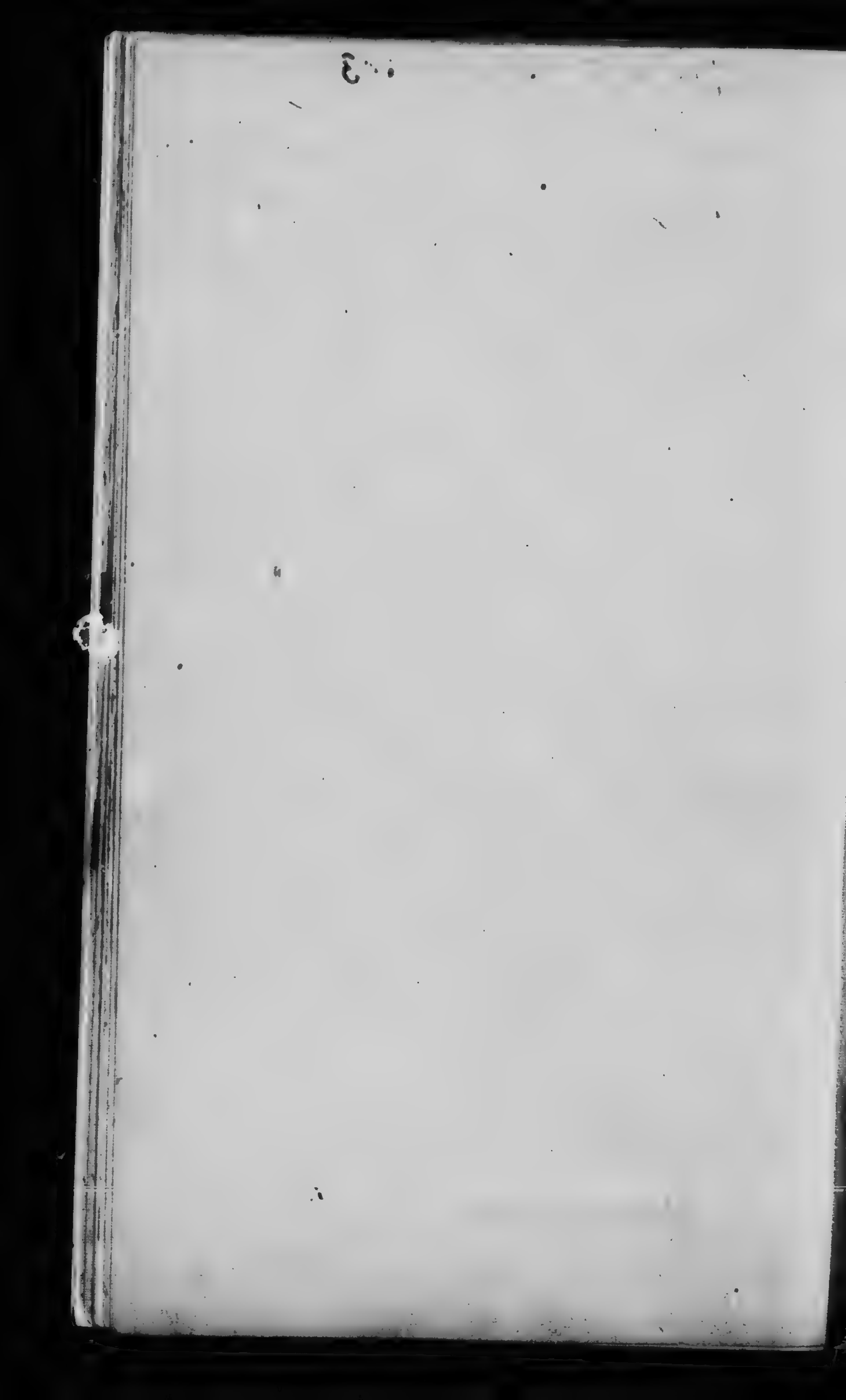
LE DOIGT DE LA FEMME (Théâtre)

mercredi 25 Nov. 1903

—Monsieur et cher confrère,
j'ai dû, depuis plusieurs années
ja, me dérober à l'honneur qu'
voulait bien me faire en me
mandant des préfaces. Ayant dit
on, ainsi, à qques-uns de mes
nfrères français, je ne pouvais, sans
r faire injure, vous dire oui. Je
regrette vivement. Car votre curieux
anuscrit m'a fort intéressé, et par
tude de moeurs qui me sont inconnues,
par la langue grasse, savoureuse,
rant le terroir. Mes regrets sont,
illeurs, atténués par cette réflexion:
une préface à ce livre ne doit pas
e ~~[illegible]~~ confiée à un étranger
y faudrait un écrivain au courant
l'originale littérature canadienne.
us voudrez donc bien, pour toutes
raisons, excuser mon refus, et
réer quand même, mon cher confrère,
xpression de mes plus sympathiques
dévoués sentiments,

Jean Richepin

rue Notre-Dame des Champs
Paris



I

LES DEUX CURÉS

Ce soir là, monsieur le curé de Saint-Ildefonse avait gardé à souper son voisin, monsieur l'abbé Lefranc, pasteur omnipotent de l'opulente paroisse de Saint-Apollinaire.

Il n'était pas riche, le curé Flavel, mais, dame ! quand on offre à un ami de casser une croûte en commun, on a beau être de la maison du bon Dieu et ne pas ripailler comme dans une noce

de Sardanapale, il ne faut pas pour cela s'emplir la panse de cure-dents, entre le bénédicité et les grâces.

Aussi, le brave monsieur Flavel, en homme bien élevé et accueillant, le coeur sur la main, avait fait des frais. Pas autant, cependant, qu'il en eût faits pour le député du comté, et encore moins, pour l'évêque du diocèse.

Sans faire un dieu de son ventre, le desservant de Saint-Ildefonse était gourmand comme une lèchefrite ; et, il n'était jamais plus coulant avec ses paroissiens qu'au sortir de la salle à manger. Les narines dilatées par le fumet chaud et pénétrant qui s'échappait de la cuisine et semblait s'imprégner à tous les meubles de la maison, le curé Lefranc avait accepté avec reconnaissan-

ce, en se faisant prier un peu, pour la forme.

Une demi-heure plus tard, ils passaient dans la salle à manger. Cette salle ressemblait à toutes les pièces du même genre : table rectangulaire en plein milieu ; buffet dans un coin ; chaises avec fonds en paille tressée barbouillés d'une peinture jaune ; plusieurs aulnes de catalogne, tapis faits de chiffons tissés au métier. Sur les murs, tapissés de papier peint à quinze sous, une mauvaise lithographie coloriée : Joseph vendu par ses frères ; une autre image, mouchetée de chiures de mouches et représentant Jésus au milieu des docteurs. Dans un angle, quelques portraits de famille, et, à la place d'honneur, au centre du mur principal, une grande croix noire avec

un Christ en plâtre, les mains et les pieds en sang.

Le menu comprenait de la soupe aux choux, reste du midi, un filet de bœuf à la sauce, de la poitrine de veau aux petits pois, une gibelotte, du beurre, des concombres dans le vinaigre, des radis, du café au lait, sans compter le dessert. Avant de commencer à manger, le curé Flavel et son ami, se tournant du côté du grand crucifix, firent le signe de la croix, et dirent : " Benedicite, Dominus, nos et ea quae sumus sumpturi benedicat dextera Christi."

Le curé de Saint-Ildefonse tâtait un peu de tout. Son ami, lui, une bonne fourchette, s'empiffrait. Et cependant, ce n'était pas que la cuisine fût digne d'un cordon bleu. Oh ! non, par exem-

ple. La soupe, du vrai mortier qui devait tout coller les boyaux; le filet de bœuf, dur comme des semelles de bottes à force d'être cuit; la poitrine de veau, saignante comme si la pauvre bête venait de rendre le dernier soupir sous le couteau du boucher; la gibelotte, salée comme une vague marine.

Au dessert, le curé Flavel appela:

— Suzon.

Une adorable enfant de dix-sept ans, au plus, à la bouche rieuse et au front ombragé de mèches folles d'un blond cendré, avança la tête par la porte entrebâillée de la cuisine communiquant avec la salle à manger. Avec une pointe d'ironie, qui arqua délicieusement le coin des lèvres et creusa deux séduisantes fossettes dans les joues mises en

feu par la haute température du poêle chauffé à blanc, elle demanda :

— Monsieur le curé désire ?

— Sers-nous les tartes aux fraises et le miel. Pas le miel roux, mais le bon miel blanc que j'ai récolté moi-même, la semaine dernière, en me faisant piquer à l'oreille gauche.

Et comme la jeune fille se retirait :

— Ah ! un instant, ajouta le curé Flavel. Je te l'ai déjà répété cent fois et plus. T'es pas sérieuse. Pourquoi ce ton solennel, et ne jamais m'adresser la parole qu'en commençant par ces mots : Monsieur le curé? Quand j'suis en chaire, et que, me tournant vers les fidèles, je leur dis : Mes très chers frères, je ne fais pas tant de façons. Appelle-moé don mon oncle, tout court. Ce

sera bien plus simple et... plus respectueux.

Ouvrant la porte à demi, la nièce du curé fit quelques pas en avant. Elle s'arrêta, près de la table, dans toute sa beauté ensoleillée par les derniers rayons du soleil couchant. Le curé de Saint-Apollinaire, silencieux, immobile, était rivé à son siège par une adoration extatique.

Comme une pensionnaire prise en défaut et sermonnée par la mère supérieure, la belle enfant regardait pudiquement la pointe de ses souliers emprisonnant une mignonne paire de petons. Profitant de ce moment où ni l'un ni l'autre ne le regardaient, le curé Lefranc admira à la course ce pied fin, ce bas de jambe fluet qui laissait soupçonner un

mollet bien tourné et une jambe sans pareille s'enfuyant sous la jupe de calicot bleu pâle parsemé de pâquerettes blanches et pures comme l'âme de la petite. Les hanches arrondies, la taille délicate, les seins frémissants, soupçonnait-il, dans leur fermeté blanche et leur épanouissement naissant, firent courir un frisson sur la chair du curé Lefranc.

Il reporta, aussitôt, sa pensée vers le ciel, sans détacher les yeux de la terre.

— Eh bien, mon oncle, dit Suzon, en levant sa prunelle malicieuse, c'pas tout. On a encore de la crême brûlée, des œufs à la neige, du melon, des pommes, des confitures aux prunes, du fromage et du vin de rhubarbe. Vous savez, le bon vin de rhubarbe dont vous lampez un grand tombleur, chaque soir, avant

de vous mettre au lit, à neuf heures.

— Allons ! allons ! tu parles trop, ma fille, et comme à toutes tes sœurs, le bon Dieu a oublié de te couper un bout de langue.

— Qui vous aurait bien servi pour vos sermons, m'sieu le curé.

Et, légère comme une aile d'hirondelle, la jeune espiègle se sauva, emplissant la salle de son rire plein de fraîcheur. Le vieux mobilier du presbytère bondit d'une sainte indignation.

Le curé Flavel haussa les épaules en secouant la tête.

Son confrère, lui, était ravi et ne se possédait plus.

— Crois-moi, mon cher, c'est une perle, ta nièce. As-tu vu quelle taille ! quel...

Mais il s'interrompit brusquement; Suzon venait de rentrer avec le dessert.

Elle regardait son oncle de côté et prenait, lorsqu'il levait la vue sur elle, un air contrit et repentant.

Avant de gagner la cuisine, Suzon demanda :

— Désirez-vous encore queq'chose, mon oncle ?

— Non merci, répondit-il. Seulement, n'oublie pas de tirer les vaches. Tu iras porter une pinte de lait à la vieille Marceline, dont nous avons enterré le pauvre homme, mardi dernier.

Lorsque Suzon eût disparu, le curé Flavel dit au pasteur de Saint-Apollinaire, en lui offrant des confitures aux prunes :

— Mon ami, ces paroles, dans ta bou-

che, me surprennent énormément, et, l'avouerais-je, cette admiration profane m'afflige au même degré. Car enfin, comment un homme qui a été ordonné prêtre par la volonté de Dieu, peut-il se complaire dans une jolie figure. Quant à moi, je te le dirai carrément, depuis vingt ans au moins, que je dessers cette paroisse, je n'ai pas encore remarqué celles de mes paroissiennes qui sont jolies et celles qui ne le sont pas.

— C'est que tu manques d'esthétique, rétorqua le curé Lefranc, en croquant un noyau de prune.

Et cependant, le curé Flavel disait vrai. Il était une de ces bonnes pâtes d'hommes faits pour être curés, comme d'autres naissent laboureurs, médecins, maréchaux-ferrants, notaires, charrons,

bedeaux, huissiers. Aujourd'hui, il comptait cinquante-huit ans révolus. Son père et sa mère, de braves cultivateurs de Gentilly, après avoir tenu un conseil de famille, s'étaient dits, comme ça : "Not'Jacques, nous allons en faire un curé. C'que nous serons considérés, quand les gens diront : "Le fils à Eustache Flavel, i est curé." Et, sur la remarque de la bonne femme, que pour devenir un monsieur prêtre, il fallait faire un cours classique et qu'un cours classique ça coûtait des sous, quatre ans de bonnes récoltes quand la terre rend bien, le chef de la famille objecta : "Laisse donc, vieille, pas besoin de se tourner les sangs pour si peu. Le garçon à Zacharie est entré au collège et ces gens-là sont pas plus riches que nous, et

même, j'me suis laissé dire qu'i tiraient le diable par la queue. Le notaire, qui a fait ses études à Moréal, m'dit qu'y a des prêtres, là-bas, les Supilciens, riches, ben riches, qui font du bon à la jeunesse qui veut prendre la robe. On aura qu'à dire que not' Jacques aimerait ben à recevoir les Saints Ordres, et j'te parie deux contre un que les Supilciens i donneront une bourse. Une bourse, à c'que m'a expliqué le notaire, c'est une diminution d'au moins quarante piastres par année. En taillant dans les dépenses, y aura p'tet ben moyen d'arriver. Laisse-moé faire, vieille, j'arrangerai ça, moé."

Et le cultivateur arrangea si bien ça, que Jacques fit ses études, rata son baccalauréat, et fut ordonné prêtre,

selon l'ordre de Melchisédech. Naturellement, le cher séminariste n'eut ni le loisir ni l'option de voir un brin du monde : il aurait pu perdre sa vocation. Son village, les longs corridors du séminaire que des malins comparaient à la prison Mamertine, les rues les moins passantes de Montréal, où les petits séminaristes et les ecclésiastiques faisaient la promenade, les jours de congé, voilà tout ce qu'il connut. Taille moyenne, ventre bedonnant, cheveux grisonnants, clairsemés au sommet du crâne tout comme une couronne monacale, figure épanouie comme une pleine lune, toujours rasé de frais, tel était, au physique, le curé de Saint-Ildefonse.

Rarement de mauvaise humeur, au moral, doux comme un mouton, tout à

son bon Dieu, à ses ouailles et à ses abeilles. Des défauts, point. Au plus, de petites imperfections: par exemple, une prédilection très accentuée pour le vin de rhubarbe, et pour cet excellent tabac canadien récolté sur sa propre terre, en arrière du presbytère.

Le curé de Saint-Apolliuaire, lui, faisait montre d'idées libérales, sujet d'inquiétudes et de mécontentement pour son voisin. Au collège des Jésuites, son directeur de conscience lui avait assuré, catégoriquement, qu'il avait la vocation. Toutefois, le jeune homme avait voulu l'éprouver par lui-même. Et voilà pourquoi, ses études terminées, il avait trotté un peu partout, à gauche, à droite, ici soulevant le voile à demi, là l'écartant entièrement. Deux ans

plus tard, il revenait, disant bien humblement, en rentrant :

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Acceptez-moi dans vos rangs, car j'ai la vocation.

Il y aura plus de joie au Ciel, pour une brebis perdue et retrouvée que pour quatre-vingt-dix-neuf autres qui demeurent intactes au bercail.

II

A CHACUN SON MÉTIER LES VACHES SERONT BEN GARDÉES.

Le curé Lefranc fit ses débuts comme petit vicaire dans une cure du comté de Nicolet. Puis, ayant fait jouer certaines influences auprès de l'évêque du diocèse, il ne tarda pas à être nommé à la tête de la cure de Saint-Apollinaire. De ses passions de jeunesse, il n'avait gardé que celle des chevaux. Maquignon enragé, il était possesseur d'une jument

de prix qui trottait en 2.18. Ce détail, si futile en apparence, lui apportait une très haute considération de la part de ses paroissiens. Comprend-on alors que le curé Flavel ait été formalisé des remarques quelque peu saugrenues de son ami ? Ma foi, il en eût fallu moins pour faire sortir de ses gonds le brave homme. La moutarde lui montait au nez.

— Ah ! oui, je sais, dit le curé Flavel, en aurisant de vin de rhubarbe le verre de son ami, t'as beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup connu. Tu parles dans les termes tandis que moi, mon Dieu, je n'sais pas grand'chose, toute ma science étant confinée dans ma Somme Théologique de Saint Thomas, ma bible et mon bréviaire. Mais je me

contente de ce que je sais, puisque mes paroissiens sont satisfaits de mon ministère. Tu me parlais, la semaine dernière, de politique, de grandes vérités sociales auxquelles j'comprends rien. Pourquoi m'écorcher les oreilles de tous ces mots sonores trop souvent vides de sens ? Tous tes politiciens, leurs idées et leurs tripotages, m'affectent pas plus que c'te charrue que tu vois, là, renversée, de l'autre côté du chemin. Un bon curé de campagne comme moé ne doit pas s'occuper de politique, ou, s'il le fait, qu'il garde ses opinions et convictions pour lui-même. Le prêtre, tu le sais aussi bien que moi, est chargé de la direction et du salut des âmes. Il ne doit pas s'aliéner les esprits en prenant fait et cause pour un parti politique quel qu'il soit.

Le curé Flavel s'animait à mesure qu'il parlait. Il se leva de table, et passa dans son cabinet de travail, suivi de son hôte. Tandis qu'il bourrait sa pipe de tabac, son ami lui dit :

— Va donc, vieux radoteur, esprit arriéré, calotin encroûté ! Depuis quand, tout homme libre, fût-il prêtre, bonze, ou derviche, n'a-t-il plus le droit d'adopter des opinions sur les affaires publiques et d'en faire part lorsque bon lui semble ?

— Tout doux ! mon ami, répartit le curé Flavel. Pourquoi cette montagne de difficultés dressées contre toi par une certaine classe de tes villageois qui te donnent tant de fil à retordre que tu ne sais plus à quel saint te vouer ? Pourquoi ? Je vais te le dire moi et

j'n'irai pas par quatre chemins. Tu te mêles trop de c'qui te regarde pas. Nos habitants, tu sais, sont naturellement rancuniers et ombrageux. Si donc le curé de campagne sort de sa sphère, il provoquera des froids et déterminera des haines qui lui nuiront énormément dans l'exercice de son saint ministère.

— Nous devons éclairer nos fidèles afin qu'ils puissent voter selon leur conscience, et à qui donc ce devoir incombe-t-il sinon à nous, prêtres ?

— Ah ! laisse-moi donc tranquille avec tes mots sonores, qui ressemblent à la tonne d'eau, derrière la porte de la cuisine. Tu sais, quand elle est vide, il suffit de donner un coup de pied dessus pour qu'aussitôt il en sorte du bruit. Eh ! bien, mon cher ami, tu as si bien

éclairé les consciences de tes paroissiens que tu t'es fait une foule d'ennemis. A chacun son métier les vaches seront ben gardées.

Le curé Flavel avait visé jus' ; il fit mouche. Son ami se mordit les lèvres. Pour se donner de la contenance, il rétorqua :

— Et toi l'homme aux mœurs rigides, tu ne crains pas de faire parler les gens. Car enfin, ce n'est pas impunément que l'on garde, dans son presbytère, une jeune fille aussi charmante. Elle est belle cette enfant là, et, si ce n'était de ma soutane...

— C'est ma nièce.

— Ah bah! en voilà une raison, ma nièce. Tu n'es pas sans ignorer le mal qui se commet entre nièces et oncles,

entre beaux-frères et belles-sœurs. L'occasion est plus propice, voilà tout. Au reste, je ne t'en veux pas d'avoir une nièce avec toi : tous les curés élèvent une nièce, joli petit meuble indispensable au presbytère. Seulement ce n'est pas convenable. Et, ajouta-t-il, en le menaçant du doigt, "qui s'expose au danger y périra."

L'oncle de Suzon crut, tout d'abord, que son ami voulait badiner. Mais lorsqu'il le vit sérieux, il repartit avec l'air penaud d'un mioche que la maman a surpris trempant son doigt mouillé dans le sucrier :

—Au fait, tu as peut-être raison, quoique je n'aie jamais songé à cela. Mais le monde est si méchant, et aime tant à jaser. Depuis que la vieille Ma-

rianne est partie du presbytère, ça n'va plus; tout est dans un désordre affreux. Ma nièce, je l'avoue, finira p'tet ben par devenir une bonne ménagère, mais pour le moment, c'est jeune, c'est espiègle, ça pas de tête. Comment veux-tu qu'avec une fille de c'calibre-là, je puisse tenir mon presbytère sur un bon pied. Faut croire que j'ai pas la main heureuse, puisque j'ai pas pu, jusqu'à présent, dénicher une ménagère qui fasse mon affaire.

— Ce n'est pas malin, tu t'y entends si peu dans les femmes. Attends donc... oui... c'est cela... j'en connais une... Ce serait l'article voulu.

— Pas une jeune, car l'Ordinaire ne voit pas d'un bon œil l'admission, dans nos maisons, de filles engagères à la

fleur de l'âge. Jeunes ou vieilles pour moé, ça m'est égal, mais l'évêque le désire, y a pas à regimber.

— Sois tranquille, rétorqua le curé Lefranc. Croirais-tu, par hasard, que j'irais te fourrer une jolie fille entre les pattes, et pas ta nièce celle-là, ajouta-t-il, en clignant de l'œil.

Pour dérober son indignation, le curé Flavel, sur le point de se fâcher dur, se moucha bruyamment, dans son mouchoir à larges carreaux bleus et blancs qu'on aurait pu, au besoin, utiliser comme voile de yacht.

— D'un autre côté, observa le saint homme, je n'veux pas une ménagère trop vieille et qui soit su'le dos vingt-neuf jours sur trente.

— Tu peux dormir sur tes deux

oreilles; la femme que je t'enverrai administrera ta propriété comme feu monsieur Joseph, le royaume d'Egypte.

Souriant déjà comme un pauvre diable enthousiasmé par la perspective d'une vie de délices, le curé Flavel se frotta les mains en s'écriant :

— Ah! mon cher ami, si je pouvais rençontrer la fille engagère rêvée. Quel bonheur! J'mangerais pu de ces affreuses tartes dures comme des cailloux; des pataques qui, trois cent soixante fois par année, prennent au fond de la marmite; du thé inbuvable qu'on dirait de l'eau de vaisselle ou du piment qui vous met la bouche en feu. Ma maison serait...

— Assez, mon ami, assez. Je m'aperçois que tu es en veine de m'égrener

toute une litanie de jérémiades, et je te préviens que je n'aime pas les gens plaignards. Aussi, je m'empresse de te souhaiter bonne nuit et bonne chance.

— Pars don pas comme un sauvage, ni ainque su'une jambe. Tiens, j'vas te servir une autre lampée de mon vin de rhubarbe. Regarde-moi ça. C'est clair comme de l'eau de roche. Vois-tu, si ça mousse.

Et le curé Flavel buvait à petites gorgées, humait l'arome, se faisait claquer la langue. Son ami approuvait de la tête.

— Si t'étais ben aimable, supplia tout-à-coup le maître de céans, tu passerais la soirée avec moi. On ferait la partie de cartes, en fumant, et tu achèverais la nuit sous mon toit.

— Et ma messe ?

— Tu partiras de bon matin. Les chemins sont beaux; t'as une bonne bête; et les deux lieues seront betôt franchies. Dans trois quarts d'heure, tu seras chez vous.

— Soit !

A onze heures, le curé Flavel reconduisit son hôte une lampe à la main, le gaz et l'électricité étant d'invention trop moderne pour le village de Saint-Ildefonse.

La nièce du curé, en robe de nuit, et les cheveux en nappe sur le dos, était sortie pour une affaire quelconque de sa chambrette, voisine de celle des visiteurs. Au haut de l'escalier en limaçon, elle se vit face-à-face avec les deux hommes. Avec un cri de détresse, elle

détala comme une biche, en portant pudiquement la main à l'échancrure que faisait le col entr'ouvert de sa robe de coton jaune.

Le curé Flavel, pas à son aise du tout, toussa. Son ami jubilait.

— Ah! saint Antoine, gémit-il, en crispant ses gros poings, comment as-tu pu résister à tant d'attaques, si les femmes, tes tentatrices, ressemblaient à celle-ci ?

En ouvrant la porte de la pièce où il devait passer la nuit, il poussa un cri :

— C'est ici que je couche ?

Il avait fait une grimace peu flatteuse pour le maître de la maison.

Qu'on s'imagine une salle d'échantillons de commis-voyageur, un véritable capharnaüm où une vache n'eût pas

retrouvé son veau. Le lit, ce n'était pas un lit, mais une miniature des Montagnes Rocheuses.

— Allons, bonsoir.

— Bonne nuit.

Et tous deux échangèrent une chaleureuse poignée de main.

— As-tu ben dormi, au moins ? demanda le lendemain, le curé Flavel au curé Lefranc, au moment où celui-ci montait en voiture.

— Ne m'en parles pas. Je me sens les cheveux à pic comme des clous, et les côtes sur le long comme si j'avais dormi sur la corde à linge. Ta maudite couchette, un Chartreux n'en voudrait pas pour se faire enterrer.

— Ah ! mon pauvre ami, il te faut

une servante au plus tôt. Sinon, tu t'en vas à la ruine! à la ruine!

III

LA DÉSOLATION DANS LE PRESBYTÈRE DE SAINT-ILDEFONSE.

Le curé Flavel, en dépit de son heureux caractère, avait comme tous les autres, ses jours de spleen. Oh ! alors, il était triste comme un bonnet de nuit. Mais cette morosité, chez le curé de Saint-Ildefonse, ne ressemblait en rien à la maussaderie de son voisin. Il se sentait comme quelque chose de lourd sur les épaules, et parfois, sans qu'il sût

trop pourquoi, il se surprenait une grosse larme dans le coin de l'œil.

C'était sans contredit une anomalie chez ce bon curé de campagne. De son propre aveu, en effet, il ne s'était jamais reconnu aucune prédisposition à la sentimentalité.

Ce matin-là donc, mon curé s'était, comme disent nos campagnards, levé du lit le gros bout le premier. Le cher homme, il paraissait en avoir tout un monde sur le cœur.

Toute la nuit, il avait subi les assauts des plus horribles cauchemars : Marius pleurant sur les ruines de Carthage ; la désolation dans le Lieu Saint ; la fin des temps. Baigné de sueurs, rempli d'épouvante, il vit soudain les murs en pierre brute de son presbytère se resserrer, se

resserrer, jusqu'à ce que lui-même fût sur le point de sentir ses os se broyer en entrant les uns dans les autres. Oscillant sur sa base, l'église elle-même menaçait ruine. Déjà, son clocher de ferblanc rouillé par les pluies et les ans, allait s'effondrer ; presbytère, église, tout le village allait être englouti dans les entrailles de la terre crevassée, lorsque, dans les nues, apparut une femme.

Assise dans une charrette, avec la majesté d'une divinité sur son char de gloire, elle descendit, descendit, et tendit au curé à l'agonie une main recouverte d'une menotte bleu-marin. Dans tous ses membres, le moribond ressentit aussitôt une commotion magnétique. Les murs s'éloignèrent ; le clocher releva la la tête ; les maisons se replacèrent sur

leurs fondations; le presbytère fut entouré d'une auréole étincelante. C'était le salut.

Le curé Flavel se réveilla avec un épuisement extrême, comme Jacob après sa lutte avec l'ange. Cette succession ininterrompue de mauvais songes avait opéré en lui un bouleversement dont il n'était pas encore remis. La ruine imminente de son presbytère l'avait tout particulièrement affecté. Et puis, ce Marius en larmes, que venait-il faire là ? Jamais, ses réminiscences de collège ne l'avaient frappé au point d'en rêver. Et la désolation dans le Lieu Saint, et l'écroulement de sa paroisse ? Un grand malheur, sûr, allait arriver. C'était là un avertissement d'en haut. Un malheur ? Mais non, il

ne lui arriverait pas malheur au curé Flavel puisqu' une femme lui était apparue sur les nuages et dans une charrette pour le sauver, lui et les siens. Bon Dieu ! que d'émotions ! que d'émotions !

A sa toilette très sommaire, il venait de mettre la dernière main, quand retentirent les premiers sons de la cloche, appelant les villageois à la messe basse. Il prit son chapeau et sortit. Un quart d'arpent séparait l'église du presbytère. Les quelques villageois se rendant à l'église soulevaient, au passage du curé, leurs grands chapeaux de paille, d'une manière gauche. Lui, saluait de la tête, d'un geste protecteur. La messe ne commençait pas, lorsque le petit servant traversa la nef, balançant les bras, et

battant le plancher raboteux de sa semelle de soulier de cuir de bœuf.

Durant l'office divin, le saint homme n'avait pu chasser de son esprit la hantise de ses lugubres préoccupations. Que de distractions impardonnables chez un si haut personnage ! Il allait lire l'Evangile avant le Graduel, lorsque son servant de messe, un gosse pas bête du tout, l'en prévint très humblement en le tirant par son aube. Se retournant vers les fidèles, quelques minutes plus tard, au lieu de leur accorder la paix du Seigneur "Dominus vobiscum" il leur donnait, à voix presque haute, leur congé au beau milieu de la cérémonie "Ite missa est."

Pour la première fois de sa vie, Josette, la vieille fille, la vieille sage

aux membres et à la robe étriqués, leva les yeux de sur son Paroissien Romain. Elle, qui n'avait jamais manqué une messe basse depuis qu'on l'avait rayée de la liste des épouseux, elle s'en confesserait.

— Qu'a donc not'curé, aujourd'hui? se demandaient les fidèles au sortir de l'église. Jamais ça lui arrive d'avoir des absences à la messe. Pour sûr, un grand évènement se prépare.

De la supposition l'on passa à la certitude. Une heure ne s'était pas écoulée et, dans tout le village, les bonnes gens se disaient en s'abordant avec mystère;
—Vous savez, m'sieu le curé, y nous cache queq' chose; ben sûr y va nous arriver queq' chose de grand."

Après son déjeûner: de la soupane noyée dans de la crême, une tranche de lard salé, deux œufs à la coque, une cuillérée de miel et du café d'orge brûlé qu'il se prépara lui-même, sa nièce s'étant attardée dans la chaleur du lit, le curé bourra sa grosse pipe d'écume de mer. Tous nos curés, en effet, ont, outre une nièce, une pipe d'écume de mer. Mettant ses deux mains dans ses poches de pantalon, par les ouvertures faites exprès dans sa soutane, il arpenta sa galerie. Puis, il descendit dans son jardin, enclos entre le presbytère et le trottoir en gravois.

Son pauvre jardinet, il avait vu de meilleurs jours. Les géraniums aux pétales rares et ratatinés penchaient leurs têtes mélancoliquement

vers la terre ; jadis veloutées et fraîches comme des gouttelettes de rosée, les pensées ne pensaient plus qu'à trépasser ; près de la clôture en fil de fer barbelé, les pois d'odeur au rose estompé avaient perdu leur parfum délicat ; la rose n'était plus la reine des fleurs ; tout près, quatre ou cinq œillets, étiolés et brûlés par le soleil, se regardaient avec un serrement de cœur en se disant comme les Trappistes : " Frères, il faut mourir " ; à quelques pas plus loin, les boules-de-neige dégonflées n'étaient plus de ce monde ; ici, la mignonnette odorante venait de décéder, et sa tête retombait péniblement sur sa tige ; là, la jacinthe aux clochettes d'argent faisait pénitence de sa splendeur d'antan ; et, tout le long de la galerie, les concombres sauvages élevaient vers

le ciel leurs longs bras décharnés en demandant grâce.

Emu jusqu'aux larmes, le curé Flavel dirigea ses pas vers la basse-cour. Là encore règnait la désolation. Les poules picotaient avec ennui, en roulant tristement leurs yeux ronds chargés de paillettes d'or; les coqs même avaient perdu leurs antiques ardeurs, oubliant leurs amours; perchés sur une clôture, une dinde glougloutait lugubrement, et, tout près dans le champ d'à côté, les vaches, réunies en chœur, faisaient entendre une cacophonie qu'on eût dit une marche funèbre de toute la basse-cour.

Le curé Flavel, poursuivant sa voie douloureuse, arriva à la laiterie blanchie à la chaux. Tout y était à l'abandon. Assiettes, écuelles, plats, bidons, couloirs traînaient sans dessus dessous.

Ici, une soucoupe remplie de miel naviguait dans une jatte de lait ; là, une botte d'ail était tombée dans une assiette à soupe remplie de crême ; sur la tablette d'en bas, la grosse chatte noir et blanc du presbytère, Fifine, après s'être glissée sournoisement par la porte laissée entr'ouverte, s'emplissait la panse plus que jamais. La coquine venait de voir le fond d'un plat de lait, et pour se reposer, lèchait de sa petite langue rose ses babines et ses moustaches, auxquelles pendaient encore quelques gouttes lactées.

— Veux-tu ben déguerpir, salope ! lui cria le maître en s'élançant en avant pour frapper.

Mais la chatte, avec sa nature féline, avait prévu le coup et filé comme une

flèche en essuyant, au passage, son museau sur la soutane de monsieur le curé.

Par le tambour, il entra dans la cuisine en poussant un soupir. Le poêle en fonte à deux ponts disparaissait sous une couche de rouille, de graisse et de poussière. Dans l'évier et sur la table recouverte d'une toile cirée, la vaisselle sale. . . . .

Chaudrons, marmites, casserolles, bassines, bouilloires, théières, cafetières, lèchefrites, gobelets erraient çà et là à la bonne aventure. Sous la table, le chien de la maison, un épagneul tout crotté, défendait bravement sa pitance contre la chatte. Le dos rond et la queue grosse, celle-ci se vengeait sur le chien d'avoir été surprise en flagrant délit par le curé. En plein milieu de la cuisine,

les quatre fers en l'air, une chaise gisait lamentablement sur le plancher malpropre, portant l'empreinte de pieds boueux. Le pasteur passa successivement dans la salle à manger et dans son cabinet de travail. De la poussière sur tous les meubles. Les rideaux de cretonne pendaient comme des crêpes, un jour d'enterrement; les rubans retenant ces rideaux au mur étaient enroulés comme des queues de matou. Ouvrant ses livres de compte, le curé fut effrayé de l'état de ses affaires.

Avec des chiffres fous comme ceux-là, le budget pour l'année courante serait désespérant, même si les dîmes rapportaient bien.

IV

MON APPARITION !

Le 28 juillet 1860, Marie Calumet fit son entrée triomphale dans le village de Saint-Ildefonse. Ce jour-là, les paysans, à qui les allures distraites de leur curé avaient mis la puce à l'oreille, se tenaient sur le qui-vive.

Il allait leur arriver quelque chose de grand.

Saint-Ildefonse est bâti sur une seule route, long ruban grisâtre et poudreux

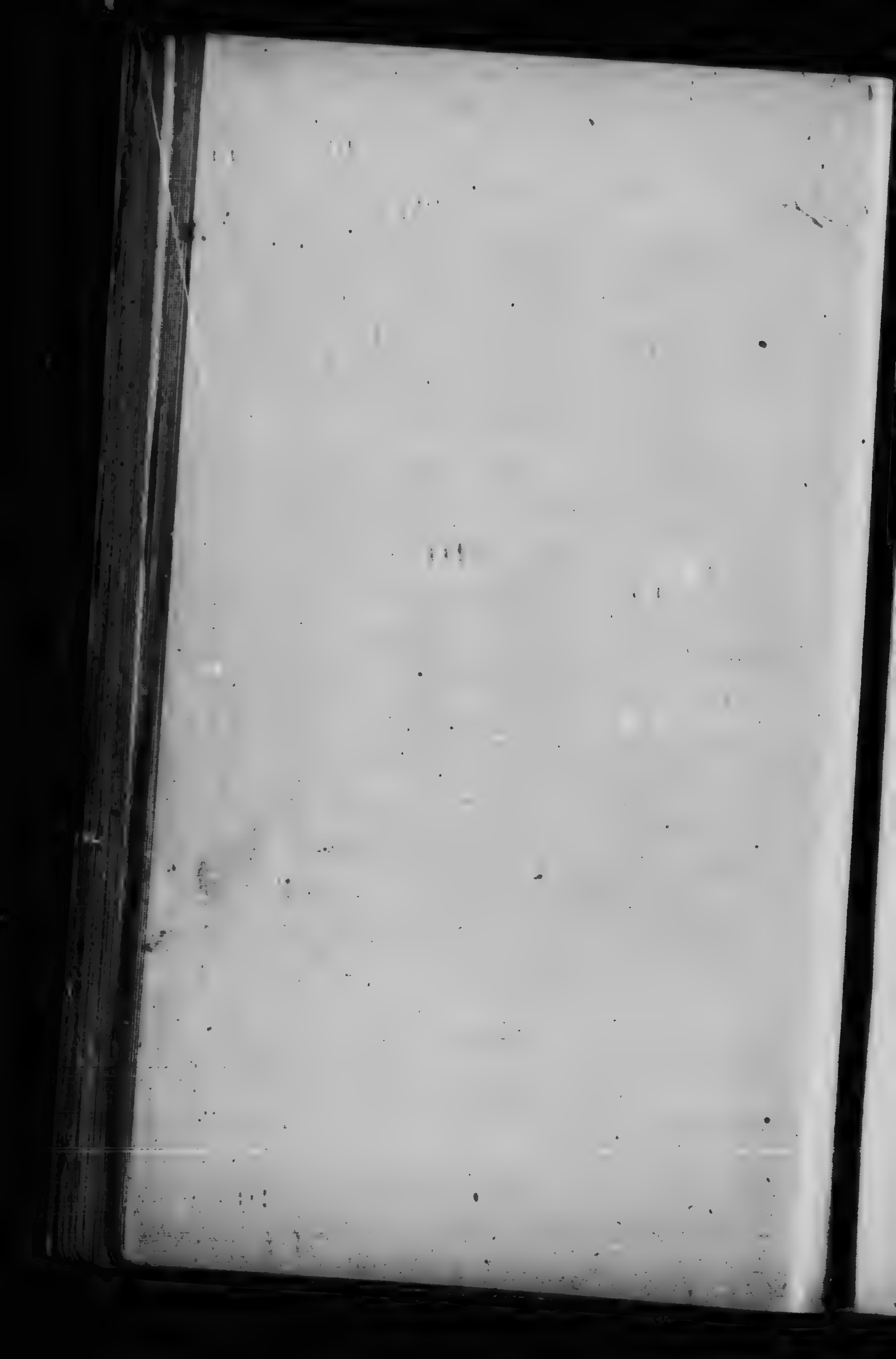
dont un bout baigne dans le fleuve Saint-Laurent et l'autre, après s'être déroulé sur un espace de cinq à six milles, est attaché à un pont. Il n'y a plus qu'à traverser une riviérette et l'on se trouve sur le domaine de monsieur le curé Lefranc.

D'un côté, le fleuve que l'on voit briller au soleil en reflets d'argent, à travers les branches vertes et touffues des ormes, des noyers, des chênes, des bouleaux et des érables, qui ont grandi ainsi, bras dessus bras dessous, en bons camarades quoique de races diverses; de l'autre côté, des champs de foin, d'avoine, d'orge, de blé, de sarrazin, pain quotidien de la ferme. Là-bas, un monticule que l'on contourne pour se rendre à Saint-Apollinaire, et du haut

duquel, on voit poindre la flèche du clocher de Saint-Ildefonse.

Neuf heures. Un matin à peindre. Dans l'atmosphère, bleu indécis estompé de quelques nuages moutonnants, soufflait une haleine de chaleur et de travail. On peinait dur.

Ici, une faucheuse, tirée par une paire de forts chevaux de trait, disparaissait à demi dans le creux d'un vallon; là, un gars, au poignet solide comme une barre de fer, et une fille robuste, les bras nus jusqu'aux coudes brûlés par le soleil, faisaient des veillottes en chantant gaiement: "Par derrière chez ma tante." Plus loin, grimpés sur une charrette haute comme un brigantin, de petits bonshommes foulaient le foin, en se prenant aux cheveux et en faisant



les pommiers, les moineaux alignés en bandes vagabondes sur les fils télégraphiques, et un mulot décampant à travers les veillottes mais qu'un faneur cloue au sol avec sa fourche.

Dans nos campagnes, il ne passe pas une voiture, sans qu'aussitôt tous les yeux se portent de ce côté; que des faces curieuses se collent aux vitres; ou que l'on se poste franchement sur le seuil. Voilà en temps ordinaire. Mais le 28 juillet 1860, ce fut toute une sensation.

On vit d'abord poindre, là-bas, au détour de la route coupée en équerre, une haridelle poil de vache et haut montée, le pas allongé, allant droit devant elle. Puis, se dessina une charrette à poche remplie de paquets de

linge, de boîtes en carton, d'un monumental porte-manteau en tapis aux fleurs criardes, tout un attirail d'émigration sur lequel trônait majestueusement, aux côtés d'un jeune villageois, une femme. Et, comme si elle se fût rendu compte de la transcendance du très haut personnage qu'elle traînait, la rosse, avec une lueur d'orgueil dans ses gros yeux vairons, filait la tête haute.

Pour mieux voir, les campagnards se distordaient le cou; s'exclamaient: "Ouf! qu'est-que c'est qu'ça? — La connais-tu? — Non. Et toé? — Non."

La jument poil de vache, cependant, venait de s'arrêter en plein chemin pour une cause dont l'effet était le même sur Bucéphale.

— La sale bête! remarqua la femme,

cramoisie de pudeur.

Marche don ! avance ! hurla le charretier en cinglant les côtes de la brute avec une longue baguette de jonc.

La charrette, maintenant, roulait dans le centre du village. De mémoire d'homme, jamais le carrosse de Monseigneur l'Evêque n'avait autant bouleversé le village de Saint-Ildefonse que l'apparition de ce singulier équipage. Quels ne furent pas leur ébahissement, leur saisissement, lorsque les villageois, bouche bée, constatèrent, il n'y avait pas à s'y tromper, que l'on s'arrêtait, en face du presbytère de monsieur le curé ! Sans doute, il y avait erreur. Quelques commères sortirent de leurs maisons, des mioches dans les bras et des marmots pendus à leurs jupes.

Le curé Flavel, à ce moment, lisait son bréviaire avec dévotion. Le chef recouvert d'un bonnet carré de soie noire, il se promenait à petits pas dans les allées de son jardin en faisant crier le sable sous ses souliers.

—Woh ! la rousse.

Levant les yeux, le curé pâlit. De surprise, il laissa tomber son bréviaire à ses pieds.

Mon apparition ! murmura-t-il.

Le souvenir du rêve qu'il avait fait cette nuit-là même, heureuse coïncidence, fit descendre en son âme sanglante une ineffable consolation comme, une rosée rafraîchissante. L'homme engagé de monsieur le curé, le bedeau et Suzon étaient accourus. Tous trois, animés de sentiments divers, entourè-

rent leur pasteur d'une garde noble pour recevoir. avec tous les honneurs dus à son rang, la nouvelle arrivée.

Le curé, drapé dans sa dignité émue, attendait de pied ferme.

—Une créature ! s'était écrié Narcisse, l'homme engagé.

Et il s'élança en avant comme pour prendre d'assaut une forteresse aux abords redoutables. Un moment, il tint entre ciel et terre la créature, qu'il déposa précieusement sur le sol comme une fleur dont il faut prendre garde de ne pas briser la tige fragile. Cette femme, cependant, se rapprochait plus du baobab que de l'églantine.

Leurs regards se croisèrent. De cet instant naquit ce roman gros de conséquences. Larmes et grincements de

dents, rires et béatitude, telle devait en être la fin.

—En vous r'merciant, dit-elle.

—Y a pas d'quoi, fit l'homme engagé de monsieur le curé, frappé au cœur.

Point de mire général, la nouvelle venue se dirigea droite comme un gendarme vers le curé, un peu troublée tout de même de toutes ces paires d'yeux braqués sur elle, la dévisageant et la passant en revue de la tête aux pieds.

—Bonjour m'sieur le curé, prononça-t-elle avec assurance et avec une légère inclination de la tête.

Ouvrant son ridicule, elle en retira une lettre qu'elle remit au curé Flavel. Celui-ci lut à mi-voix, assez haut toutefois pour que tous entendissent :

Mon cher ami,

Avec la lettre ci-incluse, je te présente Mlle Marie Calumet. C'est une bonne et brave fille, une ménagère qui n'a pas sa pareille. Elle n'a pas de vices et pourrait te fournir toutes les recommandations que tu désires. en commençant par la mienne.

Porte-toi bien,

J. Lefranc, Ptre. Curé.

—Vous êtes mademoiselle Marie Calumet ? demanda le curé Flavel, pour dire quelque chose.

—Oui, m'sieu le curé, pour vous servir.

—Faites comme si vous étiez chez vous. Entrez vous reposer en cassant une croûte sans cérémonie, car le voyage a dû vous creuser l'estomac. Et toi

aussi, ajouta-t-il, en se tournant vers l'homme qui avait accompagné Marie Calumet.

—Oh! merci ben! m'sieu le curé, j'suis ben pressé pour aller porter mon p'tit lait à la fromagerie.

—Une gorgée de vin de rhubarbe, au moins, insista le curé.

—C'est pas de r'fus, répondit mon homme, en bégayant de timidité.

Tous étaient entrés dans la salle à manger du presbytère. Marie Calumet, aidée de Suzon, avait enlevé sa câline de paille noire tressée, garnie de fleurs en coton jaune citron et rouge-sang. Cette coiffure était retenue sous le menton par de larges rubans de satinette blanchâtre. Avec des précautions infinies, mon amie déposa sur une chaise.

après avoir eu soin d'en essuyer la poussière du bout des doigts, son châle en laine safran à arabesques bordé d'une frange. Elle portait ce châle en toute saison ; et par les chaleurs suffocantes de juillet et par les froids de loup de février.

Complément de sa toilette, à son cou était suspendue par un ruban puce, une petite croix plaquée en argent, bijou auquel elle tenait comme à ses yeux.

Marie Calumet, pour employer son expression propre, marchait sur ses quarante ans. Lorsqu'elle entra dans la trente-neuvième année de son âge, elle marchait sur ses quarante ans, et aujourd'hui qu'elle comptait trente-neuf ans, onze mois et vingt-neuf jours, elle marchait encore sur ses quarante

ans. Chaque anniversaire ramenait la même ritournelle. Elle marchait toujours, Marie Calumet, ne devant stopper qu'à la mort.

On ne pouvait pas prétendre qu'elle fût un beau type de femme. Non, mais c'était plutôt une créature avenante, comme disaient les gens de Saint-Apollinaire, où elle avait vu le jour. Et cependant, quiconque, une fois dans sa vie, avait entrevu Marie Calumet, il ne l'oubliait jamais plus. Grande, forte de taille et de buste, elle débordait de santé et de graisse. Partagés au milieu de la tête par une raie d'une pureté et d'une dextérité irréprochables, lissés en bandeaux luisants, les cheveux se rejoignaient à la nuque en une toque imposante, dans laquelle était piqué un

peigne à vingt sous. Faut-il dire qu'elle avait la figure rouge comme une pomme fameuse, sans une ride, tant sa vie jusqu'à présent avait été calme et pacifique ? Pas un nuage dans son ciel, pas un pli sur son front. Certains envieux, il est vrai, lui trouvaient un nez à pleuvoir dedans, une bouche un peu échancrée. Mais pourquoi y regarder de si près? Signe caractéristique, se cachait honteusement, dans la fossette piquante de la joue, une toute petite touffe de poils fous n'atténuant en rien la beauté rustique de Marie Calumet. Voilà pour le physique.

Et le moral. A un naturel décidé, la nouvelle servante de monsieur le curé Flavel joignait un cœur d'or. Elle refusa; lorsque sa mère claqua, un

matin d'automne, de quitter le vieux veuf. Voilà pourquoi, elle, l'aînée de la famille, ne s'était jamais mariée. Les petiots, elle en avait eu un soin maternel : les habillant, lavant, débarbouillant, torchant, le plus proprement possible. Aujourd'hui, les filles avaient trouvé des épouseux, les garçons s'étaient établis, le bonhomme venait de trépasser, et elle se trouvait désorientée. C'est à cela que le curé Lefranc avait songé lorsqu'il proposa cette vieille fille à son voisin.

Je dirai, pour terminer cette esquisse rapide, que Marie Calumet avait ses originalités, entr'autres la passion des couleurs et des vêtements excentriques. Avec cela, une touchante naïveté d'enfant, une crédulité sans bornes, une

admiration et une dévotion exagérées pour toutes les choses de la religion, qu'elle incorporait dans l'auguste personnalité de monsieur le curé. Elle aimait à commander et, se dévouait-elle pour quelqu'un, c'était in saecula saeculorum.

Dévouement poussé à un degré tel que tout finissait pas se fondre en elle et lui appartenir. C'est ainsi que le premier jour de son arrivée, elle avait dit : " J'm'en vas tirer les vaches à m'sieu le curé ". Le lendemain, elle renchérissait : " Nos vaches donnent ben du lait ". Et le troisième jour regardant d'un œil attendri les bêtes, qui broutaient dans l'enclos du presbytère, elle faisait remarquer : " Mes bonnes vaches, y faut ben en avoir soin ".

Comprend-on, maintenant, le trésor dont le curé Flavel venait de faire l'acquisition ? Surtout, si l'on songe que Marie Calumet, en dépit de contrastes frappants, avait une notion pratique des choses de la vie, ce que n'enseignaient pas la Bible et la Théologie de monsieur le curé.

V

BONNE SAINTE ANNE ! QU'Y EN A DON DE LA SALOPERIE ICITTE !

Bonne sainte Anne ! qu'y en a don de la saloperie icitte !

Telles avaient été les premières paroles de Marie Calumet, après son installation dans sa chambre pas plus grande que la main, et située précisément au haut de l'escalier où le curé de Saint Apollinaire avait été si vivement impressionné par la rencontre de Suzon

en robe de nuit. Le compliment, lancé ainsi à la face du bon curé Flavel et de son amour de nièce, n'était pas des plus flatteurs.

Mais pour que l'on comprenne bien la valeur de cette exclamation dans la bouche de la servante du curé, je dois dire que cette dernière était d'une franchise poussée parfois jusqu'à la rudesse. Marie Calumet pensait quelque chose, elle le disait ; qu'on se fâchat ou non, c'était là la dernière de ses préoccupations.

La saloperie à Marie Calumet, ça ne lui allait pas plus que la fange aux aloses du Saint-Laurent. Aussi s'était-elle crânement mise à l'œuvre. Une heure après son arrivée au presbytère, elle endossait sa robe d'indienne caca d'oie,

mettait au feu sa soupe aux pois engraissée de larges tranches de lard, et son ragoût de pattes de cochon, un des plats favoris du curé ; lavait, époussetait, rangeait, débarbouillait, décrottait, essuyait, frottait, brossait, balayait tout.

La maison de monsieur le curé, huit jours plus tard, avait subi une transformation complète : elle s'était transfigurée.

Pas un grain de poussière sur les meubles ; les planchers étaient devenus d'un beau jaune paille ; les vitres brillaient comme un soleil ; le poêle et la batterie de cuisine luisaient comme un miroir ; dans la vaste armoire, la vaisselle était alignée en ordre de bataille ; rien qu'à y jeter un coup d'œil, les chambres à coucher si propres, si

blanches, si fraîches, vous donnaient des envies de dormir.

Il arriva même à monsieur le curé, ponctuel comme un cadran solaire, d'être en retard d'un quart d'heure pour sa messe, la première fois qu'il dormit dans son immense lit à colonnettes, fait par Marie Calumet.

Maintenant, les fleurs et les plantes relevaient fièrement la tête ; les poules picotaient avec appétit et le coq se rappelait ses belles ardeurs d'autrefois. En revanche, la chatte du presbytère avait un peu maigri, ne pouvant plus se gaver de crême, dans la laiterie dont la porte était solidement cadenassée.

Le curé avait rajeuni de dix ans. Il se sentait une appétence à prendre quatre repas par jour.

Mais il ne fallait pas lui en vouloir ; c'était la faute de cette satanée servante : elle vous accommodait un plat comme pas une. Et surtout, elle savait faire le vin de rhubarbe ; et mieux que n'importe qui.

Les recettes, à présent, l'emportaient sur les dépenses. Incontestablement, c'était encore dû à Marie Calumet. Se reposant sur sa fidèle et intelligente intendante de la gérance de son presbytère et de ses affaires, le curé Flavel s'écriait chaque jour en élevant les mains vers le ciel : " Oh mon apparition ! mon apparition ! " Pas un paysan à qui il n'eut témoigné son enchantement.

Il était à peine cinq heures. Encore mal éveillé, le jour n'ouvrait qu'un œil ; le soleil, cependant, dardait déja en

flèches de feu ses rayons à l'herbe vagabonde ; de chaque côté du chemin, accrochés à l'herbette, perlaient en paillettes d'argent les pleurs de la nuit ; et, dans les grands arbres touffus, le moineau vaurien secouait ses ailes engourdies par le sommeil. S'élevant sur ses pattes crottées, un coq au diadème pourpre, roi et héraut d'armes de la basse-cour, proclamait sur un tas de fumier, près de l'étable, le lever du jour.

L'homme engagé de monsieur le curé suivait le chemin, du pas d'un homme en avant de son temps, fredonnant l'air de : Marie trempe ton pain,

Marie trempe ton pain,
Marie trempe ton pain dans la sauce,
Marie trempe ton pain,
Marie trempe ton pain,

Marie trempe ton pain dans le vin.

Le dos voûté, la figure basanée, le cou hâlé, des culottes à la bavaroise en bouracan, chaussé de bottes de cuir de bœuf communément appelées bottes sauvages, en bras de chemise de calicot rouge et noir, Narcisse s'acheminait la tête basse, tout triste, comme le chien que le maître en courroux a caressé d'un coup de pied dans le derrière.

Entré à l'âge de dix-huit ans au service du curé Flavel, Narcisse était classé parmi les antiquités du presbytère. Depuis près d'un quart de siècle, il accomplissait, sans ambition comme sans mauvaise humeur, sa besogne de tous les jours. Il avait même obtenu une distinction honorifique : son maître, un soir, l'avait comparé au serviteur modèle

de l'Evangile. Cette confirmation de l'estime du curé avait ensoleillé la monotonie de sa vie.

—Eh ! Narcisse, qu'ost-ce qui t'manque à matin ? on dirait qu'tas perdu un pain d'ta fournée ?

Narcisse leva la tête ; il aperçut le maître d'école en bonnet de nuit, s'étirant le cou hors de la lucarne de sa maisonnette pour s'assurer de la température. Tous les matins, à la même heure, le même bonnet surgissait dans l'encadrement de la fenêtre.

—Ah ! mon cher m'sieu, m'en parlez pas, a a pas son pareil.

—Qu'ost-ce que tu me chantes-là ?

—Eh ben ! Marie Calumet......

—Oué, c'est ça qui m'en dit long : Marie Calumet. Qui'sque c'est, Marie Calumet ?

—Vous m'ferez pas accreire que vous connaissez pas Marie Calumet, la nouvelle fille engagère de m'sieu le curé. A c't'heure, toute la paroisse la connaît. C'est ça qu'est de l'étoffe. Ah! m'sieu, si vous la voyiez, a vous en a un aplomb, et une corniche, et une culasse, et a vous fait une soupe aux pois!....

Narcisse termina par un reniflement des narines qui en disait plus long que le plus éloquent de tous les commentaires.

—Ah cré! Narcisse, on dirait qu't'es tombé en amour.

Comme un homme pris en faute, l'enthousiaste se hâta de se récrier, en rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

—Batèche! en v'là une raide, par exemple. Moé amoureux à quarante-

deux ans! Vous y pensez pas, mon cher m'sieu! Chu pas pour aller à la rebours des autres et faire jaser tous les gens de la paroisse.

Remarquant qu'il allait se mettre un doigt dans l'oeil, l'homme engagé du curé brusqua la conversation, et poursuivit son chemin ; la mauvaise humeur le gagnait.

Un arpent plus loin, il fit la rencontre de l'imposante Marceline, s'en allant décrasser un énorme panier de linge sale sur la grève.

—Bonjour Narcisse, t'as l'air ben caduc, à matin.

—La bonne blague! la mère ; j'me sens plus gai que jamais.

La mauvaise humeur montait.

—Ousque tu vas de c'train là, don,

Narcisse ? lui cria, de son côté, le vieux Lanoix, se dirigeant vers l'écurie.

—J'men vas su le forgeon faire amancher ma hache.

—Y vont y m'fouter la paix ? mâchonna entre ses dents le pauvre garçon impatienté. I sont plus bâdrants que des jeteux de sorts.

Comme les travaux battaient leur plein, la forge de Saint-Ildefonse était ouverte depuis une demi-heure au moins. Le fourneau ronflait comme un Cyclope, vomissant une flamme d'enfer. Un gosse, nu-pieds et la culotte retenue par une bretelle en écharpe, se pendait au soufflet. Chaque fois qu'il se baissait, on eût cru entendre une rafale se frayant un chemin à travers la ramée.

Une paire de chevaux de trait, le

harnais sur le dos, attendaient d'être ferrés. Le forgeron, un colosse, les bras poilus et musclés, le front tout en sueur, la chemise ouverte jusqu'au nombril et un tablier de cuir devant lui, frappait comme un démon sur l'enclume, sans prendre garde aux étincelles qui lui mordaient la peau. Il venait de donner les derniers coups de marteau à un fer et, maintenant, après l'avoir trempé dans l'eau froide, il le clouait au sabot d'un porcheron gris pommelé, en lui serrant la patte entre ses deux cuisses.

A l'entrée de la porte, un terreneuve se chauffait les flancs au soleil, le museau allongé sur les pattes.

—Bonjour, Narcisse, dit le forgeron en l'apercevant, quel bon vent t'amène cheux nous ?

—J'm'en viens vous porter ma hache pour y ficher un coin en fer. Hier, c'péteux de bedeau m'a scié avec ses bougres d'histoires.

Espèce de ratatouille, j'y ai répond, viens pas m'bâdrer avec tous tes bavassements ou ben j'te foute la meilleure rincée qu'tas jamais attrapée de ta vie.

I m'a répond : " Fais pas ton mal à main ni ton fort à bras, ou j'men vas t'flanquer une mornife."

J'étais après fendre du bois. J'ai fourré un coup de hache si fort su le billot que j'ai cassé le manche.

Le forgeron le regarda d'un air incrédule :

—Toé, Narcisse, t'as fait ça ? Va don, escarreux.

—Ben, j'vas vous dire, le manche était déjà fêlé.

—Ah ! c'est pu la même chose. Mais toé qui te fâches jamais, qu'est-ce qui t'avait dit, le bedeau, pour te met'en gribouille ?

Narcisse ne s'attendait pas à cette question. Sans cela, il n'eut pas desserré les dents. Fort embarrassé, il balbutia :

—I m'avait dit.. I m'avait dit...

—Tiens, tiens, fit le forgeron, cherchant à lui tirer les vers du nez, vl'à ti pas que l'homme engagé de m'sieu le curé a des cachettes, à c't'heure.

—Eh ben ! i m'avait dit que mamzelle Marie Calumet, la fille engagère de m'sieu le curé, était p'tete ben une propre à rien.

—Et pis qu'est-ce que ça pouvait te faire, à toé, que le bedeau te dise ça. I ferais-tu l'amour, par hasard, à Marie Calumet ?

—Dites don pas de bêtises, hein. C't'i vrai qu'on peut pas trouver quequ'un de son goût sans en tomber amoureux freite, sans prendre l'temps d'allumer une pipe ? Quand est-ce que vous allez m'donner ma hache ?

—Passe don dans l'courant d'la journée.

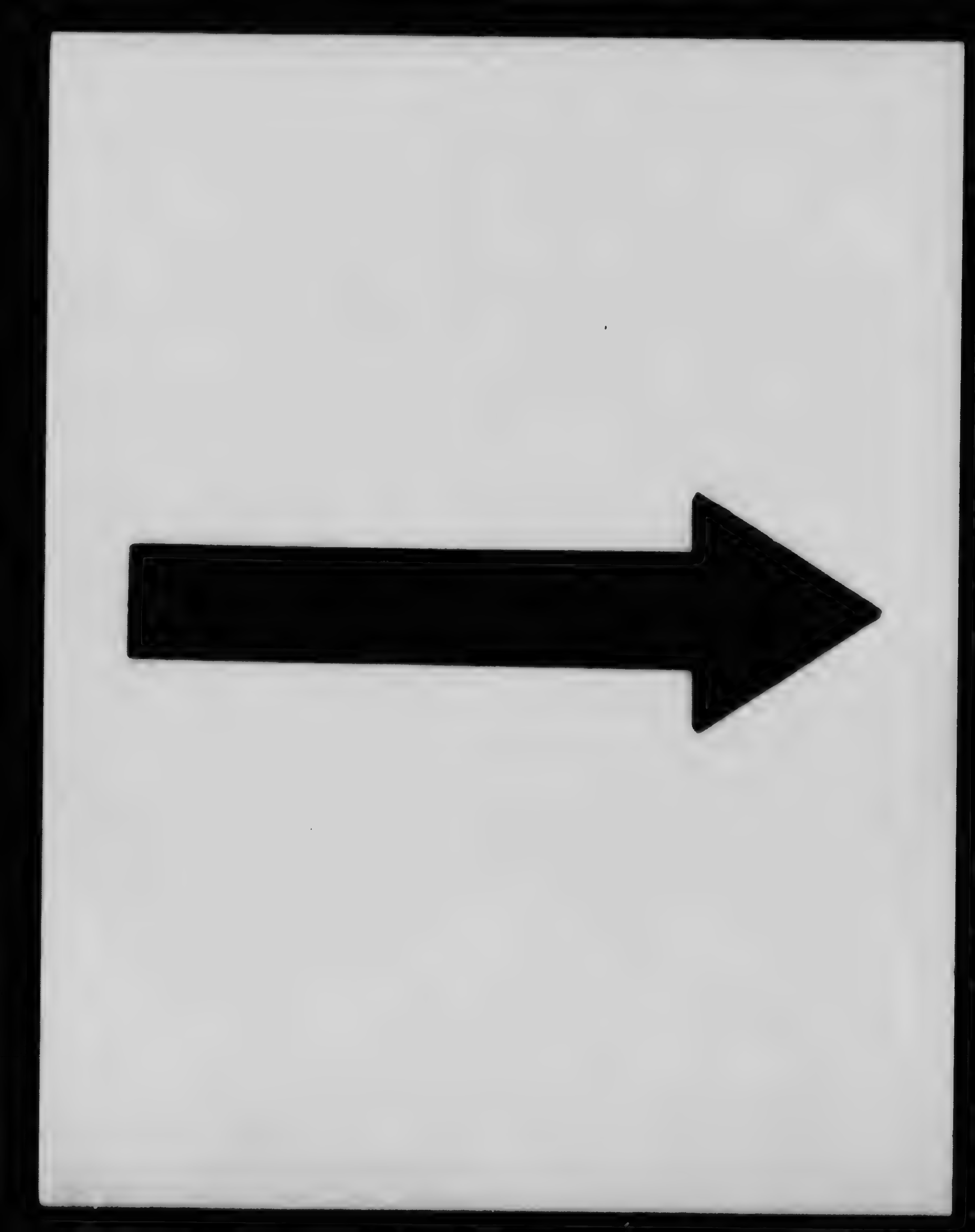
—Chargez moé bon marché.

—Trente sous.

—Vous êtes pas mal chérant. N'importe, c'est m'sieu le curé qui paye.

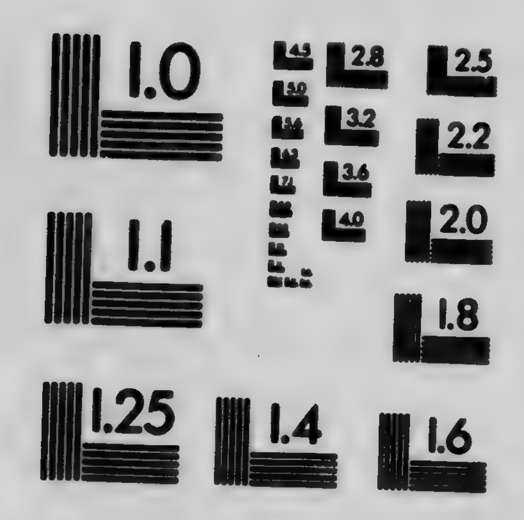
Narcisse sortit en maugréant contre tout le monde. Il n'avait pas fait un quart d'arpent qu'un farceur, attendant dans la forge que son cheval fût ferré, lui cria à tue-tête :

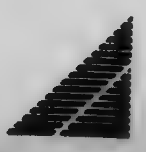
—Eh ! Narcisse, à quand les noces ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





VI

LE TORÉADOR DE MARIE CALUMET.

Gesticulant comme un loup-garou, il était arrivé près de l'étable du presbytère, lorsqu'il tomba nez à nez avec Marie Calumet.

—Faites excuse, mamzelle, dit-il.

Et, tout confus, roulant entre ses doigts terreux son immense chapeau de paille, il couvait des yeux la femme aimée,—hélas! oui, il l'aimait,—qu'il avait là devant lui. deux chaudières

d'une main, et de l'autre, un de ces petits bancs dont on se sert à la campagne pour traire les vaches.

—Bonjour, m'sieu Narcisse, fit-elle. Un beau temps..

—Oh ! oui, mamzelle.

—On va abattre ben de l'ouvrage, aujourd'hui.

—Oh ! oui, mamzelle.

—Si vous étiez ben aimable, m'sieu Narcisse, vous iriez cri mes vaches qui ont fiché le camp dans le clos du voisin. Les bouffresses, a sont passées par la barrière qu'a été laissée ouverte,

Les voyez-vous. là-bas, qui sont allées rejoindre le taureau de M. Beauséjour ?

—Ben sûr, que j'vas y aller, s'empressa de répondre Narcisse en simulant l'assurance.

Mais la bravoure n'avait jamais été sa qualité prédominante, et le fait de se lancer ainsi à la poursuite de vaches en si bonne compagnie, ne lui disait rien de bon. Marie Calumet, cependant, était là, il n'y avait pas à hésiter.

Il se redresse avec orgueil et bombe sa poitrine. Tel le toréador entre, le sourire aux lèvres, dans l'arène, sous l'oeil de la maîtresse adorée, Narcisse met le pied sur le sol où il va donner à l'objet de sa flamme et de ses soupirs une preuve indéniable de son courage et de son dévouement.

Toutefois, il se sent nerveux.

De loin, oh ! de très loin, tendant son couvre-chef, il appelle ;

—Qué les vaches ! qué les vaches !

Les bonnes bêtes de Marie Calumet

se contentent de tourner vers lui leurs yeux placides, en chassant avec leurs queues les mouches importunes, puis se remettent à brouter, sans s'occuper de cette invitation intéressée. Déçu dans cette première tentative, il hasarde encore une trentaine de pieds en avant, sans plus de succès. Le mâle, lui, a daigné faire quelques pas dans sa direction, résultat peu consolant pour mon toréador. Hésitant de plus en plus, le malheureux—il sue à grosses gouttes—se demande, avec anxiété, quelles vont être les conséquenses de cette chasse aux vaches, et pourquoi il n'a pas dormi une demi-heure plus tard, ce matin-là ?

Un moment, oh ! un seul, il faut lui rendre cette justice, il songe à quitter la place. Mais tournant la tête, il voit

Marie Calumet qui le regarde toujours, ainsi que le bedeau. Ce dernier s'en allait sonner la messe lorsqu'il s'arrêta, à ce spectacle pourtant banal, mais où il pressentait un mélodrame.

—Le maigre des fesses doit lui trembler, dit-il pour amoindrir dans l'estime et l'affection de Marie Calumet celui qui allait un jour devenir son rival.

—Pour lorsse, allez don y prêter un coup de main, vous.

Mais le bedeau prudent échappa à cette demande.

—J'sus ben pressé et j'vas être en retard pour ma messe. Sans ça......

Et il parut s'en aller. Mais, pour ne pas perdre une scène du mélodrame à l'affiche, il fit halte à une couple de verges plus loin et s'accouda à la clôture.

Un cri déchirant, un appel désespéré soudain fendent les airs. Narcisse, dans un élan sublime,—ô amour que de victimes ne fais-tu pas !—s'est rapproché à deux portées du bras. Le taureau, les cornes menaçantes, a bondi.

Oh ! alors, il oublie tout, le lâche ! Marie Calumet, sa corniche, sa culasse, sa soupe aux pois. Sa vie est en danger, il faut d'abord la sauver.

Maintenant, il ne court plus, il vole. De ce côté est une clôture ; un saut et c'est le salut, mais, peste ! un fossé large, profond, est là, le traître, lui barrant le passage dans toute sa longueur.

Plus mort que vif, il s'élance dans une autre direction, en zigzaguant. Il tombe, se relève, trébuche, se remet sur

pieds. Et, tout le temps sur les talons, ce maudit taureau dont il sent l'haleine de feu lui souffler dans le cou. Vision rapide comme dans tous les suprêmes périls, défilent, devant ses yeux hagards, tous les détails de sa vie.

Il est atteint, encorné, transpercé, lancé dans l'espace, étripé, piétiné, sanglant, masse informe, brrr ..... Un voile, à travers lequel tout saute, s'étend devant ses regards. C'est la fin. Mais non, à droite, une clôture et pas de fossé. Allons ! encore un effort.

Cinq messes à saint Joseph et un cierge à la bonne sainte Anne !

Le fuyard enjambe l'obstacle et roule au fond d'une rigole. Il ferme les yeux ; il est trempé jusqu'aux os. Qu'importe, il est sauvé !

Dans un état piteux, l'infortuné reprend sa position verticale. Tout près de lui, Marie Calumet rit aux larmes ; le bedeau s'en tient les côtes.

—Prends garde, Narcisse, lui crie-t-il en se sauvant à l'église ; tu vas t'faire encorner.

Narcisse était tout couvert d'un mélange composé principalement de vase, d'eau sale et de bouse. Et encore, cette chute, cette course effrénée, ce taureau, ces vaches, voire même ce sacré bedeau, tout cela n'était rien en comparaison de Marie Calumet ; d'être obligé de paraître devant elle, dans ce costume. Bon Dieu ! quelle humiliation !

Et elle riait, elle, elle pour qui il venait de se beurrer de merde et de honte.

Les paysans, se rendant à la messe basse, s'arrêtaient, faisaient cercle. Le curé s'attarda lui-même durant dix grosses minutes.

—Hélas ! pauv'garçon, finit par dire Marie Calumet, qui s'efforçait de prendre un air de commisération mais ne pouvait s'empêcher de rire, hélas ! pauv'garçon, que j'vous plains, c'est ben de valeur !

Vous saignez ! ajouta-t-elle.

Narcisse, en effet, s'était, en buttant, égratigné le front sur une pierre.

—Vite ! vite ! dit-elle, faut aller vous changer et vous coucher, à cause que vous allez attraper une grosse fièvre.

Que pouvait-il, sinon lui obéir ? Cependant, il eut, au milieu de ses malheurs, une attention touchante.

—Vous pourrez pas tirer vos vaches? dit-il.

—Pourquoi pas? r'gardez.

Les vaches étaient à deux pas de lui, le narguant de leur grand œil pensif. Elles s'en étaient venues seules, parce que tel était leur bon plaisir.

—Ah! les garces! gémit-il, en leur montrant le poing.

Et au taureau qui s'en retournait tranquillement dans son clos:

—Toé, si jamais j'te mets la patte su l'dos.

Tout penaud, poursuivi par les rires et les quolibets du groupe des paysans, il se sauva au presbytère, grimpa au grenier où se trouvait son beaudet, se déshabilla et se coucha.

Maintenant qu'il était seul, l'homme

engagé songea et ne tarda pas à faire une terrible découverte. Il en fut tout abasourdi.

Narcisse aimait Marie Calumet.

Ça l'avait pris, ainsi qu'il l'expliqua plus tard, comme un coup de fouet. Mais elle, l'aimait-elle ? il avait cru pourtant......

L'escalier craqua sous un pas assuré.

—Si c'était elle ? pensa Narcisse.

C'était elle, portant dans ses deux mains une jatte de lait chaud.

—C'est drôle, mamzelle, dit-il comme elle paraissait, mais en vous apercevant, j'ai senti mon cœur battre comme un p'tit goret d'an poche.

—Tenez, dit-elle, en lui tendant le bol, ça vous r'mettra. C'est du lait que j'viens de tirer des vaches ; vous savez

les vaches....Et elle se reprit à rire.

—J'lai pas volé, remarqua Narcisse. Les gueuses! i m'ont donné assez d'fil à retordre.

Tandis qu'il buvait en risquant un oeil sur Marie Calumet, celle-ci remployait les couvertures du lit et bandait la tête du blessé, avec un de ses mouchoirs à elle.

—J'me sens le coeur tout gonfle, pensa-t-il, ben sûr que ça va verser. Il allait lui prendre la main, lui déclarer son amour, mais il eut honte.

Laissant retomber sa tête sur l'oreiller, il dit simplement :

—Merci ben, mamzelle Marie.

VII

LE BLÉ OU LE FOIN ?

La désunion, depuis quinze jours au moins, s'était faufilée parmi les pacifiques paysans de Saint-Ildefonse. Et pour ne pas s'assommer à coups de bâtons ni se transpercer avec des fourches et des pieux, on se bataillait joliment à coups de parlage décousu, agressif, artificieux. Les uns opinaient que ; les autres préopinaient que ; ceux-ci, la langue bien pendue, parlaient haut

et s'égosillaient; ceux-là, capables tout au plus d'ânonner, parlaient bas, ne trouvaient pas leurs mots et restaient souvent à quia.

Cet été là, le foin avait rapporté abondamment. Les cultivateurs avaient converti la plus grande partie de leurs terres en prairies et l'apparence du grain n'était pas très rassurante. Alors, on comprend que les cultivateurs, surtout ceux qui n'avaient semé que du foin, se trouvant ainsi dispensés de la dîme du grain, fissent tout en leur pouvoir pour préconiser la dîme du grain de préférence à celle du foin.

Ils ne comprenaient pas pourquoi ils seraient forcés, aujourd'hui plus que par les années passées, de payer la dîme autrement qu'avec le vingt-sixième mi-

not de grain.

D'un autre côté, les cagots de la paroisse et les marguilliers s'étaient faits les champions de monsieur le curé, et défendaient ses droits en montrant les dents comme des cerbères.

Puisqu'on ne semait plus qu'en foin, prétendaient-ils, ce n'était pas une raison pour user d'un subterfuge indigne, priver leur curé de ses revenus et le mettre dans le chemin.

Qui eût jamais songé ou même pu croire que la fautrice de cette discorde, de cette discussion dans le village d'ordinaire si paisible de Saint-Ildefonse ne fût autre que Marie Calumet ?

Et pourquai pas ? N'y a-t-il pas eu des natures prédestinées depuis le commencement des siècles, chargées de rem-

plir, sur la terre, quelque grande ou sublime mission ? La femme n'est-elle pas le commencement et la fin de toutes choses ?

La Vierge a sauvé l'humanité ; Jeanne D'Arc, la France ; pourquoi, elle, Marie Calumet, ne retirerait-elle pas le curé et son presbytère de la ruine ambiante qui les menaçait tous deux ?

Elle venait, il est vrai, un peu tard, mais elle saurait bien rattraper le temps perdu. Déjà, elle avait opéré dans ce sens un travail incommensurable.

Pour le moment, elle s'opiniâtrait à rétablir l'équilibre dans les livres du curé Flavel. Travail ardu et ingrat, le curé persistant quand même à donner plus qu'il ne recevait. Il ne faut pas croire que Marie Calumet ne fût pas cha-

ritable. Oh ! non ; et honni soit qui mal y pense.

Mais, au-dessus de la charité, il y avait son curé, et lorsque le curé de Marie Calumet était en cause, eh bien, ma foi ! il n'y avait plus qu'une chose à faire : courber la tête et passer par toutes les volontés du ministre plénipotentiaire du presbytère et de la paroisse entière de Saint-Ildefonse.

Pour atteindre son but, Marie Calumet résolut de s'attaquer d'abord à la dîme en abolissant l'impôt exclusif sur le grain pour le transporter et sur le foin et sur le grain. Tout compté, le surplus de cette politique fiscale ne serait pas moins de quatre cents piastres par année.

Personne encore dans la paroisse n'avait réfléchi à faire ce calcul ; pas

même le curé, et s'il en est un qui y fût intéressé, c'était bien lui. De temps immémorial, en féaux sujets, les braves paroissiens de Saint-Ildefonse avaient versé, bon an mal an, dans les sacs de monsieur le curé, leur vingt-sixième minot de grain et s'en étaient retournés, chaque fois, heureux et contents, avec sa bénédiction.

Un matin, en servant le café d'orge de monsieur le curé, Marie Calumet s'ouvrit à lui de son projet de réforme. Contre son attente et ses espérances, le prêtre reçut assez froidement cette machination, faite cependant dans le but unique de mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

Il avait peur ; plus tard, peut-être ; il y songerait ; il ne voulait pas mécon-

tenter ses paroissiens ; mais quatre cents piastres, ce n'était pas à dédaigner ; enfin, on verrait.

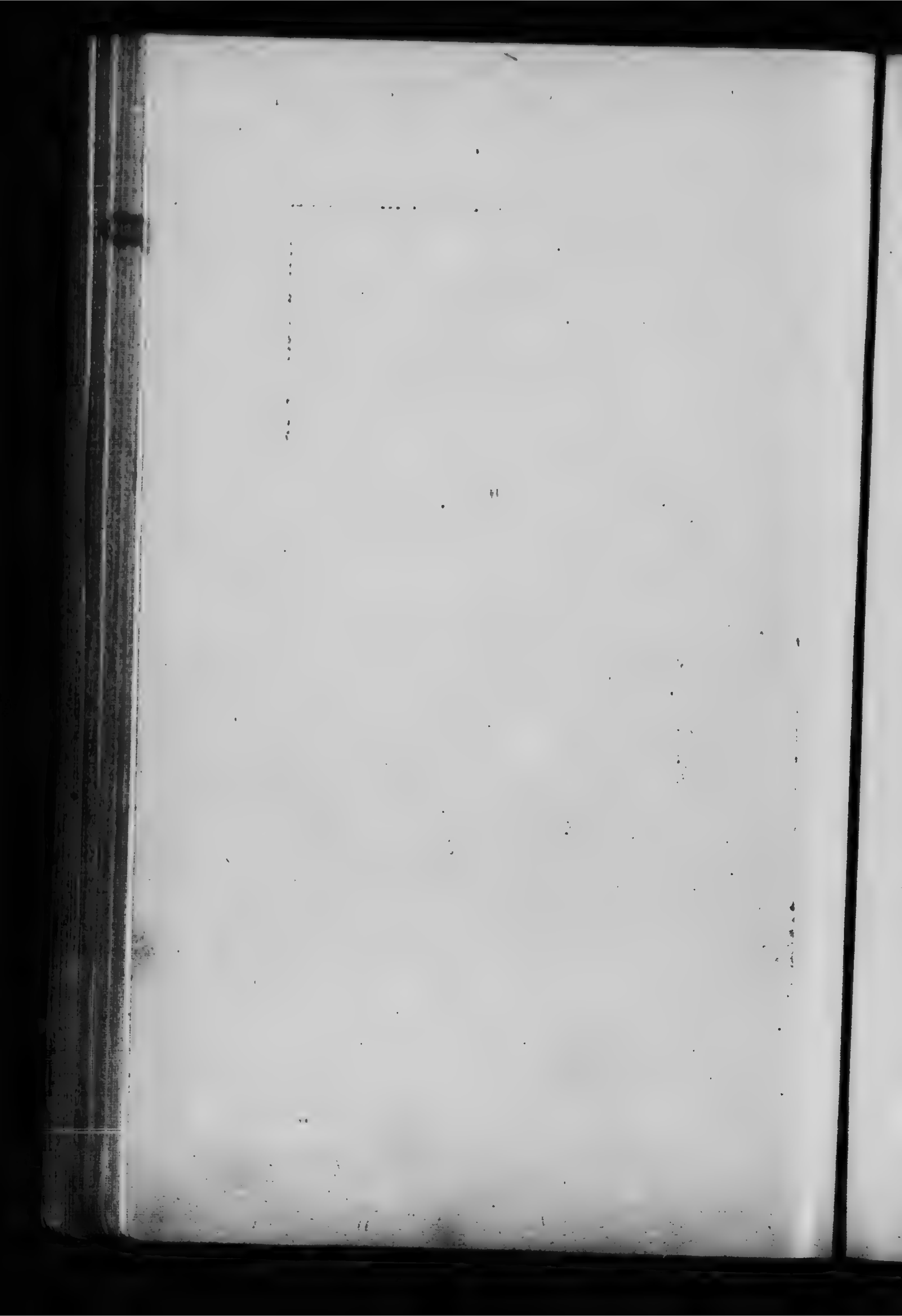
C'est après cet échec que la ménagère, plus soucieuse des intérêts du curé, que le curé ne l'était lui-même, mena sa campagne, campagne sourde et artificieuse.

Ne voulant pas se mettre toute la paroisse à dos, elle poussa en avant l'homme engagé du curé, rétabli de sa blessures tauromachiques.

Ce dernier, suivant en tous points les instructions secrètes de sa générale, avait d'abord approché les marguilliers, le forgeron, le maître d'école, le notaire, tous gens qui ne cultivaient pas un pouce de foin, et surtout, une demi-douzaine de vieilles filles dont le bigotisme n'avait



Elle refusa de quitter le vieux veuf......



de comparable que la volubilité de leur babillage et commérages.

Chacun fit si bien son devoir que lorsque, deux jours plus tard, le curé, mis au courant de ce complot tramé dans l'ombre, voulut mettre le holà, toute la paroisse était en feu. Et le plus désolant pour le saint homme, c'est que tous les paroissiens, Marie Calumet exceptée, auraient juré que monsieur le curé était le créateur de cette cabale.

Les choses en étaient là, lorsque, le dimanche suivant, le leader du village prit une décision. Peu s'en fallut que les bons rapports et la communauté de biens qui avaient toujours existé entre lui et son incomparable ménagère ne fussent rompus à tout jamais.

En attendant le troisième coup de la

messe, ce dimanche-là, comme ils le font, du reste, tous les autres dimanches de l'année, la plupart des hommes s'attardaient sur le perron de l'église, parlant récoltes, chevaux, bêtes à cornes, et discutant surtout la grande question du jour, la dîme.

Ces paysans se sentaient mal à l'aise dans leurs vêtements du dimanche. Et ils étaient réellement comiques dans leurs habits à huit piastres, achetés tout faits à la ville, avec leurs manches étriquées et le pantalon montant à la hauteur des bottines, ces dernières pesant aux pieds comme des boulets de forçat.

Tous, sans exception, égayaient cet accoutrement de cravates bleu de ciel, vert pomme ou rose tendre. Et, pour compléter leur toilette, des chapeaux

melon ou canot en feutre noir dont la forme toute spéciale datait certainement de vingt-cinq ans en arrière. Pas un, le plus gêné même, n'avait oublié sa pipe d'argile ou de bois, avec imitation de bout d'ambre qu'il s'était procurée en économisant sou par sou.

Sur la place, en face de l'église, une cinquantaine de barouches, waggines, calèches, bogheis, charrettes. Débridés, les chevaux avaient devant eux, sur l'herbe, chacun une botte de foin. Quelques-unes des bêtes, les plus ombrageuses, étaient attachées par un licou à des ormes et à des frênes.

Le bedeau venait de se pendre à la longue corde de chanvre, dans le porche de l'église, et sonnait le troisième coup de la messe. Deux minutes plus tard,

tous les paysans étaient entrés dans le temple.

L'église de Saint-Ildefonse était blanche et or, mais d'un blanc de craie sale et d'un or de cuivre terni. Il n'y avait pas de jubé, excepté la tribune de l'orgue. En plein milieu de la nef, énorme, se dressait un poêle en fonte dont le gigantesque tuyau serpentait dans tout l'édifice. Les enfants de chœur, le surplis tout défraîchi et la soutane à mi-jambes, avaient pris leurs places, précédant de quelques minutes le célébrant.

Il faisait, ce dimanche-là, une chaleur à faire fondre les cierges de suif dans leurs chandeliers en verre. Les saints joufflus et peinturlurés, emprisonnés dans leurs niches où ils étouffaient, demandaient un siège pour se reposer, tant

ils avaient chaud.

Les femmes se rafraîchissaient la figure avec leurs éventails en papier coloré. Les hommes s'épongeaient le front avec leurs mouchoirs poussiéreux qu'ils venaient d'étendre sous leurs genoux, pour protéger leurs beaux pantalons du dimanche.

Au grand scandale des fidèles, Marie Calumet, que la préparation de son dîner avait mise en retard, n'arriva qu'à l'évangile. Mais tous les yeux braqués sur elle ne la firent point sourciller.

De son pas de gendarme, elle traversa toute la nef, sans baisser la vue, et alla se placer au premier banc, près des balustres, le banc du presbytère.

VIII

MARIE CALUMET N'EST PAS CONTENTE.

Aux dernières oraisons, le curé, enlevant son manipule, s'avança en avant du chœur. Après les recommandations aux prières et la publication des bans, l'orateur sacré traça sur lui un grand signe de croix, ce que firent tous les fidèles. Il commença ainsi :

" Mes chers frères,

" Redde Cæsari quæ sunt Cæsaris et quæ sunt Dei Deo. Rendez à César ce qui

appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu."

" Quoique vous disiez, quoique vous fassiez, agissez toujours pour la plus grande gloire de Dieu.

" Je suis sûr, mes très chers frères, que c'est là le sentiment qui vous a animés lorsque vous avez discuté dernièrement une question qui touche de très près le culte de Dieu, puisque c'est elle qui permet à ses prêtres de vivre et leur donne la faculté de vous transmettre les divines volontés du bon Dieu.

" Je regrette infiniment, mes chers frères, d'être obligé de vous parler de choses matérielles du haut de cette chaire, (il n'y avait pas de chaire) mais il est des circonstances où nous sommes obligés, nous autres prêtres, de mêler la parole

du bon Dieu aux choses vulgaires de la vie. C'est comme le bœuf ou l'âne de l'Evangile, que l'on peut retirer du puits le jour du Sabbat. Mais que dis-je, mes très chers frères, la dîme est-elle chose si vulgaire ? Cette obole, est-ce à un homme, est-ce à votre curé que vous la donnez ? Non ; c'est à Dieu lui-même que vous faites l'aumône. Et pensez donc, mes chers frères, quel honneur ne devez-vous pas ressentir à la pensée du bon Dieu qui vous tend la main en attendant le jour béni où il vous rendra au centuple ce que vous aurez fait pour lui ? Et les textes de l'évangile abondent dans ce sens. " En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous donnerez en mon nom, vous sera rendu au centuple dans le ciel ".

" Cette petite parcelle de votre avoir que vous donnerez au ministre de Dieu vous sera rendue cent pour une, et attirera la bénédiction du Ciel sur vos terres pour les récoltes de l'année suivante.

" Encore faut-il que cette aumône ne donne pas lieu à des querelles intestines, dans une paroisse où le calme et la paix ont toujours existé. Or, je sais, mes très chers frères, qu'une division existe de ce temps-ci parmi vous, les uns voulant continuer à payer la dîme en grain, mais d'autres voulant la payer en foin. Il est vrai que ceux qui veulent payer la dîme en grain ne sont que le très petit nombre. Aussi, considérant la minorité de ces derniers et ne voulant pas déplaire à la grande majo-

rité de mes chers paroissiens, j'en suis venu à la conclusion suivante et je vous dis : "Puisque vous le voulez, et ben c'est bon, payez en grain."

On entendit alors une exclamation étouffée mais assez forte, cependant, pour être comprise de plusieurs. C'était Marie Calumet, que les dernières paroles du curé avaient transportée de colère.

—Ça vraiment pas d'bon sens! avait-elle murmuré entre ses dents.

Et, suant à grosses gouttes, elle s'éventait à petits coups saccadés.

Le curé continua sans avoir pasu rien entendre :

"Ceux qui désireront me voir au sujet de la dîme voudront bien être assez bons de venir l'après-midi, entre 1 et 3 heures. Vous entrerez par la porte d'à

côté, qui communique directement avec mon office.

" Puisque nous en sommes sur le chapitre de la charité, je vous recommanderai, mes bien chers frères, de recevoir comme des membres souffrants du Christ les quêteux qui parcourent les campagnes, demandant un morceau de pain, une assiétée de soupe aux pois ou une tranche de lard. Je n'ai en général que des félicitations à vous offrir ; vous vous montrez très charitables ; c'est très bien et le bon Dieu saura vous en récompenser."

A cet endroit de son sermon, trois ou quatre fidèles, debout près de la porte, en arrière de la nef, ayant tenté de s'esquiver, le curé les interpella avec humeur :

" Eh ! mes amis, là-bas, j'parle pas pour les poules, veuillez don attendre la fin du sermon et de la messe. Pensez-vous que la parole du bon Dieu est pas faite pour vous aussi ben que pour les autres ?"

Il poursuivit :

" Mais j'ai reçu des plaintes au sujet de certains individus, de gros habitants qui ont refusé de donner à manger à ces malheureux, sous prétexte que ce pouvaient être des maraudeurs. Ces gens-là ont peur des quéteux qui demandent la charité en plein jour, et cependant, ils laissent sortir leurs filles à la brunante pour aller faire de longues marches, à plusieurs arpents des habitations.

" Mes bien chers frères, c'est pas

prudent de laisser sortir ainsi vos filles, le soir, après le coucher du soleil, pas plus que de les laisser danser, cet amusement inspiré par le démon, qui n'est bon qu'à exciter les sens et qui est une occasion de péché.

« Ah ! je ne saurais trop vous mettre en garde, mes très chers frères, contre cet amusement. C'est là une des ressources de l'enfer, un des pièges que vous tend l'esprit des ténèbres, qui tourne sans cesse autour de vous comme un lion rugissant, « quaerens quem devoret. »

« Puisque je suis sur ce sujet, je vous préviens, pères et mères de famille, contre les trop longues fréquentations, qui sont une autre source de péché. Quand un jeune homme se présente chez vous

pour courtiser vot' fille, il est d'abord très réservé, puis, à la longue, il devient plus familier et finalement la jeunesse se laisse aller à des abus regrettables.

" Quand un amoureux se présentera dans vot' maison et que vous verrez qu'il ne se décide pas à demander la main de vot' fille, donnez-lui son congé. Ne vous laissez pas abuser par la crainte de perdre un parti, quelque avantageux qu'il puisse être. Il s'en présentera ben d'autres, allez, et vot' fille aura gagné en considération.

" Le salut de vos enfants vaut bien mieux que la perte d'un parti, et rappelez-vous toujours la parole qui fit dire adieu au monde à saint François-Xavier, l'apôtre des Indes : " Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre

son âme ?"

" Cela me rappelle l'histoire de ce misérable qui, il y a plusieurs années, dans une paroisse de ce comté, était venu de la ville, s'était présenté dans une famille honorable en prétendant, et après plusieurs visites, avait trompé une bonne fille. Après avoir ruiné la pauvre enfant et l'avoir exposée aux flammes éternelles, il l'avait lâchement abandonnée. Que cette terrible histoire, pères et mères de famille, et vous aussi, jeunes filles qui m'écoutez, vous serve de leçon pour l'avenir.

" La semaine prochaine, mes très-chers frères, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque fera sa visite pastorale dans cette paroisse. J'espère bien que vous vous montrerez généreux. Donnez, don-

nez, c'est le meilleur moyen de voir Monseigneur souvent. C'est un grand honneur que l'évêque nous fait en daignant venir dans cette paroisse, et je suis assuré que vous recevrez un si auguste personnage avec tous les honneurs dus à son rang.

" Je vous disais donc, mes chers frères, en vous parlant de la dîme, que la charité est une grande vertu chrétienne. Mais, mes chers frères, vu la grande chaleur qu'i fait, j'm'étendrai pas plus longuement sur ce sujet.

" La quête a été faite, aujourd'hui, au profit de Monseigneur, qui consent à venir nous honorer de sa présence, ici. Soyez charitables, mes chers frères, soyez charitables, ne vous attachez pas aux richesses de la terre, et ainsi vous

gagnerez le royaume des cieux qui appartient aux pauvres d'esprit. C'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur.

" Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il."

L'office divin terminé, les paysans qui n'étaient pas allés chercher leurs voitures sur la place, s'alignèrent sur deux rangs en face d· l'église pour regarder défiler les femn.es. On saluait les connaissances d'un maigre coup de chapeau ou tout bonnement d'un signe de la tête, et l'on reluquait les jolies filles.

Marie Calumet passa, entre ces deux haies humaines, comme un tourbillon, bousculant sur son passage les villageois ahuris, ne regardant personne, pas même

l'infortuné Narcisse.

Amant malheureux, la veille pour plaire à sa belle, il avait acheté, chez le marchand général, une cravate à trente sous et un cornet de surettes.

L'homme engagé du curé était sorti quelques secondes avant la fin de la messe. Depuis cinq minutes, il ne voyait rien, n'entendait rien; le cœur battait à lui rompre la poitrine. Il guettait l'apparition de Marie Calumet afin d'avoir le bonheur de faire un bout de chemin avec elle, en la reconduisant au presbytère.

Enfin, elle parut. Il arrondissait déjà le bras, et implorait en balbutiant :

—Voulez-vous m'permet', mamz'....

—Fichez-moé la paix! répliqua sèchement la ménagère, sans s'arrêter.

Le bedeau était sur le perron de l'église, après avoir sonné ses cloches. Témoin de cette rebuffade, il se prit à rire à gorge déployée, ainsi que les personnes témoins de cette scène orageuse. Penaud, furieux, Narcisse crut un instant qu'il allait étrangler Zéphirin, mais il se contint et marmotta :

—J'sus pas chicaneux mais ce sacré bedeau, i m'paiera ça tout ensemble.

—Dis don, Narcisse, lui glissa dans l'oreille le forgeron avec un clin d'œil, et un coup de coude dans les côtes, les amours ça marche ?

Narcisse se contenta de lever les yeux sans riposter, et pour deux raisons : d'abord, cette plaisanterie lui allait fort mal ; il n'était pas, en ce moment, d'humeur à rire. De plus, Narcisse, les

dimanches et jours de fête, ne s'appelait pas Narcisse tout court, mais monsieur Narcisse. C'était là une loi à laquelle tous, sans exception, jusqu'au curé, devaient se conformer. Sinon pas de réponse.

Le curé Flavel s'était d'abord formalisé de cette idée bête, comme il disait. Mais devant le mutisme obstiné de son homme engagé, il avait dû amener pavillon.

Narcisse donc, franchit seul la distance, courte il vrai, entre l'église et le presbytère. Les bras ballants et la détresse dans l'âme, il se dirigea vers la grange et se jeta sur une tasserie de foin en sanglotant comme un enfant.

Avant de monter en voiture à la porte de l'église, les femmes babillaient;

s'informaient comment ça allait à la maison ; si celle-ci avait acheté ; si celle-là avait eu des nouvelles de sa bru ; si le père qu'était ben anpauvri et presque sur les planches, prenait du mieux ; les jeunes filles caquetaient sur les beaux gars de la paroisse ; poussaient des cris de surprise et d'envie à l'annonce d'un prochain mariage ; et s'invitaient à venir faire la veillée après les foins. Ici, là, un boghei, une charrette, s'arrêtaient à la porte d'une maison en brique, en bois ou en pierre brute. On s'embrassait, on échangeait des politesses, et les visiteurs repartaient en criant : "Venez don nous voir, sans cérémonie, cheu nous."

Marie Calumet, en arrivant au presbytère, rudoya la nièce du curé. Celle-

ci, le livre de prières sous le bras, était en tête-à-tête, près de la clôture, avec Gustave, le fils du forgeron, solide gaillard au torse bien cambré et aux yeux doux comme ceux d'une vierge. Cette vue ne fit qu'accroître l'irritation de la ménagère. Elle ne pouvait souffrir ce jeune homme.

—C'te pintocheux, c'te lôfeur-là, répétait-elle cent fois le jour à Suzon, est ainque bon qu'à brosser avec des pas plus drôles que lui. Le fignoleux, i faraude toutes les filles du village et des paroisses d'en haut et d'en bas. Avec des gens comme ça, i a pas de fiatte à avoir et si j'étais de m'sieu le curé, je l'laisserais sulement pas aborder le presbytère.

Marie Calumet, en pénétrant dans la

maison du curé, jeta sa câline sur la table de la salle à manger ; lança par terre son châle, qui sembla rendre un sanglot d'être ainsi traité ; envoya promener ses menottes sur un étagère, entre deux pots de mignonnette. Puis elle s'assit, se leva, marcha, se rassit, sans savoir quel parti prendre, grommelant, rognonnant, tempêtant, piétinant de colère, attendant avec une impatience fébrile le curé, qui ne rentrait pas.

Oh ! elle était terrible.

Et pendant tout ce temps, la soupe brûlait ; les pommes de terre collaient au fond de la marmite ; le ragoût s'épaississait comme du mastic.

—Ç'a pas d'bon sens ! répétait-elle à tout moment. I est après se pardre ! J'ai beau i dire, i veut pas m'écouter

pantoute !

Le curé montait les marches de sa galerie en soufflant comme un phoque. Marie Calumet ne l'attendit pas. Elle courut au-devant de lui. Ce dernier croyait déjà entendre le grondement du tonnerre, et il leva machinalement la tête comme si des flancs déchirés des nuages allait s'abattre un orage de grêle. Sa physionomie se rembrunit.

—Oué, m'sieu le curé, vous en avez fait un beau coup, vous pouvez vous en vanter.

—Comment ça, Marie ? demanda avec inquiétude, le curé Flavel.

—Eh ben oué, m'sieu le curé. Si vous aviez pas cheniqué, vous auriez un surplus aux environs de huit cents écus par année.

—Allons, allons, Marie, faut pas se ronger les sangs pour si peu.

Marie Calumet sursauta.

—Pour si peu ! Ah ! m'sieu le curé, gémit-elle, en s'essuyant les yeux. Faut-i que j'aie pas de chance, Seigneur ! J'méchigne pour vous remplumer et vous tirez toujours d'l'arrière.

—Voyons, Marie, fit le curé d'un ton conciliant, vous savez pourtant ben que j'pouvais pas faire autrement. Mes paroissiens auraient jasé et auraient dit que je me laisse guider par des intérêts matériels.

—Alors si vous avez fait ça pour eux autres, vous avez eu ben tort, m'sieu le curé. Pensez-vous qui vont vous en garder de la souvenance ? I s'en foutent ben, allez ! Pourquoi que vous avez pas

fait comme le curé de Saint-Apollinaire, vot' voisin. En v'là un qui a de la poigne. Vous les a-t-i retournés ses paroissiens quand i sont venus le trouver pour payer la dîme en grain. I s'en sont r'souvint, soyez-en sûr. Ben plus qu'ça, savez-vous c'qui fait, m'sieu le curé Lefranc ?

Marie Calumet baissa la voix et se rapprocha du curé Flavel.

—Vous m'creirez si vous voulez, i prête à quinze pour cent. Et pis, i garde la dîme de grain que ses paroissiens i payent à l'automne et au lieu de l'vendre à un prix raisonnable, i attend au printemps pour que les habitants qui sont à court de grain i en emprêtent à raison de vingt-cinq minots pour vingt minots. J'vous assure, m'sieu le curé,

qu'ça fait une foutue dîme à l'automne suivante. C'est Jérôme, mon cousin r'met germain, qui m'a conté ça. I en est un d'ceusses qui s'est fait attraper.

Et j'vous préviens, sous vot' respect, m'sieu le curé, que si vous m'alliez pas comme vous m'allez, eh ben ! ma foi du bon Dieu, j'ferais mon paquet et tout serait dit. V'là !

Le curé Flavel avait une sincère affection pour cette brave fille, si franchement dévouée à ses intérêts. Aussi, contrairement à nos curés, qui ne peuvent souffrir la moindre contradiction ni la plus légère réprimande, il répondit en souriant :

—C'est bon, c'est bon, Marie, j'essaierai de faire mieux une autre fois. En attendant, allez voir à vos pataques, car

ça sent terriblement le grillé.

—Oh ben ! alors, m'sieu le curé, s'excusa la ménagère en se sauvant dans sa cuisine, j'vous d'mande ben pardon si j'vous fais manger des pataques brûlées. Mais c'est de vot' faute, m'sieu le curé, c'est de vot' faute.

IX

POUR UN SACRIFICE, C'ETAIT UN SACRIFICE.

Me voici arrivé à une date remarquable. Plût au Ciel que j'eusse l'imagination d'un Châteaubriand, l'esprit d'un Daudet, le pittoresque d'un Loti, la verve d'un Richepin, pour narrer convenablement cette journée, qui devait faire époque dans l'existence de mon héroïne. La vie des grands hommes, comme des femmes célèbres, nous

apprend que sur le déclin de leur carrière, ils se sont plu à noter tel ou tel jour pour avoir été le plus beau de tous.

Marie Calumet devait fort bien se les rappeler, sur son lit de mort, les trois plus beaux jours de sa vie : son entrée au presbytère, sa première entrevue avec l'évêque du diocèse....mais n'anticipons pas.

Marie Calumet allait donc enfin, après tant et tant d'années, toucher au bonheur si longtemps rêvé, bonheur qui couronnerait les désirs de son âme, qui étancherait la soif de son cœur. Enfin, elle verrait Monseigneur de près, elle frôlerait sa soutane, elle lui parlerait peut-être ! Viennent ensuite la mort et ses terreurs, que lui importerait à Marie Calumet ? Elle mourra avec calme et

sérénité, puisqu'elle aura entendu tomber des lèvres bénies de son évêque des paroles à elle seule adressées.

Le curé Flavel avait annoncé, pour cette semaine-là, la visite de Monseigneur l'Evêque à Saint-Ildefonse. Or, les visites pastorales dans les campagnes sont aux yeux de nos populations rurales, des évènements d'une importance signalée.

La visite pastorale, c'est l'une des grandes fêtes religieuses du calendrier ecclésiastique du village, et malheur à l'imprudent dont l'audace chercherait à en approfondir les mystères. Jamais impérator victorieux rentrant à Rome, sur son char de triomphe traîné par des chevaux de neige; jamais roi franc, revenant dans sa bonne ville de Paris

d'une bataille heureuse, monté sur son destrier tout caparaçonné d'or ; jamais thaumaturge, mettant le pied sur une plage hospitalière, précédé par le bruit de ses miracles, ne furent acclamés avec l'exaltation et le délire qui saluent, dans nos campagnes, un évêque en tournée pastorale.

A l'aube de ce grand jour, Marie Calumet fut la première villageoise à mettre la tête à la fenêtre. Elle voulait s'assurer s'il allait faire beau. Malheureusement, il lui sembla que du sud-ouest soufflait une brise peu rassurante, et que le ciel, d'une teinte de grisaille, ne prédisait rien de bon. Alors, elle joignit les mains et, levant les yeux vers l'immensité, pria avec ferveur.

—Oh ! bon Jésus, implora-t-elle, vous

voyez que l'temps commence à se beurrer, faites-moé la grâce que ça se claire et j'vous promets deux chemins de croix.

Une demi-heure plus tard, le soleil se faisant une trouée dans la nébulosité de l'aurore, baignait d'or tout l'horizon.

Si la ménagère du curé ne crut pas à un miracle, elle se trouva favorisée de Dieu, puisque les éléments obéissaient à ses moindres désirs.

Il n'était pas cinq heures que déjà Marie Calumet faisait son train-train de maison. Et pourtant, le soir de la vigile de la visite sainte, elle avait fait un tel nettoyage que le regard inquisiteur n'eût pu surprendre un seul grain de poussière.

Ce matin-là encore, elle passait le

torchon sur tous les meubles, le balai dans tous les coins.

Pensez donc ! si Monseigneur allait n'être pas content ; s'il allait trouver à redire à l'état de propreté du presbytère ? Quel supplice !

D'un autre côté, s'il devait faire des compliments à monsieur le curé sur le bon ordre de sa maison. Oh ! alors, son âme d'humble fille de village glorifierait le Seigneur dans les siècles des siècles.

Sept heures. De haut en bas du presbytère, on remarque une animation inaccoutumée. C'est un va-et-vient continu. Curé, bedeau, homme engagé, ménagère se rencontrent, s'interpellent, courent, ne parlent qu'en cas de nécessité absolue.

Narcisse toutefois, invente mille pré-

textes pour se trouver le plus souvent possible dans le chemin de la ménagère. Munis, qui d'un marteau, qui d'une hache, qui d'une scie, la figure en nage, les villageois entrent dans la maison du curé, le chapeau sur la tête et sans frapper, oubliant pour un moment la crainte religieuse, qui les accompagne d'ordinaire, lorsqu'ils se présentent à la porte du presbytère.

A les voir ainsi armés, on dirait des séditieux, en révolte ouverte contre l'Eglise, sur le point de faire le sac du presbytère après en avoir occis le propriétaire.

Tranquillisez-vous. Ce sont tout simplement mes bons amis de Saint-Ildefonse. Un peu échauffés, il est vrai, par l'arrivée prochaine de Sa Grandeur,

ils viennent prendre les ordres de leur curé, ou plutôt de la ménagère.

Au milieu du brouhaha de ce brimbalement clérical, la nièce de monsieur l'abbé Flavel faisait la grasse matinée et dormait à poings serrés. Marie Calumet indignée et scandalisée de ne pas la voir paraître, gravit en rognonnant l'escalier en limaçon.

Familièrement, elle pénétra, un balai à la main, dans la chambre de la jeune fille.

—Vous y pensez pas, mamzelle Suzon, encore su le dos à c't'heure icitte, et Monseigneur qui va venir. Vous êtes pourtant pas une pomonique. Y a belle lurette qu'on s'trémousse en bas et dans l'chemin du roi !

La nièce du curé s'étira les bras en

baîllant, et répondit d'une bouche pâteuse :

—Eh ben ! laissez-le faire Monseigneur, j'ai du temps en masse.

—Juste Ciel ! peut-on parler d'la sorte de Monseigneur ?

Oué, oué, c'est pas le moment de faire la d'moiselle. Allons ! r'muez-vous les flancs un p'tit peu plus vite que ça, et descendez m'aider à faire mon berda.

Et joignant l'action à la parole, Marie Calumet, d'un mouvement brusque et cruel, enleva toutes les couvertures du lit ; après quoi elle ouvrit les jalousies ennemies de la lumière et hermétiquement closes.

Une haleine d'air frais, parfumée de foin coupé envahit la chambre.

La jolie nièce du curé, loin de s'atten-

dre à ce réveil brutal, rabattit promptement sur ses pieds sa robe de nuit, relevée immodestement dans la chaleur du sommeil et de la nature. Ne trouvant rien de mieux à faire, elle se leva ; mais elle eut bien soin de ne pas se hâter.

L'ancillaire du curé ne tenait pas en place. Pour se rafraîchir, elle descendit, un instant, sur la galerie. Elle observa les villageois occupés à mettre la dernière main aux travaux de décoration et de pavoisement.

--R'commencez-moé ça, disait-elle, démanchez-moé c't'e pavillon là, r'plantez-moé c't'e sapin là ailleurs, jouquez-moé c't'e guirlande-là un p'tit brin plus haut ; vous avez pas envie de faire accrocher les glands de Monseigneur.

Et tous de lui obéir sans mot dire.

Les deux bords de la route étaient ornés de balises. Les balises, généralement faites de jeunes tiges de bouleaux ou d'érables que l'on établit telles quelles, sans les ébrancher, sur les glaces des rivières ou les champs couverts de cinq pieds de neige, indiquent soit un danger à éviter, soit un chemin à suivre. Mais, durant la belle saison, les balises passent de l'utile à l'agréable. On les emploie les jours de fête tels que la visite pastorale, la Fête-Dieu, la Saint-Jean-Baptiste, notre fête nationale, pour égayer les routes d'un village d'une double haie de verts feuillages.

Les notabilités de la paroisse qui possédaient, devant leurs maisons, un mai, haut comme un mât de frégate, avaient

hissé au sommet, le drapeau tricolore luttant avec des claquements de fouet contre la brise du matin.

Le vieux médecin du village avait même voulu ménager une surprise à son curé. Il avait fait arborer, aux armes du pape, un drapeau du Vatican et un autre avec l'écusson de Sa Grandeur. Cette délicatesse de fils aimant de l'Eglise causerait, sans aucun doute, un vif plaisir à Monseigneur. Il n'en fallait pas plus pour le disposer favorablement à l'égard de son subalterne.

Traversant le chemin, de distance en distance, à la hauteur des maisons, des banderolles étalaient au soleil leurs couleurs d'orange, de rouge-sang, de gros-bleu, sur lesquelles on lisait les inscriptions suivantes, en lettres de

papier doré: "Vive Monseigneur", "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur"; "Hosanna"; "Gloria in excelsis Deo"; "Louons notre Evêque"; "Gloire à l'envoyé de Dieu".

On chômait, naturellement, dans la paroisse de Saint-Ildefonse. Les paysans avaient revêtu leurs habits de fête et s'étaient mis sur leur trente-six.

Les bogheis, qu'on était allé décrotter à la rivière en baignant les roues jusqu'aux moyeux, roulaient sur la longue route grise en brillant aux rayons du soleil. Etrillés et brossés, des rosaces en papier éclatant aux oreilles, les chevaux aiguillonnés par le fouet agrémenté de beaux rubans tout neufs, trottaient la tête haute.

Le chemin, du soir au lendemain,

s'était métamorphosé en une piste, sur laquelle les villageois, amateurs passionnés des chevaux, luttaient de vitesse, se lançant à la course des défis aussitôt relevés.

Dans une charrette, était entassée toute une génération : grand-père, grand'mère, père, mère, fils, filles, et jusqu'aux petits-enfants, qui faisaient queue derrière la voiture. A chaque soubresaut, les essieux menaçaient de se rompre sous le poids de cette grappe humaine.

Poussant sa bête à bride abattue, le fils du forgeron paraissait devoir tout accrocher dans ce trot immodéré. Assis à côté de sa faraude, la nièce du curé fraîche comme une bouffée de lilas, il faisait claquer son fouet en clignant de l'œil.

—Regardez-moé passer, semblait-il dire, j'ai avec moé la plus jolie fille du village.

Un combat, cependant, dans l'âme précieuse de Marie Calumet se livrait. La conscience de la bonne fille s'était convertie en un terrain, sur lequel le devoir et le plaisir se disputaient, la fourche au poing, la palme de la victoire.

Qui des deux allait terrasser son adversaire ?

Narcisse, comme dans toutes les bonnes maisons, était délégué par monsieur le curé pour aller au-devant de Monseigneur et le saluer de la part de son maître, propriétaire de ce manoir agreste que l'on appelle, humblement, le presbytère.

L'homme engagé du curé avait offert

à son idole de l'accompagner.

Se porter à la rencontre de l'évêque, c'était pour Marie Calumet un de ces plaisirs, une de ces occasions heureuses qui ne s'offrent qu'une fois dans la vie. Elle serait au comble de la jubilation de pouvoir, parée de ses plus riches atours, faire partie de la délégation sacrée de monsieur le curé.

Son imagination, prenant la clef des champs, allait même jusqu'à lui faire entendre que tous les vivats de la foule ne seraient pas uniquement pour Monseigneur, mais qu'une partie des acclamations retomberaient sur sa tête.

Pourquoi pas? Ne faisait-elle pas partie du presbytère. N'avait-elle pas, par conséquent, un pied dans le clergé?

D'un autre côté, la voix du devoir en

péril montait, suppliante, impérieuse, irrésistible.

Si Marie Calumet devait être à l'honneur, elle devait être d'abord à la peine.

Il lui fallait rester à son poste, pour surveiller les derniers préparatifs du presbytère, et voir aux apprêts d'un festin digne de la majesté de l'auguste personnage qui daignait condescendre à venir visiter son peuple.

Pour un sacrifice, c'était un sacrifice, mais le bon Dieu lui en tiendrait compte.

Narcisse, malheureusement, borné d'intelligence, dont l'esprit ne pouvait atteindre de si hautes cimes de l'abnégation, prit en mauvaise part le refus de sa dulcinée. Il conclut tout bonnement que Marie Calumet rejetait ses moindres

offres de la plus stricte amitié.

Ah ! si elle avait su tout ce qui bouillonnait sous ce crâne. si elle avait compris tout ce qui germait dans ce cœur ulcéré.

X

OUSQU'ON VA MET' LA SAINTE PISSE A MONSEIGNEUR ?

Le cortège s'avançait avec majesté. En tête, une cavalcade rustique précédait le carrosse de Monseigneur l'Evêque, traîné par deux chevaux blancs dont la queue et la crinière étaient tressées avec d'étroits rubans bleus et rouges. Les cavaliers déhanchés, de chaque côté de la route, écartaient la foule.

. Moelleusement étendu sur un coussin de velour grenat, le prélat, sec, le visage glabre, esquissait un sourire mielleux et béat, tapait des yeux réjouis derrière les verres de ses lunettes cerclées d'or fin.

Parfois, répondant aux acclamations du peuple, il daignait soulever son chapeau épiscopal auquel pendaient deux beaux glands vert et or, que se montraient avec ébahissement les braves gens entassées le long du chemin.

Çà et là, une bonne femme ou un vieillard rachitique se jetaient à genoux, le front dans la poussière.

Alors, levant la main enrichie de l'améthyste grosse comme une noix, Monseigneur traçait, dans le bleu pur du ciel, un grand signe de croix.



Il aperçoit le maître d'école en bonnet de nuit .....



Monsieur le curé de Saint-Apollinaire était assis à côté de l'évêque et en face, le maire de ce village et celui de Saint-Ildefonse, que Monseigneur avait honoré en le faisant monter dans sa voiture.

Il en parlerait aux enfants de ses enfants. Un de ses fils, qui avait remporté à l'école du village un premier prix de dessin à main levée, immortaliserait sur le papier cette scène inoubliable.

Suivaient la voiture d'honneur, par ordre de mérite et de distinction, les marguilliers des deux paroisses, les commissaires d'école, les médecins, les notaires, et tout le branle-bas de la paroisse compris dans une soixantaine de voitures.

Le saint cortège venait de s'engager entre les deux lignes des maisons pavoisées du village. Prises, elles aussi, d'une joie folle, les cloches dansaient une farandole échevelée dans le clocheton de l'humble chapelle.

Le carrosse s'était arrêté devant l'église. Monseigneur se préparait à descendre, lorsque deux cents de ses ouailles s'élancèrent au-devant de lui. Pour un peu, on l'eût transporté dans ses bras jusque sur le trône, érigé dans le choeur.

Le trône épiscopal de Saint-Ildefonse mérite une description spéciale. C'était une de ces imposantes chaises de malade avec dossier très élevé et un trou au centre du siège.

Marie Calumet, à qui avaient incombé l'honneur et le devoir de décorer la

chaise de Monseigneur, en avait recouvert l'orifice d'un coussin de coton rouge, égayé de petites étoiles en papier doré.

—D'là d'dans, fit-elle remarquer au curé, Monseigneur va-t-être aux p'tits oiseaux,

Et lorsque l'évêque se leva pour donner sa bénédiction pastorale à la masse grouillante prosternée à ses pieds, l'un de ces astéroïdes lui resta collé à un endroit autre que celui où on les place ordinairement comme emblêmes de l'inspiration et du génie.

Cet accident, par bonheur pour la dignité ecclésiastique, passa à peu près inaperçu.

Après le chant du Te Deum, que beuglèrent une douzaine de chantres, et la quête, qui fut très fructueuse, avouons-

le en toute sincérité à la louange des villageois de Saint-Ildefonse, Monseigneur, accompagné de sa suite, se rendit au presbytère.

Un grand nombre de curés étaient accourus de toutes les campagnes avoisinantes, alléchés par l'espoir d'un bon dîner, que l'on présumait devoir être sans précédent, s'il fallait en croire la renommée universelle de cordon bleu de Marie Calumet.

Cette dernière ne devait pas décevoir les espérances de cette classe d'élite. Elle prépara un dîner dont les annales du presbytère gardent encore pieusement la mémoire.

Monseigneur lui-même, qui pourtant ne se nourrissait pas de croûtes de pain sec ni de petite bière, en fit ses compli-

ments à la cuisinière, devenue du coup l'héroïne du jour.

Marie Calumet, que rien jusque-là n'avait pu faire broncher, perdit complètement la tête en passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Dans l'intime de son cœur, elle voua une reconnaissance sans bornes à l'évêque du diocèse. Ses vœux, enfin, se réalisaient. Non seulement Monseigneur lui avait parlé, mais il lui avait même dit, avec une tape amicale sur la joue :

—Ma fille, vous êtes la plus fine cuisinière que j'aie jamais rencontrée. Monsieur le curé m'a fait des éloges de vous et je crois que vous les méritez amplement.

En courtisans accomplis, tous les prêtres emboîtèrent le pas derrière leur

évêque et ne tarirent pas d'éloges sur Marie Calumet.

La modestie et la modération chrétienne me défendent de donner un compte rendu de ces agapes où les convives prouvèrent que l'homme, après tout, à quelque hiérarchie sociale qu'il appartienne, n'est qu'un homme et qu'un bon repas est l'une des grandes jouissances de l'humanité.

Sa Grandeur, le lendemain, allait, comme c'était la coutume, administrer le sacrement de la Confirmation aux enfants de la paroisse. De sorte que Monseigneur fut contraint de passer la nuit au presbytère. Mais le presbytère de Saint-Ildefonse n'avait pas la vastitude d'une hôtellerie à la mode des plages.

Monsieur le curé, devant la nécessité,

n'hésita pas une seconde. Pour la forme seulement, il tint conseil avec Marie Calumet. Le curé de Saint-Ildefonse ne pouvait plus se passer de sa ménagère, et il n'entreprenait jamais rien, si peu important que ce fût, sans avoir au préalable demandé l'avis de son humble servante.

Il fut donc résolu qu'on se mettrait à l'étroit. Monsieur le curé cèderait à son supérieur sa chambre au rez-de-chaussée, voisine du salon ; Marie Calumet abandonnerait la sienne à son curé ; et la nièce de ce dernier, la jolie Suzon, supporterait tout le choc de cette migration nocturne en partageant son petit lit de fer avec la ménagère.

Suzon, il est vrai, aimait à prendre ses aises et elle ne regardait pas d'un

très-bon œil la perspective d'une nuit agitée.

Mais comment ne pas se soumettre à cette triple toute-puissante volonté de l'évêque, du curé, et de Marie Calumet?

Celle-ci se pâmait d'aise et de bonheur: dormir dans le même lit dans lequel monsieur le curé aurait couché. Combien, sur cent mille personnes, peuvent se vanter d'avoir bénéficié du même privilège et de la même faveur? Se mettre à l'étroit? Une bagatelle.

Marie Calumet eut dormi un an sur la dure pour reposer une seule nuit sur une couche encore toute moite de la chaleur du bon curé Flavel.

Et le jour suivant, lorsque la pieuse fille fit les lits, elle se garda bien de

toucher à la couche du curé, afin de ne pas en dissiper le charme béni.

Je dirai, cependant, à la louange de Marie Calumet, qu'il n'y avait rien que de pur dans ses intentions et que l'anticipation de sa jouissance était toute virginale et platonique.

Mais comment décrire l'émotion intense qui assécha son gosier lorsqu'elle entra dans la chambre épiscopale ? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle fit le nettoyage de cette chambre sainte.

Prenant religieusement dans ses bras le vase de nuit, comme une aiguière de prix, elle allait en vider l'or bruni dans le récipient commun par où passent toutes les eaux de la même espèce. Soudain, une idée fulgurante traversa son esprit alarmé.

—De la pisse d'évêque, pensa-t-elle, v'là queque chose de rare !

Qu'allait-elle en faire ?

Perplexe alors, elle déposa le vase par terre, devant elle, et s'asseyant sur le bord du lit, elle se prit à songer, les yeux fixés dans l'infini.

Et longtemps elle songea, immobile comme la statue de la pensée.

Elle ne pouvait certainement pas la jeter comme une eau vulgaire ?

Oh ! un sacrilège.....

D'un autre côté, elle n'allait pas laisser fermenter ce liquide dans la chambre ?

Ce n'eut pas été bien propre, ni hygiénique....à moins qu'il n'eût une vertu incorruptible ?

Un moment, elle eut l'idée de l'em-

bouteiller.

En avait elle le droit ?

Indécise, elle reprit le vase de nuit, avec des précautions infinies, et alla demander conseil au curé qu'elle trouva en train de se hacher du tabac dans son cabinet.

—M'sieu le curé, dit-elle, d'un air mystérieux en lui présentant le vase de pierre blanche, ousqu'on va met' la sainte pisse à Monseigneur ?

Le curé Flavel regarda d'abord sa servante, tout ébahi, se demandant si elle divaguait. Puis, il se prit à rire à gorge déployée.

Il allait lui répondre de lui faire subir le sort commun, lorsque retentit la voix de Monseigneur se dirigeant de ce côté.

Tragique devenait la situation. Il

n'y avait pas une minute à perdre. L'héroïque abbé, tel le brave qui saisit dans ses mains la bombe à la mèche à demi-brûlée et la lance hors de tout danger, s'empara du vase et le jeta dans le vide.

Au même moment, l'engagé de monsieur le curé passait sous la fenêtre, pensif et la tête basse. La fatalité voulut qu'il reçut sur la tête et le vase et la pisse.

Le malheureux leva les yeux. Tout était rentré dans le calme.

—Pourquoi qu'en m'en veut, dit-il, avec une larme dans le coin de l'œil, j'y ai rien fait, moé ?

XI

LA OU NARCISSE FAIT JOUER SES INFLUENCES.

Il s'était opéré une transformation complète dans la manière d'être et l'humeur de l'homme engagé de monsieur le curé. Ce n'était plus le même homme.

De bonne pâte qu'il avait toujours été avant l'arrivée de Marie Calumet au presbytère, et surtout, avant qu'il se crut dédaigné et persécuté par celle

qu'il aimait, il était devenu taciturne et misanthrope comme un ours. Sa graisse tombait, il ne mangeait plus, ne dormait plus. Bref, il périclitait à vue d'œil.

Quinze cents ans plus tôt, il se fut couvert la tête de cendres et eut jeûné jusqu'à ce que le Ciel se fût adouci à son égard. Cette brusque volte-face dans les habitudes de Narcisse allait, comme il fallait s'y attendre du reste, fournir un nouvel aliment au bavardage jamais en repos des commères du village, à qui rien n'échappe.

Plus perspicaces que le curé lui-même en ce genre de choses, le forgeron, la nièce du curé, et le bedeau n'avaient pas été longs à découvrir la cause de cette anomalie dans le tempérament

heureux de Narcisse.

Aussi bientôt, dans tout le village, ce fut un secret de Polichinelle que l'homme engagé de monsieur le curé se pâmait d'amour pour Marie Calumet et que ce brasier ardent, qu'il portait partout avec lui, le consumait lentement mais irrémédiablement.

Chose extraordinaire, la ménagère du curé à qui Narcisse n'avait jamais osé avouer sa passion était la seule à ignorer cette grave maladie. Ses nombreuses réformes, au presbytère et à l'extérieur, n'avaient sans doute pas laissé à Marie Calumet le loisir de s'apercevoir de ce détail, qui avait tout de même son importance.

Et cependant, si elle eût connu l'immensité de l'amour que Narcisse avait

pour elle, si elle eût su que cet amour minait fatalement le pauvre garçon !

Un bon matin, l'amoureux mal loti, après s'être roulé toute la nuit sur sa couche humide de sueur, demandant un peu d'amour et de sommeil, prit une décision.

Se basant sur ce principe qu'un homme arrive mieux à son but avec des influences et de la protection que seul, il se ménagea, après la messe basse, une entrevue avec le curé pour implorer son assistance dans la tourmente au sein de laquelle il se débattait.

—M'sieu le curé...M'sieu le curé... dit-il, en l'accostant, le chapeau à la main, près de la petite porte latérale de la sacristie, j'suis venu...j'suis venu... Et il baffouillait, baragouinait, s'em-

barrassait dans ses mots, comme un rustre dans les peaux de tigre couchées sur les Bruxelles d'un luxueux hôtel.

—Eh ben ! eh ben ! t'es venu, répartit le curé Flavel, ça c'est clair comme le jour, mais pourquoi faire ?

—Eh ben ! m'sieu le curé, j'vas vous dire pour piquer au plus court, j'suis venu pour an'affaire qui me r'garde.

—Alors si ça te regarde, ça me regarde pas moi.

Et le curé Flavel fit mine de vouloir continuer son chemin vers le presbytère.

—Ben bouffre ! m'sieu le curé, j'suis venu.... j'suis venu... c'est que j'aurais besoin de vos services.

—Et pourquoi ?

—Sous vot' respect, m'sieu le curé,

attendez un p'tit brin, j'men vas vous le dire... J'suis en amour.

—Ah bah ! Mieux vaut tard que jamais. Mais c'est donc vrai ce qu'on dit, Narcisse, que ma fille engagère t'a tombé dans l'œil.

—Eh oué ! que voulez-vous, m'sieu le curé ? répondit Narcisse du ton d'un coupable avouant son crime et en baissant la tête, le rouge de la honte sur le front.

—Encore i en as-tu parlé ?

—Non, m'sieu le curé, j'ai pas osé ; j'voudrais que vous i en parliez d'abord.

Ce rôle de médiateur d'amour sembla bien étrange à monsieur le curé, lui qui, d'ordinaire, ne servait d'intermédiaire qu'entre Dieu et les hommes.

—Et qu'est-ce que tu veux que je lui

raconte à ta blonde ?

—J'voudrais ben que vous i parliez de moé d'un bon sens.

Sur la promesse évasive du curé Flavel qu'il ferait pour le mieux, Narcisse remercia avec effusion et revint au presbytère.

Dans la cuisine, il vit Suzon qui, par exception, s'était levée de bon matin. La jeune fille s'amusait avec la chatte, qu'elle chatouillait sur le ventre.

Il se planta résolument devant elle, décidé, coûte que coûte, à tenter toutes les chances de succès.

—Mamzelle Suzon, commença-t-il, qu'ost-ce que vous pensez du mariage ?

Cette interrogation ex-abrupto atterra la jeune fille et pour plusieurs raisons. Au grand jamais, d'abord, Narcisse n'a-

vait desserré les dents sur ce sujet brûlant.

—J'pense ben, répondit-elle, avec une convoitise mal dissimulée dans les yeux, que ça doit être une sapré belle affaire.

—Pour lorsse, mamzelle Suzon, j'voudrais m'marier.

—Toé ! T'marier ?

—Quoi ? J'peux-t'i pas, moé itout, épousailler comme les autres ?

—Ben certain, répondit Suzon en riant, t'es ben bâti et tu ferais un bon épouseux. Mais avec qui que tu veux te marier ? Ah ! regarde moé don ça si je suis bête. Tiens, tiens, j'te gage que c'est avec Marie Calumet.

—Comme de jusse. Avec qui que vous voudriez que ça soye, si c'était pas

avec ma Marie Calumet ?

—Et qu'ost-ce qu'a t'a répondu ta Marie Calumet ?

—Comment qu'ost-ce qu'a m'a répondu, mais a m'a rien répondu pisque j'y ai pas parlé.

—Ah ! tu i as pas parlé. Tu veux te marier avec Marie Calumet et tu i as pas déclaré tes amours.

—Ben, j'vas vous dire, mamzelle Suzon, j'ai pas osé, vous savez.

—Mais faut i dire, grand bêta.

—Oué, oué, mais vous savez, j'avais peur, moé, de faire des bêtises.

—Mais faut i dire, et pas plus tard que tout de suite. Ah ! que je voudrais ben être homme, moé ! fit la jolie nièce du curé en poussant un soupir de gourmandise. I a ben des choses que j'peux

pas faire et que j'ferais. Ah ! que j'voudrais don être homme !

Ça doit être bon d'être homme, hein Narcisse ?

L'homme engagé du curé, bouche bée, ne savait trop que répondre. Et cependant, il ne voulait pas passer pour un jocrisse, l'homme engagé de monsieur le curé.

Aussi répondit-il à tout hasard :

—Pour vous dire franchement, mamzelle Suzon, quant à moé, porter des culottes ou des jupons, i me semble que ça m'serait ben égal.

—Des jupons, c'est ben embarrassant, on s'enfarge d'la dedans.

Suzon était d'une curiosité malsaine, et ses indiscrétions, où se mêlaient de la naïveté et la démangeaison de l'inconnu,

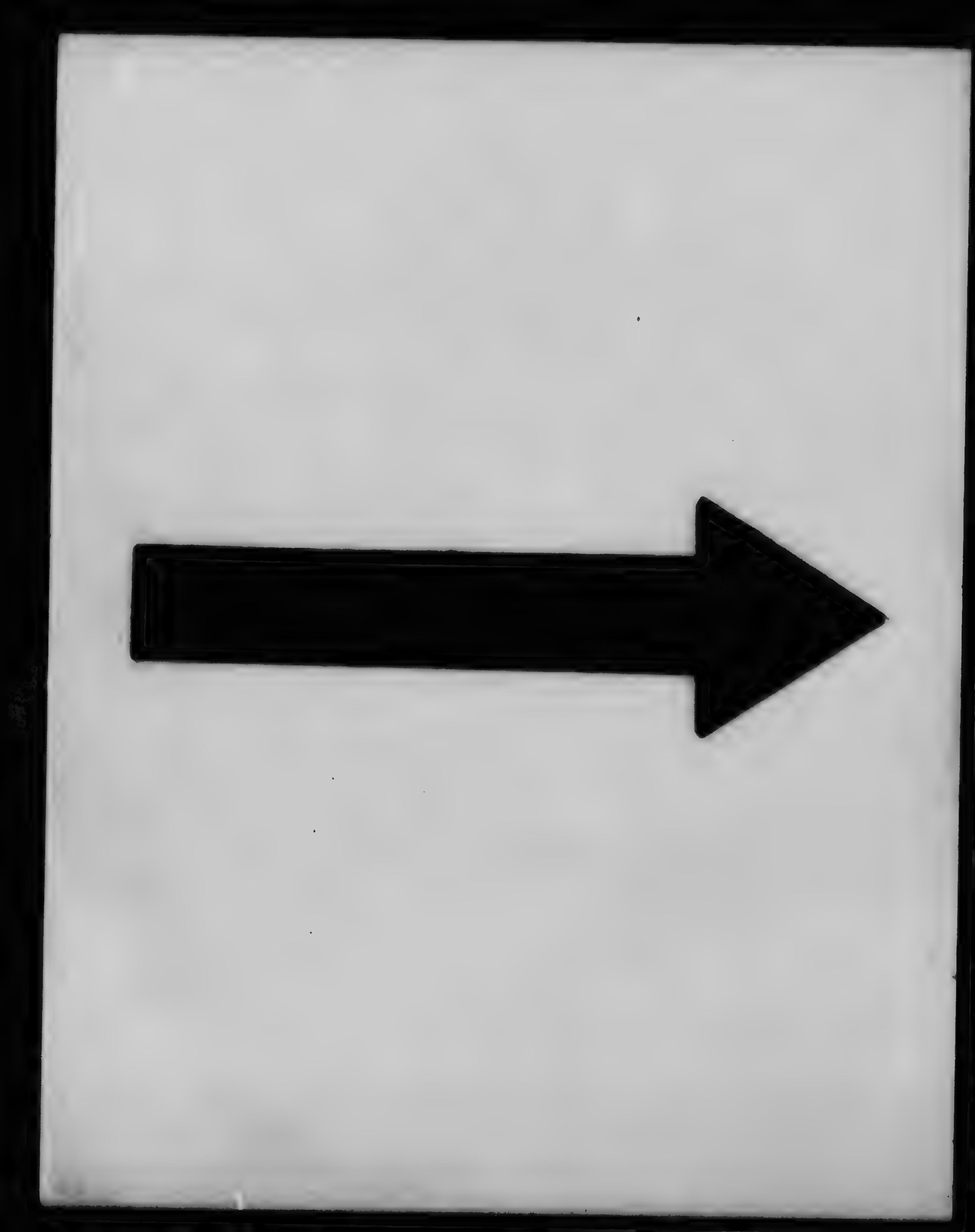
avaient attiré sur sa tête les foudres de l'ire de son oncle et curé.

A chaque réprimande, la jeune fille promettait de s'amender, mais autant en apportait le vent, et c'était toujours à recommencer.

Un jour même, le curé Flavel ne connut pas de bornes à son saint courroux, et peu s'en fallut que la petite ne fût bannie du foyer où elle avait filé de si belles années.

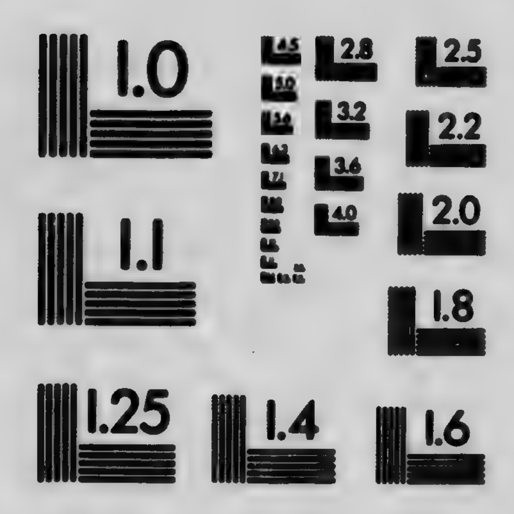
Le curé Flavel, un soir, avait été mandé en toute hâte auprès d'un pauvre diable dont la boîte crânienne venait d'être fracassée par une ruade de bête vicieuse. Au moment où l'on avait frappé à sa porte, il était à lire la Sainte Bible, version de J. F. Ostervald.

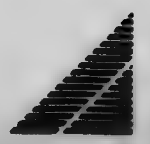
Il partit en toute hâte, prenant à



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





peine le temps de mettre son chapeau.

Le curé avait déjà surpris sa nièce en train de feuilleter la Bible. Violemment, il lui avait arraché le livre des mains. Or ce soir-là, la jeune fille, avant de monter à sa chambre, avait vu son oncle absorbé par la lecture de ce livre dangereux

Le volume était resté ouvert au Cantique de Salomon. Suzon, qui n'était pas encore au lit, entendit sortir son oncle.

Comme elle n'avait pas sommeil, elle déserta sa chambre à coucher, s'arrêtant, un instant, en haut de l'escalier.

Ne ouissant que le tic tac régulier et monotone de la grande horloge placée, comme une sentinelle, dans un coin du cabinet de travail du curé, elle descendit

à pas de loup.

Quel motif la faisait agir ? Rien, si ce n'est la curiosité inhérente à la nature humaine. Elle marcha jusqu'à la table de son oncle, et là, elle vit le livre redoutable dont on prohibe la lecture à la masse des fidèles. La possession immédiate du fruit défendu fit passer, rapide, dans les veines et les organes de la jeune fille une sensation indéfinissable.

Elle s'approcha du volume comme l'éphèbe se rencontrant pour la première fois, face-à-face, avec la femme qui se donne. Elle s'assit et dévora des yeux les versets les plus sensuels, sautant les autres.

Sous l'abat-jour en carton, les mots palpitants dansaient une bacchanale,

s'imprégnaient dans son imagination comme marqués au fer rouge.

Elle lut, sans comprendre, dans son ignorante candeur, le sens mystique attaché par l'Eglise à ce cantique troublant et sublime :

" Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! car tes amours sont plus agréables que le vin.

" Tire-moi, que nous courions après toi. Après que le roi m'aura introduite dans ses cabinets, nous nous égaierons et nous réjouirons en toi ; nous célébrerons tes amours plus que le vin. Les hommes droits t'ont aimé.

" Mon bien-aimé est avec moi comme un sachet de myrrhe ; il passera la nuit entre mes mamelles.

" Te voilà belle, ma grande amie, te

voilà belle ; tes yeux sont comme ceux des colombes.

" Te voilà beau, mon bien-aimé ; que tu es agréable ! Aussi notre couche est verdoyante.

" Tel qu'est le pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé entre les jeunes hommes ; j'ai désiré son ombrage, et m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais.

" Il m'a menée dans la salle du festin, et son étendard sur moi, c'est amour.

" Faites-moi revenir le cœur avec du vin ; faites-moi une couche de pommes, car je me pâme d'amour.

" Que sa main gauche soit sous ma tête, et que sa droite m'embrasse.

" Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et les biches des

champs, que vous n'éveilliez point ni ne réveilliez celle que j'aime, jusqu'à ce qu'elle le veuille.

"J'ai cherché durant les nuits sur mon lit celui qu'aime mon âme ; je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.

"Je me lèverai maintenant, et je ferai le tour de la ville par les carrefours et par les places, et je chercherai celui qu'aime mon âme. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.

"A peine les avais-je passés, que je trouvai celui qu'aime mon âme ; je l'ai pris, et je ne le lâcherai point que je ne l'aie amené à la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a conçue.

"Voici le lit de Salomon, autour duquel il y a soixante vaillants hommes, des plus vaillauts d'Israël :

« Tous maniant l'épée, et très bien dressés à la guerre ; ayant chacun son épée sur la cuisse, à cause des frayeurs de la nuit.

« Le roi Salomon s'est fait un lit de bois du Liban.

« Il en a fait les piliers d'argent, et le lit d'or, le ciel d'écarlate, et le dedans garni d'amour par les filles de Jérusalem.

« Sortez, filles de Sion, et regardez le roi Salomon, avec la couronne dont sa mère l'a couronné au jour de son mariage, et au jour de la joie de son cœur,

« Tes deux mamelles sont comme deux faons jumeaux d'une chevrette qui paissent parmi le muguet.

« Viens du Liban avec moi, mon

épouse, viens du Liban avec moi ; regarde du sommet d'Amana, du sommet de Scénir et de Hermon, des repaires des lions, et des montagnes des léopards.

" Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ; tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux, et par l'un des colliers de ton cou.

" Que tes amours sont belles, ma sœur, mon épouse ! que tes amours sont meilleures que le vin, et l'odeur de tes parfums qu'aucune drogue aromatique !

" Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel. Il y a du miel et du lait sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.

" Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin fermé, une source close, et une fontaine cachetée.

" Lève-toi, bise, et viens, vent du midi ; souffle par mon jardin. afin que ses drogues aromatiques distillent. Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange de ses fruits délicieux.

" Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ; j'ai cueilli ma myrrhe avec mes aromates ; j'ai mangé mes rayons avec mon miel ; j'ai bu mon vin avec mon lait. Mes amis, mangez, buvez ; faites bonne chère, mes bien-aimés.

" J'étais endormie, mais mon coeur veillait ; et voici la voix de mon bien-aimé qui heurtait, disant : Ouvre-moi, ma soeur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux des gouttes de la nuit.

" J'ai dépouillé ma robe, disais-je, comment la revêtirais-je ? j'ai lavé mes pieds, comment les souillerais-je ?

" Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou de la porte, et mes entrailles ont été émues à cause de lui.

" Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé, et la myrrhe distilla de mes mains, même la myrrhe franche de mes doigts, sur le garnitures du verrou.

" J'ouvris à mon bien-aimé, mais mon bien-aimé s'était retiré, et était passé outre ; mon âme se pâma de l'avoir oui parler ; je le cherchai, mais je ne le trouvai point ; je l'appelai, mais il ne me répondit point.

Le guet qui faisait la ronde par la ville me trouva ; ils me battirent, ils me blessèrent ; les gardes des murailles

m'ôtèrent mon voile de dessus moi.

“ Filles de Jérusalem, je vous adjure, si vous trouvez mon bien-aimé, que lui rapporterez-vous ? Dites-lui que je languis d'amour.

“ Qu'est ton bien-aimé plus qu'un autre, ô la plus belle d'entre les femmes ? Qu'est ton bien-aimé plus qu'un autre, que tu nous aies ainsi adjurées ?

“ Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; il porte l'étendard au milieu de dix mille.

“ Ses mains sont comme des anneaux d'or, où il y a des chrysolites enchâssées ; son ventre est d'ivoire bien poli, couvert de saphirs.

“ Ses jambes sont comme des piliers de marbre, fondés sur des soubassements d'or fin ; son port est comme le

Liban, il est exquis comme les cèdres.

" Son palais n'est que douceur ; tout ce qui est en lui sont des choses désirables. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem.

" Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi ; il paît son troupeau parmi le muguet.

" Il y a soixante reines et quatre-vingt concubines, et des vierges sans nombre.

" Ma colombe, ma parfaite, est unique ; elle est unique à sa mère, elle est particulièrement aimée de celle qui l'a enfantée ; les filles l'ont vue, et l'ont dite bienheureuse ; les reines et les concubines l'ont louée, disant :

" Qui est celle-ci qui paraît comme l'aube du jour, belle comme la lune,

d'élite comme le soleil, redoutable comme les armées qui marchent à enseignes déployées ?

" Fille de prince, que tes démarches sont belles, avec ta chaussure !

" L'enceinte de tes hanches est comme des colliers travaillés de la main d'un excellent ouvrier.

" Ton nombril est comme une tasse ronde, toute comble de breuvage ; ton ventre est comme un tas de blé entouré de muguet.

" Tes deux mamelles sont comme deux faons jumeaux d'une chevrette.

" Que tu es belle, et que tu es agréable, mon amour et mes délices !

" Cette stature que tu as est semblable à un palmier, et tes mamelles à des grappes de raisin.

" J'ai dit : Je monterai sur le palmier, et je prendrai ses branches ; et tes mamelles me seront maintenant comme des grappes de vigne, et l'odeur de ton visage comme l'odeur des pommes ;

" Et ton palais comme le bon vin qui coule droit à mon bien-aimé, et qui fait parler les lèvres de ceux qui dorment.

" Je suis à mon bien-aimé, et son désir tend à moi.

" Viens, mon bien-aimé, sortons aux champs, passons la nuit aux villages.

" Levons-nous le matin pour aller aux vignes ; et voyons si la vigne est avancée, et si la grappe est formée, et si les grenadiers sont fleuris : c'est là que je te donnerai mes amours.

" Plût à Dieu que tu fusses comme mon frère qui a sucé les mamelles de ma

mère ! je t'irais trouver dehors, et je te baiserais, et on ne m'en mépriserait point.

" Je t'amenerais, et t'introduirais dans la maison de ma mère ; et tu m'instruirais, et je te ferais boire du vin mixtionné de drogues et du moût de mon grenadier.

" Que sa main gauche soit sous ma tête, et que sa droite m'embrasse.

" Qui est celle-ci qui monte du désert, et qui s'appuie doucement sur son bien-aimé ? Je t'ai réveillé sous un pommier, là où ta mère t'a enfanté, là où t'a enfanté celle qui t'a donné le jour.

" Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras. L'amour est fort comme la mort, et la jalousie est dure comme le sépulcre ;

leurs embrasements sont des embrasements de feu et une flamme très véhémente.

" Beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre cet amour-là, et les fleuves mêmes ne le pourraient pas noyer ; si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour-là, certainement on n'en tiendrait aucun compte.

" Nous avons une petite sœur qui n'a point encore de mamelles ; que ferons-nous à notre soeur au jour qu'on parlera d'elle ?

" Je suis comme une muraille, et mes mamelles sont comme des tours ; alors j'ai été si favorisée de lui, que j'ai trouvé la paix."

. . . .

Suzon était tellement empoignée par

cette lecture, que mangeant les pages des yeux avec un frisson sur sa peau blanche et ses formes fermes de pucelle, elle n'entendit ni ne vit rentrer le curé.

Elle venait de terminer le dernier verset :

—Suzon ! tonna son oncle en la foudroyant du regard.

La jeune fille tressaillit dans sa robe de nuit.

—Ce sont là, dit le vieillard courroucé, des choses que tu n'as pas besoin de connaître. Je te le répète, je te défends formellement de mettre le nez dans aucun de mes livres.

La pauvre petite, retenant les larmes qui perlaient au bout de ses longs cils noirs, s'enfuit aussi vite qu'un chevreuil ou qu'un faon de biche sur les monta-

gnes des aromates.

Le curé Flavel, cependant, pour plus de prudence, songeant avec raison que défendre le fruit défendu à une femme c'est l'inviter à y mordre, enferma sous clef, dans son humble bibliothèque de bois teint, tous les livres qu'il avait mis à l'index.

XII

LUTTE HOMÉRIQUE ENTRE DEUX RIVAUX EN AMOUR.

—J'vous en prie, mamzelle Suzon, dites-y un p'tit mot pour moé à mamzelle Marie.

—J'vas, tu i dire que tu veux la marier.

—Non, non, pas à c't'heure, mais dites-y que je l'aime ben gros.

—Alors pourquoi que tu viens pas avec moé ? T'auras pas besoin de rien

dire et je parlerai pour toé.

—Non, non, j'vous l'dis, mamzelle Suzon, ça me gênerait trop. Dites-y d'abord vous. Et pis on verra ben ce qu'a va vous répondre.

—Suzon! Suzon! criait à tue-tête la servante du curé, Suzon! Suzon!

Mais cette dernière, tout à la confidence de l'homme engagé, n'entendait ou ne semblait pas entendre.

Mahomet, on le sait, commanda un jour à une montagne de venir au-devant de lui; la montagne, naturellement, ne bougea pas d'un pouce. Ce que voyant, le prophète musulman ne trouva rien de mieux que de se rendre jusqu'à elle.

Marie Calumet. s'apercevant que la jeune fille demeurait sourde à son appel, résolut d'aller au-devant d'elle.

Sur le seuil de la cuisine, elle parut, dans un flot de lumière, les manches retroussées jusqu'aux aisselles, les bras gras, dégouttants d'eau savonneuse, et tenant dans ses mains à la peau ratatinée par le lavage, un caleçon de coutil, propriété de l'homme engagé de monsieur le curé.

Terrassé par ce spectacle inattendu, Narcisse s'esquiva par la porte de la salle à manger.

C'était jour de grand lavage au presbytère de Saint-Ildefonse. Marie Calumet se battait les flancs, peinant comme dix.

Dans la dépendance contiguë à la laiterie, tout près de l'énorme four à pain, était entassée une montagne de linge sale : les chaussettes de grosse

laine grise du curé, les camisoles de l'homme engagé, les chemises et les jupons de Marie Calumet, les caleçons et les piqués tachetés de Suzon, les énormes draps de lit en toile du pays, les taies d'oreillers, les mouchoirs de couleur bariolés et bigarrés comme des drapeaux, le tout formant un chaos hétérogène qui rasait le blasphème ; les choses profanes côtoyant les choses saintes.

La vapeur montait en buée lente du lavoir mécanique, espèce de panier mobile en bois, dressé sur des chevalets, que se renvoyaient l'une à l'autre la servante et la nièce du curé.

Toutes deux, comme l'attelage de la fable, suaient, soufflaient étaient rendues. L'eau ruisselait sur leurs figures abattues par la chaleur et la fatigue.

L'eau de savonnage, polychromée par le soleil, inondait cette buanderie agreste. Elle avait rejailli sur leurs robes d'indienne et moulait leurs formes comme au sortir du bain.

Spectacle, du reste, cent fois moins lascif que celui de la femme du high life qui, un pied dans le monde et l'autre dans l'église, les réunit tous deux sous les vagues mystérieuses de la plage. Les cheveux de la petite s'étaient déroulés en nappe humide sur son cou, encadrant merveilleusement sa figure, dans laquelle scintillaient, comme deux étoiles, ses grands yeux malins.

Maintenant, le mouvement de va-et-vient de ses bras bien tournés était moins rapide, et elle ne repoussait que mollement les manchons du lavoir.

Suzon, finalement, se laissa choir sur un sac de farine, à bout de souffle et de forces.

—J'en peux pu, soupira-t-elle, en s'étirant avec paresse et lassitude.

Le bedeau, qui revenait de la sacristie, passait à quelques verges de la jeune fille. Celle-ci, l'apercevant par la grande porte de côté, lui cria :

—Eh ! Zéphirin, viens don prendre ma place pour une dizaine de minutes ; t'en mourras pas pour une fois.

Zéphirin était fainéant comme un chien ; aussi se fit-il tirer l'oreille.

—Ah ! va don, lui dit la jeune fille en se levant, tu t'en sentiras pas le jour de tes noces.

Pour décider le cagnard à remplacer la jeune laveuse durant dix longues

minutes, ne fallait-il rien moins qu'il fût alléché par un appât irrésistible, et cet appât, le croirait-on, c'était l'amour.

Eh ! oui, l'amour s'était attaqué au coeur de Zéphirin, comme le ver qui ronge l'écorce d'un arbre et pénètre jusqu'à la sève.

De l'être complexe de cette Marie Calumet émanait un charme étrange: depuis un mois seulement qu'elle vivait au presbytère, deux rivaux étaient nés. Et quels rivaux, grand Dieu !

Si Homère eût connu Narcisse et Zéphirin et Marie Calumet, le ressentiment d'Achille et d'Agamemnon eut passé inaperçu, et l'Iliade n'eut jamais été écrite.

Zéphirin, il est vrai, n'était pas beau.

Il louchait d'une façon désespérante et était picoté comme un malheureux qui serait tombé, tête première, d'une hauteur de trois cents pieds, dans un baril de plomb à canard. Mais Zéphirin n'avait que trente ans et occupait un poste distingué, puisqu'il était attaché au Culte de Saint-Ildefouse.

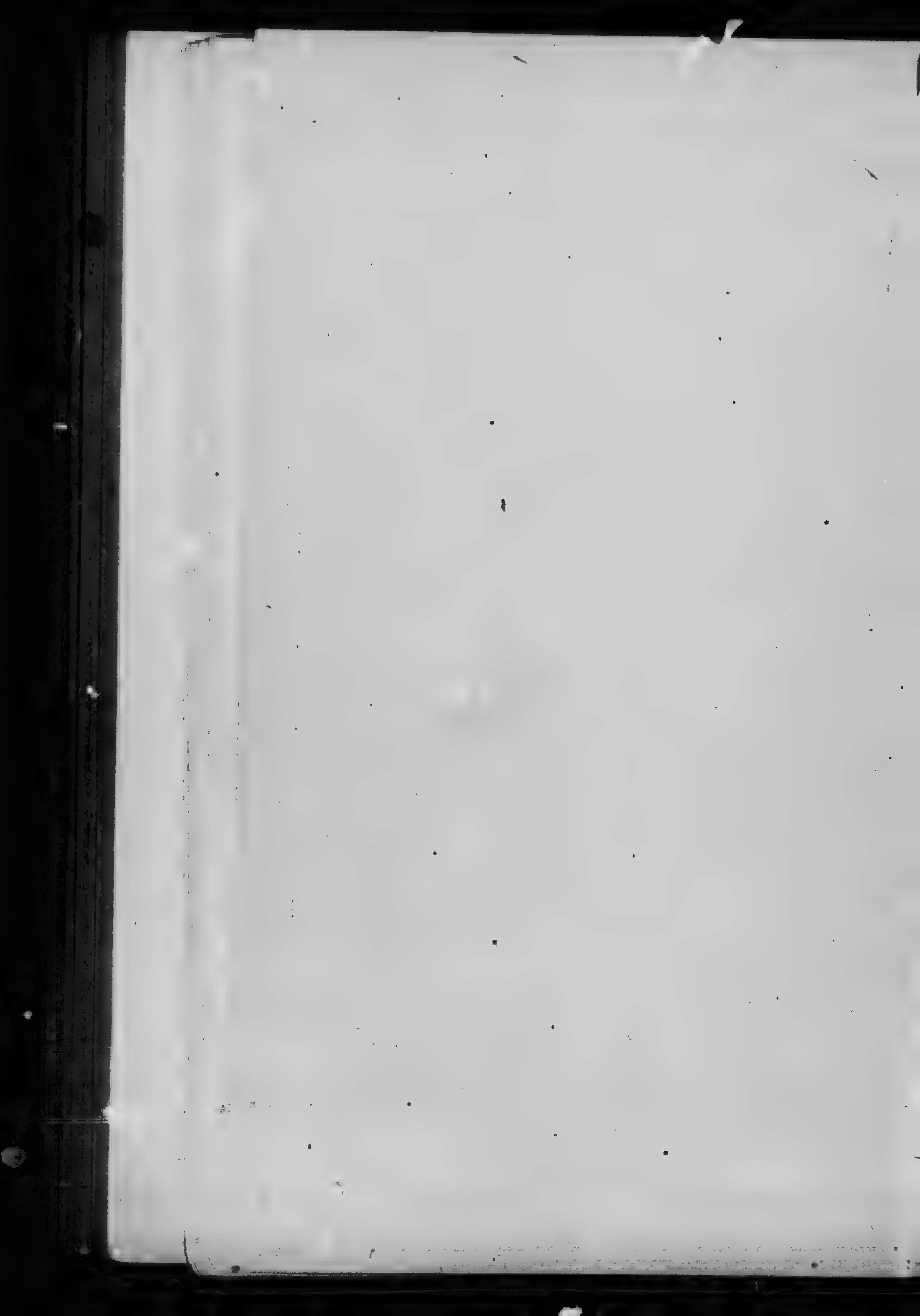
Il comptait même à son crédit un refus de mariage : la fille de l'entrepreneur de pompes funèbres du village, depuis bientôt sept ans, se pâmant d'amour pour lui, l'avait, un bon soir, comme ça, sans détour, demandé en mariage.

Zéphirin avait refusé net.

Avouons, toutefois, que la pauvre enfant comptait trente-cinq ans révolus, et possédait une bosse à rendre jaloux



Elle poussa un cri de [illegible] attendrie……



l'appendice dorsal de M. Polichinelle.

Le bedeau de monsieur le curé passerait donc dix minutes en tête-à-tête avec la ménagère. Suzon, en effet, consentait à quitter la place jusqu'au moment de reprendre l'ouvrage, ayant vu le fils du forgeron lui faire un signe amical de l'autre côté du chemin, à deux pas du presbytère.

Zéphirin parut d'abord avoir avalé sa langue. Durant une couple de minutes, il fit aller le lavoir sans faire entendre une seule parole. Puis, gêné lui-même par ce silence, il toussa et dit :

—Mamzelle Marie, hum.... Mamzelle Marie, hum.... Mamz',.... savez-vous ben que vous êtes une sacré belle créature.

—Dites don pas de blagues vous, hein.

—Comment, batèche ! mais quand je vous l' dis, mamzelle Marie, j' compte pas de blagues. Ben pire que ça, tenez, je vous dirai que les amoureux ont pas fret aux yeux par icitte, et vous savez, fit le bedeau avec un clin d'oeil et en repoussant le lavoir avec plus de fermeté, j'ai pas besoin d' vous en raconter plus long.

—J' sais pas moé, répondit naïvement Marie Calumet, mais j' cré ben que les gens de par icitte doivent se comporter comme les ceusses de par cheu nous.

—J'ai pas de conseils à vous donner, continua le bedeau, hypocrite, c'est pas de mes affaires, mais j'vous aviserais d'vous tenir su vos gardes : y a des gens entreprenants.

—Allez don ! Vous savez ben que j'suis dans la quarantaine et que c'est pas à une fille de mon âge qu'on vient en faire accreire.

—Oué, hein, vous creyez....Eh ben ! moé qui vous parle......

—Il avait cessé de faire aller le lavoir et fait une couple de pas en avant, parlant presque sous le menton de Marie Calumet. Celle-ci, pour employer la vieille locution canadienne, pouvait lui manger un pain sur la tête.

Sanglante ironie de la fatalité, Narcisse, à ce moment même, passait à une couple de perches de la dépendance ; une botte de foin à la main, il allait soigner le cheval du presbytère.

Il surprit son rival tout près de Marie Calumet avec, comme il le devina, une

flamme d'envie et de passion dans le regard louche.

Pour la première fois de sa vie, l'homme engagé de monsieur le curé conçut dans son coeur un sentiment de haine et de jalousie indescriptibles.

A voir ainsi Zéphirin si près de celle pour qui il dépérissait de jour en jour, il sentit un frisson étrange lui pincer la peau.

Sûr, lui seul était l'obstacle.

Ensemble ils machinaient leurs plans; ils riaient de lui, peut-être ?

Il y a quelques jours, lorsqu'il reçut le vase de nuit sur la tête, tous deux devaient avoir monté le coup ensemble ?

—Y a toujours ben un boutte, grinça-t-il entre ses dents, i va m'payer ça et pas plus tard qu'à c't'heure et en criant

ciseaux.

Justement, le hasard le favorisait. Marie Calumet, inquiétée par l'énervement de Zéphirin, n'avait pas répondu et était sortie de la dépendance, à la recherche de la nièce du curé. Elle remarqua que cette enfant-là c'était pire qu'une chatte, que ça ne restait pas en place.

—Hé! là-bas, toé, cria Narcisse à Zéphirin, i paraît que, ça fait sacrement ton affaire de r'luquer les créatures. T'es toujours sous les jupes de mamzelle Marie!

—Veux-tu ben aller te serrer, espèce de sottiseux. Je r'garderai toutes les filles que j'voudrai que t'as besoin d'y fourrer ton nez.

—J'y mettrai mon nez tant que j'vou-

drai et t'as pas un mot à dire.

—Ah ! oué, tu penses, hein, eh ben ! dis un mot de plus et j'te....

Et Zéphirin montra le point à Narcisse, qui de son côté sentait la rage déborder.

—Fais pas bêtises, répondit Narcisse.

—Ah ! tu pisses, reprit le bedeau d'un ton dédaigneux.

—Tu crés ? Alors, viens derrière la grange et j'men vas t'montrer ce que c'est qu'un Canayen qui a du poil aux pattes.

Narcisse, ai-je déjà dit, n'était pas d'une bravoure à toute épreuve. Mais ce jour-là, il se trouvait une valeur à assommer, d'un coup de poing, trois paires de taureaux furieux.

—Ah ! murmurait-il en se rendant à

la grange, suivi de près par Zéphirin, tu m'prends pour un pissou ; c'est ce qu'on va voir. J'men vas t'les frotter, moé, les oreilles !

Et pour ne pas laisser s'éteindre leur belliqueuse ardeur, les deux adversaires se chantèrent pouille à qui mieux mieux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur le théâtre du combat.

Mes deux gladiateurs de Saint-Ildefonse ont franchi l'enceinte de l'arène. Et quand je dis arène, je veux parler d'un coin de jardin potager borné, d'un côté, par la grange, et de l'autre par l'écurie qui font équerre. Comme spectateurs, ce ne sont plus un empereur avide de sang ; des courtisans dissolus et efféminés ; une populace remuante qui demande à grands cris " panem et

circenses " ; de hautaines et crapuleuses patriciennes qui se baignent dans du lait et s'imprègnent de nard. Non, " minora canamus ".

Pour tous spectateurs, Narcisse et Zéphirin avaient quelques poules et un coq égarés parmi les tomates, les carottes, les navets, deux ou trois coqs d'Inde, et trois ou quatre cochons se vautrant dans la porcherie, à deux pas de l'écurie.

Un goret, qui tetait consciencieusement, entendant du bruit, lâcha le sein maternel, mais après avoir constaté qu'il n'y avait aucune manifestation hostile à son égard, il se remit a son travail en fermant à demi les yeux, et en grognant d'aise et de contentement.

Les deux pugilistes enlevèrent leurs

habits et leurs chapeaux, retroussèrent leurs manches de chemises, et sans plus de formalité, s'élancèrent l'un contre l'autre.

Le combat ne fut pas long.

D'un coup de la droite, rudement appliqué sur la trompe de Zéphirin, Narcisse l'envoya rouler dans l'herbe et les broussailles puantes. Zéphirin se releva le visage tout barbouillé de sang.

Ils se saisirent à bras-le-corps en se tenant étroitement serrés. Leur haleine se confondait ; les veines de leur cou cramoisi se gonflaient ; leurs chemises étaient en lambeaux ; et leurs bras étaient enroulés comme deux serpents qui chercheraient à s'étouffer.

Enfin, Narcisse parvint à se dégager, et il allait asséner un redoutable mou-

linet à son rival, lorsque ce dernier, de sa main laissée libre, saisit son adversaire à un endroit plus bas que la ceinture, ce qui, naturellement est défendu par les règlements du marquis de Rosebery.

Narcisse, avec tout le désespoir de la rage et de la douleur, porta un coup de la gauche sur un œil du lâche. En roulant une seconde fois sur le dos, il vit trente-six chandelles. L'homme engagé ne lui laissa pas le temps de se remettre sur pied.

Il s'assit sur sa poitrine, en lui tenant les deux bras reployés et immobilisés.

Alors, tout essoufflé, il dit :

—En as-tu assez, cochon ?

—Oué, murmura l'autre faiblement.

Coïncidence comique, le coq, se haussant sur ses pattes et allongeant le cou, se mit à chanter victoire dans des notes stridentes et éraillées.

Cependant, les deux aiguilles de la grande horloge en bois du presbytère avaient dépassé le chiffre XII, et l'on n'entendait pas le carillon accoutumé de l'Angélus.

Dans les champs, les paysans, qui attendaient l'écho de cette voix aimée pour suspendre leurs travaux, et prendre leur crouston, trouvaient qu'elle était bien longue à se faire entendre, ce midi-là.

Monsieur le curé ne se mettait jamais à table avant le son de l'Angélus ; de sorte qu'il le trouvait bien lent, et se promenait avec impatience dans la salle

à manger.

Regardant au-dehors :

—J'voudrais ben savoir, dit-il, ousque mon bedeau est fourré ?

Suzon avait une faim atroce. Elle tempêtait contre le bedeau, qu'elle traitait de vieille citrouille.

C'est alors que Marie Calumet, trouvant, elle aussi, qu'il devait se passer quelque chose d'anormal, vu que, pour la première fois dans l'histoire de Saint-Ildefonse, on n'entendait pas à temps la voix de l'Angélus, se mit à la recherche de celui dont, présentement, tout le village s'occupait.

Lorsqu'elle parut sur le seuil de l'écurie, elle poussa un cri de surprise attendrie en étendant, dans une auréole de pacification, sa main débonnaire.

—Ah ! bonne sainte Anne, peut-on s'abîmer d'la sorte ! J'vous en prie, m'sieu Narcisse, un peu de charité créquenne.

Au son de cette voix enchanteresse, Narcisse se leva d'un seul bond, et poussa même l'abnégation jusqu'à tendre la main à son rival.

Mystérieuse puissance de l'amour qui amollit les ressentiments les plus vifs, les haines les plus violentes.

Zéphirin refusa la main de son adversaire.

Marie Calumet, à l'instar des empereurs de Rome, avait levé le pouce, signe de vie pour le vaincu.

—Seulement, pensait Narcisse, en retournant au presbytère, pourquoi qu'a est venue jusqu'icitte ; c' tu pour moé, ou ben don si c'est pour Zéphirin ?

XIII

UNE PAGE ENSANGLANTÉE DANS LA VIE DE MARIE CALUMET.

Ce duel à coups de poing entre les rivaux de Marie Calumet avait eu une fin tout autre que celle présumée par l'homme engagé de monsieur le curé.

Narcisse, qui au grand jamais n'avait appliqué à qui que ce fût la plus légère mornifle, croyait fermement qu'il allait se faire administrer une rossée des mieux conditionnées.

Mais non, il avait donné à son adversaire une leçon que celui-ci se rappellerait longtemps.

Le sang avait coulé : pour Narcisse, l'honneur était satisfait.

Jamais ne s'effacerait de la mémoire du bedeau l'humiliation d'avoir subi la vue de Marie Calumet, dans la position odieuse où elle l'avait trouvé.

Dès lors, toute réconciliation devenait infaisable. Autant eut valu demander aux deux prétendants de renoncer à leurs droits. Et certes, ni l'un ni l'autre n'y étaient disposés.

Et les deux sujets du curé, quoique attachés à une maison si sainte, se contemplèrent dorénavant comme deux chiens de faïence

Cette affaire avait plongé l'âme naïve

de Marie Calumet dans un grand état de perplexité.

Avec des tendances philosophiques qu'on n'aurait vraiment pas supposées dans un tel corps, la servante du curé aimait à s'enquérir sur le quia de chaque chose.

Narcisse et Zéphirin s'étaient frotté les oreilles, il n'y avait pas là l'ombre d'un doute. Elle avait bel et bien vu le sang pisser des narines du bedeau et l'un de ses yeux louches mis au beurre noir, ce qui le faisait regarder tout drôle.

Mais pourquoi s'étaient-ils battus ?

Voilà ce que Marie Calumet voulait savoir. Car enfin, l'on ne se bat pas que pour des prunes, et si les deux hommes s'étaient rossés sans pitié, c'est

qu'ils avaient des raisons sérieuses de le faire.

Une fois que la ménagère s'était entré quelque chose dans la caboche, elle y tenait comme un chien affamé à son os.

C'en était trop, cependant, pour Marie Calumet. Tant d'émotions précipitées avaient agi sur sa constitution, et lorsque la constitution est ébranlée, il s'ensuit une révolution.

Mon héroïne dut donc s'arrêter à l'un de ces petits châlets en bois, construits dans nos campagnes pour permettre à l'homme de payer à la nature le tribut qu'il lui doit.

Au presbytère de Saint-Ildefonse, le châlet en question était contigu à la porcherie, et l'on ne pouvait avoir accès

à l'un sans passer par l'autre. Naturellement, il fallait bien prendre garde de fermer par derrière soi la porte de la porcherie.

Passionnés de liberté comme tout être animé, verrat, truie, et cochonnets, ne demandaient pas mieux, en effet, que de franchir l'enceinte de leur captivité.

Tandis que Marie Calumet siégeait sur un trône plus rustique que celui de l'Orateur de nos Communes, elle regardait voleter une grosse mouche verte, qui zigzaguait dans l'air fétide en bourdonnant taciturnement.

Alors, au sein de cette solitude, il surgit dans l'esprit de la servante du curé un pressentiment étrange.

La grosse mouche verte tambourina à

son oreille qu'elle avait omis de fermer la porte de la porcherie, et que toute la dynastie avait fiché le camp.

—Bon Dieu de la vie ! gémit-elle, j'ai pas fermé la porte de la soue !

Et elle s'élança dehors tout effarée.

Comme de fait, la porte était ouverte, et les pressentiments de Marie Calumet ne se réalisaient que trop, hélas !

Les pourceaux, au nombre de quatre, le père, la mère, un fils et une fille en bas âge, quittant pour un moment le cloaque de leur retraite, erraient cà et là dans l'herbe de la grande cour du presbytère.

Jusqu'à ce moment, les membres de la famille avaient vagabondé côte à côte, mais lorsqu'ils virent l'ennemi, dans la personne de la ménagère, leur donner la chasse, ils furent pris de panique et se

débandèrent.

Ce fut alors un sauve-qui-peut général.

Il y avait déjà cinq minutes que Marie Calumet galopait à la poursuite des rebelles. Maintenant, les porcs incontrôlables dans leur émancipation se dirigeaient vers le chemin du roi ; personne n'eut pu dire jusqu'où les eût poussé leur fuite aventureuse.

La ménagère perdit patience et la tête. Un bâton était à portée de sa main. Se baisser et s'en armer fut pour elle l'affaire d'une seconde. Le premier fugitif qu'elle rejoignit fut le garçon.

Elle lui asséna sur les reins une énergique bastonnade. Terrassée par cette attaque imprévue, la pauvre petite bête au museau rose et à la queue contournée

en tire-bouchon, ploya l'échine sous les coups et fit entendre des gémissements lamentables.

La mère, déjà, gagnait la grande route ; elle ouit ce cri de douleur de son fils et tressaillit jusque dans le plus profond de ses entrailles maternelles. Elle revint sur ses pas et, résolûment, se planta devant Marie Calumet en grognant sur un ton peu rassurant.

Cette attitude menaçante n'intimida pas la ménagère. Mais la vue du goret qui pleurait, en traînant tristement les deux pattes de derrière, la frappa droit au cœur.

Elle s'assit et prit la tête de l'animal dans ses mains tremblantes et affaiblies par l'énervement.

Contre le museau gluant du jeune

cochon, elle colla sa joue rouge, sur laquelle roulaient lentement deux larmes de chagrin et de repentir.

—Braille pas, mon p'tit, larmoyait Marie Calumet, j'ai pas fait exprès, va! et pis, tu sais, on va ben te soigner.

Sourd à ces consolations quoique provenant du meilleur cœur au monde, le goret s'époumonait.

Alors dans un spasme de tendresse, la servante du curé saisit le cochon dans ses bras, le presse contre sa large poitrine, et le transporte tout d'un trait jusques dans la porcherie.

Elle retourne à l'écurie, et en rapporte de la paille fraîche qu'elle dépose dans un coin, à l'ombre. Sur ce lit moelleux, elle couche délicatement le blessé. Puis, avec un soupir et un der-

nier regard de commisération, elle rentre au presbytère.

Mais revenons à nos cochons.

Narcisse et Zéphirin, en entendant les appels désespérés de Marie Calumet, les gémissements du goret, les grognements de la truie, avaient oublié momentanément leurs rancunes, et étaient accourus au secours de la femme, pour laquelle ils venaient de verser leur sang.

Après avoir accompli des prodiges de valeur, ils parvinrent à faire réintégrer leur domicile aux bêtes récalcitrantes.

Marie Calumet était toute bouleversée par le spectacle auquel elle avait assisté et dont elle avait tenu le principal rôle.

En vain voulait-elle chasser ce sombre tableau de ses yeux. Toujours, le petit cochon traînant les deux pattes de derrière s'offrait impitoyablement à sa pensée tourmentée ; toujours, les grognements pitoyables du goret frappaient ses oreilles attendries.

Dans le silence et la vaste quiétude de cette grande cuisine de presbytère, mon héroïne, encore sous le poids de l'émotion la plus intense, vit apparaître l'homme engagé de monsieur le curé, le chapeau à la main et avec une figure laissant voir qu'il en avait gros sur le cœur.

—Mamzelle Marie....

—Narcisse....

—Mamzelle Marie....

—Eh ben ?....

—Mamzelle Marie....

—Ah! malheur de malheur! s'écria Marie Calumet en ouvrant tout grands les yeux et la bouche, tu viens m'voir à cause du p'tit goret.

—Le p'tit goret?.. Le p'tit goret?..

—Eh! oué, le p'tit goret qui a pris la poutre de scampette, et à qui j'ai cassé les reins.

—Ah! oué, i est ben mal, i est ben bas, mamzelle Marie, le p'tit goret.

Narcisse tournait autour de ses mots, prenait des ménagements, comme un ami chargé d'apprendre à la femme, que son homme s'est fait broyer les vertèbres par la chûte d'une grue.

—Jamais j'te creirai! soupira Marie Calumet.

—Si bas, mamzelle Marie, que j'crai

pas qu'i en révienne.

—Ah ! Jésus, Marie, ce serait-y possible ?

Narcisse crut le moment opportun de tout avouer.

—Eh ben, mamzelle Marie, j'dois vous dire... j'dois vous dire... i est... i est mort le p'tit goret.

—Mort !....

Et ne put dire autre chose. La gorge serrée comme dans un étau, elle s'écroula dans le fauteuil bourré de guenilles et recouvert de cretonne à fleurs.

Narcisse, secoué dans tout son être, courut quérir un seau rempli d'eau, derrière la porte de la cuisine, et un torchon, avec lequel il frictionna les tempes de son adorée.

—Du sang ! sanglotait Marie Calumet, les yeux hagards, du sang !

Et comme lady Macbeth, elle cherchait à faire disparaître de ses mains les taches maudites.

—I est mort !.. i est mort !..

—Eh oué, mamzelle Marie, i est mort, mais faut s'faire une raison, un goret, batèche ! c'est toujours ben ainq'un goret !

Pour expliquer cette désolation de la ménagère, je dois dire qu'elle s'était éprise d'une prédilection spontanée pour ce séduisant animal à la peau jaunâtre mouchetée de noir, et au museau rose comme un bâton de sucre.

Elle l'avait vu naître. Et c'était elle qui l'avait occis, elle qui n'eut pas voulu faire de mal à une mouche.

De plus, c'était une perte sèche pour le presbytère, car enfin un cochon éreinté ce n'était pas un cochon saigné.

Elle serait donc obligée d'économiser sur son tabac à priser.

En effet, j'ai omis de dire que Marie Calumet prisait, et qu'elle prisait comme une tabatière.

XIV

DITES TOUT C'QUE VOUS VOUDREZ, VOUS M'FEREZ JAMAIS ACCREIRE QUE J'SUS UNE FILLE A MARIER.

A frotter ainsi les tempes de celle qu'il portait dans son cœur, à la frôler de si près, Narcisse se sentit peu à peu envahi par un étrange bien-être.

Il eut poursuivi longtemps cette opération agréable, si Marie Calumet n'eût rouvert les yeux en laissant échapper comme un souffle de ses lèvres bleuies par la souffrance :

—Mon p'tit cochon !....Merci, ça va faire.

Les connaissances psychologiques de Narcisse n'étaient pas très étendues. Mais, par intuition, il se doutait que c'est sous le coup d'une vive impression que l'homme doit surprendre la femme laissant, en ce moment, voir des sentiments impénétrables en tout autre circonstance.

Ce qu'une femme n'oserait jamais dire ou faire, maîtresse d'elle-même, elle le dira ou le fera dans la chaleur de la passion, quitte à s'irriter une fois les sens apaisés.

Souvent même, la femme que l'on croirait en feu, n'est pas plus émue qu'à l'ombre de tout danger.

Ainsi, une jeune vierge, appétissante

comme une pêche, se débattait un jour dans les bras d'un mâle luttant pour éteindre l'embrasement de son sang. La jeune fille cessa un instant de combattre pour la défense de son honneur :

—Tu as là une forte jolie bague, dit-elle, remarquant à l'annulaire du jeune homme une émeraude de la plus belle eau, couronnée de diamants.

Et elle recommença la lutte, bien décidée à vendre chèrement sa peau.

Il faut prendre les femmes telles qu'elles sont et non telles qu'elles paraissent.

L'homme engagé de monsieur le curé crut l'occasion opportune, et résolut de porter un grand coup. Il toussa, se gratta, cracha, retoussa, se regratta,

recracha, et commença :

—Mam...mam...mamzelle Marie...

—Qu'est-ce qui a ?

—J'aurais queq'chose à vous dire.

—Alors dépêche-toé, car je sens mes pataques qui brûlent.

—Mamzelle Marie, je...je...

Cependant Narcisse ne pouvait lâcher le mot. Et il était là, debout devant elle, baissant niaisement la tête, tenant d'une main le seau à demi rempli d'eau et de l'autre le torchon avec lequel il avait frictionné son amie.

Il suait à grosses gouttes.

Comme le mot ne venait pas, Marie Calumet, lassée d'attendre, se leva pour aller verser de l'eau dans son chaudron au fond duquel brûlaient les pommes de terre.

Narcisse la suivit, mais plus il se rapprochait, plus elle s'éloignait.

Et cependant, il fallait qu'il parlât à tout prix, car s'il n'agissait aujourd'hui, jamais il ne se déciderait.

D'autant plus qu'il la trouva belle, Marie Calumet, en train de verser de l'eau bouillante dans son chaudron de pommes de terre ; irrésistible même, avec ses formes opulentes, sa peau fraîche, ses joues rouges sur lesquelles avaient brillé deux perles d'attendrissement à la nouvelle de la mort du petit cochon.

Il déposa son seau sur le plancher, près du poêle.

—Mamzelle Marie ? hasarda-t-il en lui prenant une des mains...

La ménagére, le croirait-on, ne retira

pas sa main, et baissa les yeux.

C'était un pas en avant, mais il y a loin de la coupe aux lèvres.

A ce moment, la jolie nièce du curé, ouvrant sans bruit la porte de la salle à manger, surprit Narcisse sur le point de faire sa déclaration d'amour à celle qui, depuis deux mois, l'avait fait maigrir de vingt-cinq livres.

Elle se demanda comment son protégé se déterminait à parler, puisqu'elle-même n'avait pas encore ouvert la bouche sur ce sujet brûlant.

Narcisse, s'étant retourné fortuitement, aperçut Suzon. Celle-ci lui faisait signe de ne pas se laisser démonter mais de s'armer de courage. Tournant la tête dans une autre direction, il vit son curé sur le seuil d'une des deux

portes de la cuisine.

Tant de témoins l'intimidèrent. Il allait abandonner la partie, lorsque le curé Flavel, par des gestes sans réplique, lui intima d'aller jusqu'au bout.

Heureusement pour lui, il ne vit pas le bedeau, qui l'espionnait de dehors à la hauteur de la tablette de la fenêtre. S'il eût entrevu ces deux yeux narquois et haineux braqués sur lui, il eut lâché le terrain.

L'amoureux tenta un suprême effort.

—Mamzelle Marie, commença-t-il, y a longtemps que j'voulais vous l'dire, mais v'là ! batèche ! pardonnez, pardonnez, j'voulais dire cré nom d'un nom !.. c'est pas ça que j'voulais dire.... qu'y a ben longtemps.... Eh ben ! v'là ! Mamzelle Marie, y a longtemps que

j'vous aime et j'ai jamais osé vous l'dire.

Alors il se passa une scène terrible que ma plume, saisie d'épouvante, se refuse à décrire dans ses détails. Marie Calumet avait toujours été d'une vertu farouche ; la plus légère atteinte à cette vertu l'alarmait et la mettait sans dessus dessous.

A l'âge qu'elle avait, la ménagère de monsieur le curé ne croyait pas qu'un homme pût lui dire qu'il l'aimait avec intention de la courtiser sérieusement. Si un homme venait lui dire comme ça : " Je vous aime " c'est qu'il voulait faire des bêtises.

Il était donc de son devoir de venger sur-le-champ l'insulte faite à sa vertu de fille honnête.

Un moment, un seul, un éclair de pitié frappa son cœur. Mais surmontant cette faiblesse, elle leva le bras, un bras vengeur, potelé, nu jusqu'au coude. Sur la joue barbue de l'audacieux insulteur, elle appliqua un soufflet qui retentit lugubrement dans la cuisine de cette sainte maison.

Tout penaud, Narcisse allait jurer de sa sincérité et pureté d'intention quand le curé, sa nièce, et le bedeau firent irruption dans la cuisine.

—Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda le curé Flavel, d'une voix forte.

—Vous y pensez pas, mamzelle Marie ? renchérit Suzcn en s'interposant.

Quant au bedeau, il n'eut pas échangé ce soufflet contre deux bariques de vin

de messe auquel il goûtait régulièrement tous les matins, en cachette.

—C'est ça, mamzelle Marie, ricana-t-il, laissez-vous pas emplir par toutes sortes de gens. Vous i avez donné la pelle et vous avez ben fait.

Narcisse bondit.

—Ferme ta gueule ! hurla-t-il. As-tu déjà oublié la tripotée qu' tu viens de manger ? Tu sais, entre nous, tu fais ben mieux de t' coffrer.

—Oué, c'est ça, taisez-vous, ajouta Suzon.

—Silence ! commanda le curé en dominant les voix qui montaient comme un grondement de tonnerre à l'approche de la tempête. Silence ! Ma maison est pas une cabane à sucre ni une hutte de sauvages.

—Toé d'abord, dit-il, en se tournant vers le bedeau, tu vas m'faire le plaisir de t'en aller à l'église sonner l'angélus. Il commence à être temps.

—J'y vas, m'sieu le curé, se contenta de répliquer le bedeau, en jetant un malicieux regard de triomphe sur son rival malheureux.

Marie Calumet éclata en sanglots.

Alors le curé, Suzon, et l'homme engagé se mirent en quatre pour lui faire comprendre que si Narcisse lui avait dit qu'il l'aimait c'est qu'il voulait la courtiser et ensuite l'épouser. Mais cette idée de mariage ne pouvait entrer dans l'esprit de Marie Calumet.

Allons donc ! qui pouvait songer à épouser une fille de son âge, déjà quarante ans ? Quoiqu'il en soit, si jamais

femme était encore susceptible d'inspirer de la passion, à cet âge-là, ce n'était certainement pas elle.

Pourtant, si elle avait connu ses charmes, si elle avait su que deux hommes s'arrachaient les cheveux pour ses beaux yeux et ses faveurs, que le sang même avait coulé pour elle, pour elle seule, comme pour l'antique châtelaine des temps héroïques ?

Mais elle ne savait pas, Marie Calumet, et voilà pourquoi elle ne se rendait pas compte de la puissance de ses grâces sur ses deux chevaliers.

En conclusion, elle planta là tout son monde et murmura d'un ton maussade :

—Dites tout ce que vous voudrez, vous m'ferez jamais accreire que j'sus une fille à marier.

Et comme les cloches de l'église sonnaient l'angélus, elle alla servir le potage pour le dîner.

XV

LE CURÉ FLAVEL SE MOUILLE LES PIEDS À LACHINE.

Par une belle après-dînée, un samedi de fin d'août, le curé Flavel était allé rendre visite à un ancien ami, qu'il avait perdu de vue depuis nombre d'années, mais qu'il retrouvait dans le village de Lachine, à quelques milles de Montréal.

Les deux prêtres se berçaient sur la véranda du presbytère, en s'entretenant

des bons vieux souvenirs d'autrefois, heureux jours trop vite écoulés, hélas ! A un certain moment, le curé de Lachine, qui raffolait de la poésie et des poètes, récita ces quatre vers de Lamartine :

> Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
>
> Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
>
> Revenez, revenez, ô mes tristes pensées ;
>
> Je veux rêver et non pleurer.

—Si on allait faire un tour de canot, proposa le curé de Lachine en regardant naviguer les barques légères sur le lac Saint-Louis, entre les deux rives de Lachine et de Caughnawaga, la réserve indienne.

—Comme tu voudras, mon vieux, acquiesça le curé Flavel.

Mais presqu'au même instant, ils virent arriver au presbytère deux hommes à la peau brûlée par l'eau et le soleil. En deux mots, ceux-ci expliquèrent aux prêtres qu'ils travaillaient sur une cage ; qu'ils étaient descendus de Kingston ; et qu'à un mille plus haut, sur la cage qu'ils voyaient là-bas, un de leurs camarades était à la dernière extrémité et demandait à voir le prêtre. Ils couraient de là chez le médecin, et tous les quatre s'embarqueraient ensemble dans la chaloupe devant les conduire à la cage.

—C'est bien, mes bons, je vous attendrai sur le quai, répondit simplement le curé de Lachine.

Les deux hommes saluèrent et se dirigèrent au pas de course vers la maison du médecin, à la porte de laquelle on apercevait, de loin, l'énorme mortier et pilon en bois doré.

Le curé de Lachine, que son ami le curé Flavel se disposait à accompagner jusqu'au quai, venait de mettre son chapeau, lorsqu'il vit venir vers lui une vieille femme, le visage caché dans un mouchoir d'indienne rouge à pois blancs, et les épaules maigres secouées par des sanglots ininterrompus.

Son gars, son fils unique, allait avoir ses vingt-huit ans à l'automne.

Il faisait la corvée chez le voisin pour mettre une toiture neuve à sa grange. Il clouait des bardeaux, lorsqu'en voulant s'asseoir à califourchon

sur le toit, il avait perdu pied et était allé s'abattre dans la cour comme une poche de son.

Il s'était cassé les deux jambes et l'épine dorsale. Et maintenant, il râlait et se tordait dans la souffrance, appelant un prêtre à grands cris pour se confesser avant de paraître devant le bon Dieu.

Misère de misère ! était-ce assez jouer de malheur, puisque le vieux s'était aussi tué dans une circonstance analogue, il y avait à peine un an.

En dépit de la meilleur volonté du monde et d'un zèle apostolique indiscutable, ce prêtre dévoué ne pouvait être aux deux endroits en même temps. Ces deux cas, cependant, semblaient des plus urgents.

Et comme il s'apitoyait sur cette coïncidence inopportune.

—Pas besoin de t'met'en peine pour si peu, dit sans s'émouvoir le curé Flavel. Suis c'te pauv'femme, tandis que moé je vais aller porter les secours de notre religion au moribond sur la cage.

Dix minutes plus tard, il s'embarquait dans la chaloupe avec le médecin et les deux hommes. Ceux-ci ramèrent jusqu'au train de bois en droite ligne, maintenant, avec le presbytère.

On monta sur la cage en tirant la chaloupe après soi. Tout l'équipage se découvrit respectueusement à la vue du curé, qui demanda aussitôt à se faire conduire auprès de l'agonisant. Frappé d'apoplexie, ce dernier était dans un

état comateux. Le prêtre dut donc attendre que le médecin lui fît reprendre ses sens.

Le train de bois flottait lentement. Une des scènes les plus originales et les plus typiques du Canada est peut-être la descente du fleuve et des rapides en train de bois, ou pour employer le terme du métier, en cage. C'est là un mode de transport connu dans aucune autre partie de l'univers.

L'industrie du bois est chez nous, on le sait, l'une des plus grandes ressources du pays. La maison Calvin & Co. Limited, de la province d'Ontario, faisait ce jour-là son dix-huitième voyage et il lui restait encore, jusqu'à la fin d'octobre, cinq ou six voyages.

La cage donc avait laissé Kingston, le



La servante du curé saisit le cochon dans ses bras......



mercredi soir, et avait déjà sauté, sans accident et sans la perte d'un seul plançon, les rapides de Prescott et du Côteau. Mais on n'avait pas encore affronté les rapides de Lachine, les plus dangereux, ceux-là.

Pas un souffle de vent. Le ciel était d'un bleu très net que ne crayonnait pas le plus léger nuage, et le soleil brûlait comme du plomb en ébullition. Bateau solide, le "Parthia" remorquait la cage à l'extrémité d'un long câble.

Soudain, rapides et surs, comme les flèches que décochaient les enfants des bois, parurent de chaque côté du radeau, six longs canots montés chacun par vingt Indiens de Caughnawaga.

Ils plongeaient en cadence dans la vague bleu-barbeau leurs rames qui bril-

laient au ciel, peintes de couleurs vives comme les anciens poteaux de torture.

Ils arrivaient au milieu de chants et de cris assourdissants.

Les rameurs tirèrent leurs canots après eux, et montèrent sur la cage.

Un train de bois, a en moyenne une superficie de trois cents pieds par soixante-quatre, mais il est formé de petites cages au nombre de cinq ou six que l'on appelle drames, reliées entre elles par de gros câbles. Ce train de bois a environ quatre pieds d'épaisseur de billes ou de plançons enchevêtrés les uns dans les autres, et retenus par de fortes branches de merisier, un pied seulement surnageant au-dessus de l'eau.

Sur chaque drame est un mât d'une

dizaine de pieds de hauteur, auquel on hisse une voile, lorsque la brise se fait sentir. Ces mâts sont, parfois, d'une grande utilité, lorsque les drames sont submergées dans la descente des rapides. Alors les cageurs s'y attachent.

Sur la principale drame, celle du commandant, est construite une cabane en bois divisée en deux parties. La cabane sert à tout : de salle à manger, de cuisine, de chambre à coucher, d'abri contre les tempêtes. Quoique exiguë, elle peut contenir aisément tous les hommes employés à descendre une cage de Kingston à Québec.

En effet, le passage des rapides seul exige beaucoup de mains, le reste du voyage pouvant s'effectuer avec sept

ou huit hommes. La descente des rapides d'une cage composée de cinq drames ne demande pas moins de cent vingt-cinq à cent trente paires de bras robustes. Pour sauter les rapides de Lachine, ces manœuvres reçoivent deux dollars cinquante chacun, et le pilote commandant sur chaque drame reçoit, lui, cinq dollars.

L'amiral de cette flotte étrange jouissait d'une autorité absolue sur la cage. C'était monsieur Aimé Guérin

Monsieur Guérin, alors âgé de 71 ans, était à l'emploi de la compagnie Calvin depuis l'âge de 17 ans. Homme de confiance de la Compagnie, il ne s'opérait pas la moindre transaction sans qu'il fût appelé à y apposer sa griffe. Ce vieux marin, qui avait passé toute sa

vie sur l'eau, recevait un salaire de deux mille piastres par année. Il demeurait à Laprairie.

Plus d'une fois, il vit la mort de près. Même un jour, dans le gouffre des rapides de Lachine, où le radeau s'était démembré, il ne dut son salut qu'en se retenant, avec une gaffe, à une bille à la dérive.

Un des plus beaux témoignages que l'on pût rendre au père Guérin, comme on l'appelait, c'étaient les propres paroles de son patron, monsieur Calvin. " Tout ce que nous avons ", dit-il " nous le devons à Aimé." Et cependant, le vieux ne parlait pas un seul mot d'anglais.

Le bois transporté ainsi vient en grande partie de la Baie Georgienne.

A Québec, on le charge à bord de steamers en consignation pour l'Angleterre.

Veut-on avoir une idée approximative des dépenses que coûte la descente d'une cage, sans compter la nourriture ? La Compagnie paie, pour tout le voyage, douze cents dollars, dont cinq cents pour le saut des rapides de Lachine, quatre cents pour ceux du Coteau et deux cents pour ceux de Prescott. Seulement, la Compagnie retire, après chaque voyage, un bénéfice net de cinq mille dollars.

Le père Guérin avait pris la dernière bouchée de son dîner, le menu consistant en fèves au lard, jambon, beurre et thé.

Le vent s'était élevé. On approchait

des rapides. Les hommes alors commencèrent le travail de la division des drames.

Vingt minutes plus tard, la grande cage était transformée en cinq radeaux que vingt-quatre rameurs, douze à l'avant et douze à l'arrière de chaque drame, mettaient à distance pour les empêcher de se broyer les uns contre les autres dans les rapides.

Le commandant avait levé les deux bras et le "Parthia" filait à toute vapeur pour attendre les drames au pied des rapides.

On est tout près maintenant de l'Ile aux Hérons. De loin, on découvre l'écume bouillonnante et d'une blancheur de neige des remous et des lames en démence.

Les radeaux sont entraînés dans un gouffre béant où la mort semble ouvrir tout grands ses deux bras décharnés.

Gare à vous!

Voici les rapides au milieu d'un bruit alarmant.

On dirait des hurlements de fauve dans la nuit des solitudes. Les pilotes commandent d'une voix brève et saccadée.

Eminent est le danger.

En tous sens les courants se croisent. Ici, est un récif à fleur d'eau ; là, une fosse ; plus loin, tourbillonnent avec une force indomptable des remous dans lesquels se cache la mort. Cette vague vous pousse en avant, et cette autre vous rejette en arrière.

Et c'est dans la gorge de ce Charybde

en Scylla qu'il faut passer.

La vague recouvre les drames, disparaissant à demi dans le gouffre. Les rameurs, tout à fait sur le devant ou l'arrière, courbés sur leurs rames énormes, qui plient comme des feuilles de papier, ont de l'eau jusqu'aux genoux. Ils vont se briser contre le récif, non; ils vont sombrer dans les fosses, non; les voici qui vont être tournés sens dessus dessous, non.

Et les drames descendent les rapides en dansant une danse échevelée.

Quelques moments encore, et les braves ont passé une fois de plus sains et saufs cet abîme, où tant d'infortunées victimes ont laissé leurs os.

—T'nez-vous ben, cré yé, m'sieu le curé, on s'en va tout' su' le yâble! crie

l'un des rameurs au curé Flavel adossé à la cabane.

—Crains pas, mon vieux !

Mais soudain, une clameur d'épouvante s'échappe des poitrines.

Un homme à l'eau ! un homme à l'eau !

Ce même rameur qui venait de conseiller au curé Flavel de se tenir sur ses gardes, avait, en tournant la tête, perdu le contrôle de sa rame. Frappé en pleine poitrine, il avait disparu dans les eaux traîtresses et hurlantes des rapides.

Il se passa alors une scène inoubliable. Avant même que personne eût deviné son intention, sa folie héroïque, le curé Flavel avait arraché plutôt que déboutonné sa soutane.

Il s'était jeté à l'eau, en s'écriant :

—Mon Dieu, ayez pitié de mon âme !

Deux fois, l'équipage atterré le vit reparaître à la surface, puis saisir d'un bras d'acier le rameur en péril.

Tous deux furent emportés avec une vitesse vertigineuse jusqu'au pied des rapides.

Comment ne furent-ils pas écrasés sur les roches ou engloutis à jamais dans les remous ? Dieu le sait.

Lorsqu'on eut sauté les rapides on les tira à bord.

—M'sieu le curé, tonna le père Guérin, des sanglots dans la voix, et serrant à les faire craquer les mains du curé Flavel, v'nez don prendre un verre de gratteux pour vous réchauffer. Tenez, sans mentir, j' donnerais dix ans

de ma vie pour avoir fait ce que vous venez d' faire, m'sieu le curé !

—C'est bon, c'est bon, répondit modestement le curé de Saint-Ildefonse, parlons-en pus.

—Allons ! Nicolas, ajouta le commandant au rameur que le curé venait de sauver, viens prendre un coup à la santé de m'sieu le curé ! Et tous vous aut',tous, m'entendez-vous, a cré maudit, i en a pour tout l' monde ! Des choses comme ça, ça arrive ainq'une fois dans la vie !

Trois hourras pour m'sieu le curé !

—Hourra ! hourra ! hourra !

Lorsque les cinq drames eurent sauté les rapides, on les rassembla en cage et le "Parthia" vint au-devant pour la remorquer.

Les Indiens se rembarquèrent dans leurs chaloupes pour retourner à Caughnawaga, après avoir acclamé une fois de plus le curé Flavel.

Celui-ci, arrivé en face de Montréal, quitta la cage, en compagnie du médecin et d'un homme, après avoir donné la main à tous les cageurs, sans oublier le malade, qui prenait du mieux.

Sous une bonne brise, on hissa les voilettes carrées, et la cage fila vers Québec, où elle devait arriver le lundi midi.

La même après-dînée, le curé reprit la route de son village. Là, jamais personne ne connut l'héroïsme de cet humble prêtre.

Et comme Marie Calumet, à qui aucun détail n'échappait, lui faisait remarquer qu'il avait l'air chiffonné :

—Ah ! oué, c'est vrai, dit-il, j' me suis mouillé les pieds à Lachine.

XVI

LE ZOUAVE DE MONSIEUR LE CURÉ.

Il n'y avait pas deux mois que Marie Calumet était arrivée au presbytère de Saint-Ildefonse. Et cependant, elle avait subi dans ce laps, plus d'émotions que dans tout le cours de son existence monotone à Sainte-Geneviève.

Tout ce qui déviait du cours ordinaire des choses prenait à ses yeux une importance considérable.

Alors, y songez-vous ? Son entrée au

presbytère, le sermon de monsieur le curé, la lutte avec le taureau, la visite pastorale, les éloges de l'évêque, la sainte pisse à Monseigneur, la mort du petit goret, la déclaration d'amour de Narcisse, bref, la moitié en était de trop pour mettre Marie Calumet sens dessus dessous.

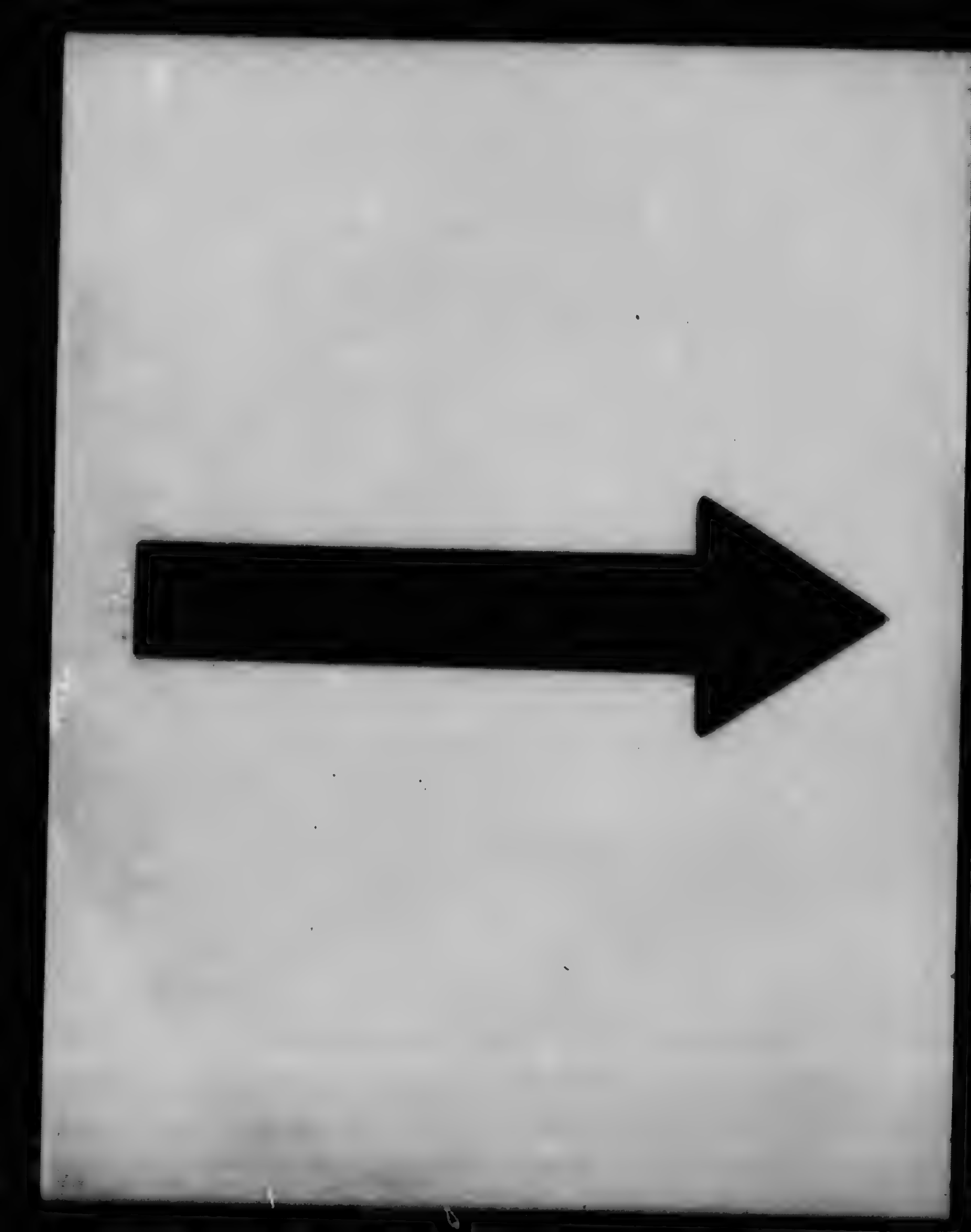
Ah! si elle eût pu soulever un coin du rideau de l'avenir, si elle eût entrevu tout ce que lui recélait de joies, de tendresses, de dangers ce destin mystérieux ?

Mon héroïne, depuis plusieurs années déjà, chaque fois qu'elle voyait une photographie, devenait toute songeuse. Immobile, l'index sur la joue, une lueur d'envie dans le regard, elle couvait des yeux le zinc ou le carton.

Cela faisait penser aux galopins loqueteux qui, par les soirs de Noël, le nez collé aux vitrines, les pieds dans la neige, dévorent de désir les bonshommes de pâte et les animaux en sucre colorié ; ou encore à ces autres enfants, les femmes, ravies en extase devant les pierreries rutilant de mille feux sur le velours sombre des magasins de bijouteries.

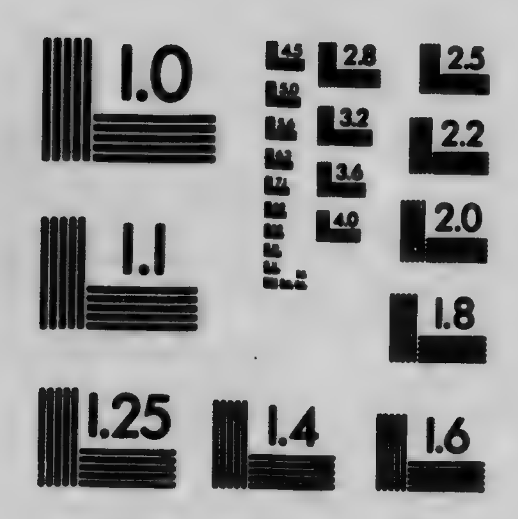
Depuis deux jours surtout, Marie Calumet vivait dans les nuages ; le personnel du presbytère en était intrigué.

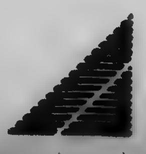
Pour tous, la servante du curé se ressentait des effets des derniers évènements. Qui eut pensé, en effet, que toute la cause du trouble mental de Marie Calumet résidait dans la photographie ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Eh! oui, ce n'était que trop vrai.

Elle avait des absences surprenantes.

—Marie, lui disait le curé, apportez-moé du café.

Et Marie n'avait rien de plus empressé que de passer la moutarde au curé.

—Du sucre, Marie

Et Marie présentait le sel.

S'il fallait rappeler toutes les étourderies de la pauvre fille, cette semaine-là, je n'en finirais plus.

Tenez, un matin que le curé demandait du miel,—il adorait le miel, le curé Flavel— Marie Calumet avec un aplomb à tout casser, descend à la cave, cherche durant dix longues minutes, et remonte avec une bouteille de vin de rhubarbe.

Une autre. La chose, je l'avoue très

humblement, n'est pas descente.

Mais que les vétilleux et les maniérés, s'ils ne sont pas contents, se bouchent les yeux en ayant soin de ne pas écarter les doigts comme les mijaurées au spectacle.

On m'en voudra peut-être, on jetera les hauts cris on me traînera aux gémonies.

Ma foi, tant pis, je me dois à la vérité et je dirai tout.

Un matin donc, Marie Calumet s'était éveillée en retard. Hantée par la marotte qui ne la quittait plus, elle s'habilla en un tour de mains, et descendit dans la salle à manger où le curé était à déjeuner.

—Juste Ciel ! s'exclama celui-ci.

Suffoqué par l'émotion, il s'enfouit la

figure dans son mouchoir.

Décrire l'épouvante de cet homme chaste est chose impossible. Quel spectacle terrifiant s'était donc offert à sa vue ? Hélas ! il avait suprêmement raison de se couvrir le visage d'horreur, le bon curé.

Renchérissant sur toutes ses bévues, la ménagère avait oublié de mettre et sa jupe et son jupon.

Elle paraissait devant le clergé en uniforme de zouave pontifical, mais un zouave joliment planté, un véritable tambour-major. Vous voyez d'ici le tableau. Inutile d'entrer dans plus de détails.

Après avoir croqué dans la pomme, notre grand'mère Eve s'aperçut qu'elle était nue.

C'est malheureux, car ses filles auraient pu vivre dans cette suave ignorance. Marie Calumet ne se retrouva pas, il est vrai, dans une nudité complète, mais enfin, dans un travesti peu convenable, avouons-le, pour une enceinte aussi respectable.

Tels furent son saisissement et sa honte, que d'abord, elle ne put bouger. Puis, elle trembla de tous ses membres, les dents lui claquèrent dans la bouche, et flageolante, elle monta l'escalier en limaçon.

La pauvre fille ! son désespoir faisaït peine à voir. Elle sanglotait à chaudes larmes, comme si un œil d'une audace et d'une indiscrétion lascives avait violé le sanctuaire de sa virginité.

Encore, si elle eût pu accuser quel-

qu'un de ce malheur, cela l'eut soulagé; telle la femme atteinte dans sa pudeur fait retomber sur un autre le poids de sa faute. Mais non, elle seule était responsable de l'escapade, et elle ne pouvait en charger les conséquences sur qui que ce fût.

Après cette folle équipée, il n'y eut plus que l'incommensurable dévouement de Marie Calumet pour la retenir auprès du curé; sans quoi, elle eut à jamais disparu de sa présence.

Suzon avait trouvé moyen de se faire raconter l'aventure. Elle ne manqua pas d'en parler au fils du forgeron.

Celui-ci, naturellement, répéta la chose à Zéphirin qui, avec une joie haineuse, la communiqua à Narcisse. Le secret était trop bien gardé. Deux

heures plus tard, tout le village ne se gênait pas de dire,avec détails malicieux, que Marie Calumet avait, en plein jour, donné un cours d'astronomie à monsieur le curé.

Rongée par le remords, hallucinée par ces flagellantes paroles de l'Evangile, qu'elle avait entendu prononcer au prône par monsieur le curé : "Malheur à celui par qui le scandale arrive," cette vierge martyre prit une héroïque résolution.

Elle allait entrer au couvent et macérer, jusqu'à la fin de ses jours, ce corps de boue propre, tout au plus à plonger son âme dans les flammes éternelles.

Pour ne pas agir à la légère, elle alla trouver son confesseur. Au fond, elle

espérait être contredite dans sa décision qui avait le même effet, lorsqu'elle y songeait sérieusement, qu'une douche d'eau glacée dans le dos.

Son confesseur, c'était le curé Flavel. Mais elle pouvait raconter un tas d'histoires à son confesseur qu'elle n'aurait jamais osé dire à son curé, oh ! non, jamais.

Le confesseur, ou plutôt le curé Flavel, n'eut voulu pour rien au monde perdre sa cuisinière et intendante. Aussi dissuada-t-il sa pénitente de son dessein qu'il taxa de chimère inspirée par le démon pour troubler la quiétude de son âme.

Non, sa place était dans le monde, et elle devait y rester pour l'édification et le bon exemple des paroissiens. Des

milliers de religieuses s'étaient damnées pour ne pas avoir été dans leur vocation. C'était là une profonde pensée à méditer.

Et Marie Calumet médita si bien cette profonde pensée, que le soir même elle avait envoyé promener le couvent et toutes les religieuses de l'univers.

Monsieur le curé l'avait dit. Alors, il n'y avait, après tout, rien de mieux à faire.

Oublier, jamais l'infortunée ne put oublier cette première tache faite à la culotte immaculée de son innocence. Elle en souffrit tant ici-bas, que papa saint Pierre, là-haut, ne dut pas lui tenir la porte du saint paradis trop longtemps fermée.

Mais à tout prix, il fallait chasser cette obsession, sinon....

Un soir, on était à la fin de septembre, Marie Calumet cachant sa grosse personne dans l'ombre faite par l'abat-jour de la lampe, aborda le curé dans la salle à manger, et lui dit carrément :

—M'sieu le curé, j' men vas.

Le curé sursauta.

Partir ! Il y avait dans ce seul mot, partir, un avenir plein de menaces. Non, non, c'était impossible cet abandon. Elle le quitterait, elle le lâcherait, elle, qui l'avait fait heureux, elle, qui avait rebâti son presbytère sur des bases solides, sur le roc. Allons donc !

—Vous partez, Marie ? vous entrez au couvent ? Pourtant j'vous avais dit..

—Pas pour longtemps, m'sieu le curé.

Le curé respira plus librement.

—J'entre pas au couvent.

—Ah ! vous vous en allez faire un tour à Sainte-Geneviève ?

—Pardonnez, m'sieu le curé, j' men vas m' faire tirer.

—Ah ! vous allez vous faire tirer, et où ça ?

—A Moréal, m'sieu le curé.

Marie Calumet exposa alors sa démangeaison de passer à la postérité par la photographie. Elle avoua que cette toquade était pour elle une méchante bête noire qui, la tarabustant depuis quinze jours au moins, était cause de cette morosité incompréhensible que l'on remarquait chez elle, de ces distractions coupables qu'elle n'osait pas spéci-

fier, et qu'elle déplorait avec toute la sincérité d'une contrition parfaite.

—C'est que, vous comprenez, objecta le curé Flavel, j' peux pas vous laisser partir pour ben longtemps. J'ai tout remis mes affaires entre vos mains, et si vous vous absentiez trop longtemps, je suis sûr que tout s'en irait à la débandade. C'est pas au moment ousque je commence à prendre le dessus que j'voudrais tout lâcher là.

Vous n' serez pas longtemps, n'est-ce pas? implora le curé Flavel, en se coupant un carré de fromage et en levant sur sa servante des yeux suppliants.

—Mais non! mais non! m'sieu le curé, pensez-vous que j' voudrais découcher du presbytère. Tenez, vrai comme vous êtes là, j'vas juste prendre le

temps de m'faire frapper, voir un brin de la ville et pis revenir ainque su un temps. Comme vous voyez, conclut-elle, en se lissant les cheveux de la paume de sa main rondelette, ça sera pas long.

—Dieu le veuille !

—Mon oncle ! mon oncle ! clamait Suzon en accourant tout essoufflée

—Eh ben, quoi donc ? demanda le curé.

—C'est la chatte qui barbotte dans la chaudière à lait.

—Faut aller la repêcher et donner le lait aux cochons.

—Aux cochons ! fit-elle en clignant de l'œil, mais vous y pensez pas, mon oncle, on est pas pour gaspiller ce lait là.

—Ah ben ! par exemple, c'est trop fort, s'indigna Marie Calumet, en levant les bras au ciel. V'là-tu pas c't'écervelée qui voudrait faire boire des saloperies à m'sieu le curé : du lait, ousque c'te sapré chatte s'est promené le derrière pendant une demi-heure.

I faut ménager, c'est vrai, mais i a des émites. On l'donnera aux p'tits quiouquious. I faut y met' de la propreté, bonne sainte !

Dégouttante de lait sur les catalognes, les poils hérissés comme des piquants de porc-épic, miaulant lamentablement, la chatte parut dans l'entre-bâillement de la porte.

—Tiens ! la v'là, fit Suzon.

—Va-t-en, écœurante ! cria la ménagère, en allongeant un coup de savatte

bien appliqué.

—Quand partez-vous ? s'enquit le curé en se levant de table ?

—Demain matin.

—Vous partez ? demanda aussitôt la curieuse Suzon ?

—Oué, j'men vas m'faire tirer.

—Où ça ?

—A Moréal.

—Emmenez-moé.

—Toé, intervint le curé, sur un ton péremptoire, j'ai besoin de toé.

Suzon sortit sans rien ajouter.

Jusqu'à une heure avancée, mon amie fit ses préparatifs pour le grand voyage du lendemain.

Elle sortit de la commode en pin sa double-jupe à falbalas en mérino noir, son châle à arabesques éclatantes, ses

bas de laine tricotés par elle et montant jusqu'au milieu des cuisses, son caleçon et son jupon de coton jaune égayés d'une étroite dentelle de laine rouge, sa chemise que, par pudeur, elle avait coupée sous le menton, son chapeau de paille immense comme un soleil et recouvert d'un verger, les menottes, les bottines en drap à tiges élastiques, sans oublier la petite croix d'argent.

Au cas où elle ferait quelques emplettes, et qu'elle aurait besoin de s'emporter quelque chose à se mettre sous la dent, on ne sait jamais ce qui peut arriver, la voyageuse prit, sous le lit à colonnettes, son porte-manteau en tapis, tout gris de poussière. Sans exagérer, ce sac de voyage était profond comme une poche d'avoine.

Lorsqu'elle eut tout mis en ordre, la brave fille se déshabilla, dit sa prière, et s'étendit sur son drap en laine du pays. Trempant ses doigts dans le bénitier en pierre blanche, suspendu à la tête de son lit, elle fit le signe de croix, donna son cœur au bon Dieu et s'endormit.

Le lendemain, elle se leva avec le chant du coq. Sa toilette devait nécessairement être plus soignée que d'habitude. Le train arrivait à Saint-Ildefonse à 7.15 heures. Du presbytère à la gare il y avait une distance de cinq milles au moins. Marie Calumet ne pouvait donc se rendre à pied.

Aussi, le curé donna ordre à son homme engagé de sortir de la remise la barouche tout flambant neuve, achetée

il y avait quinze jours à peine, et d'atteler la grise.

Celle-ci, malgré ses dix-huit ans, ne se portait pas trop mal, si ce n'est qu'elle commençait à se sentir des rhumatismes dans les jambes.

Ce n'était pas un ordre, mais une faveur insigne que Narcisse recevait de son maître. Jamais il n'obéit avec plus de promptitude et de plaisir.

Il lava la voiture jusqu'à ce qu'il la vît reluire comme une glace ; la jument fut si proprement étrillée qu'on n'eût pu trouver un atôme de crotte ou de poussière sur sa robe grise comme un brouillard.

Et, chose qu'il n'avait faite pour personne, pas même pour monsieur le curé, il boucla aux oreilles de la rossinante

des rubans ponceau trouvés dans sa garde-robe.

La ménagère était prête, la voiture attendait, et Narcisse ne paraissait pas.

—Narcisse ! criaient tour à tour le curé, Marie Calumet, Suzon, Narcisse ! dépêche-toé don !

La voyageuse était sur les épines. Si elle allait manquer son train ! Enfin, Narcisse parut dans sa toilette des dimanches.

C'était la première fois qu'il avait la bonne fortune d'accompagner l'essence de sa vie, la lumière de ses yeux, la moitié de son âme. Pour ne pas trop lui déplaire, il avait voulu se faire le plus beau, le plus irrésistible possible, bien qu'il doutât, hélas ! de l'efficacité de ses charmes.

Le matin était tout de fraîcheur et de soleil, un de ces matins où il fait bon de vivre.

Entre deux haies de blé que l'on aurait bientôt fini de faucher, et que l'on faisait tomber dans les champs comme une pluie d'or, la barouche roulait au trot inégal de la jument de monsieur le curé.

Chaque côté de la route, sont alignés comme des soldats à la revue, des merisiers rouges, des peupliers, des saules, des sorbiers. Perchés sur les clôtures ou dans les arbres, batteurs de foin, ramoneurs, merles, goglus, tour des saluent de leurs gais pipits le passage de la voiture.

Toute cette gentille volatile chante à mon héroïne :

—Bonjour, Marie Calumet !

—Bon voyage, Marie Calumet !

—Reviens vite, Marie Calumet !

Cette dernière se sent envahie par une joie enfantine. Elle hume à pleins poumons les exhalaisons de cette parfumerie champêtre de fin de septembre.

Narcisse, transi par une terreur amoureuse, a la langue collée au palais. Seulement, de temps en temps, il commande machinalement, l'esprit ailleurs :

—Hue la grise ! Ia la grise ! Marche don !

Et il retombe dans la profondeur de ses pensées.

—Qu'a est belle ! se dit-il.

Cette femme, qui le frôle de si près, lui apparaît comme une pomme succulente dont le carmin tranche à ravir sur

le vert des feuilles frissonnantes, ou encore comme une tomate sanguinolente que l'on souhaite croquer avec gourmandise.

Vingt fois, lui trouvant l'air si bon enfant et des appâts si tentants, il fut sur le point de hasarder une nouvelle déclaration de son feu ; vingt fois le souvenir cuisant de sa dernière rebuffade lui cloua hermétiquement les lèvres.

Un cri strident et prolongé fit dresser les oreilles de la grise, et augmenter, l'allure de ses longues jambes flexibles.

Le train arrivait.

—Dépêchons-nous ! s'écria Marie Calumet alarmée.

La barouche, heureusement, n'était plus qu'à une centaine de verges de la gare.

En arrivant, la fille engagère du curé se jeta en bas, plutôt qu'elle ne descendit de voiture. Elle fit irruption dans la gare, nom pompeux et sonore pour désigner une cabane à lapins, puant la crasse et le graillon.

—Mon ticket ! mon ticket ! vite pour l'amour du bon Dieu !

—Où allez-vous ? lui répondit l'employé remplissant la triple fonction de télégraphiste, de balayeur, et de préposé aux billets.

—Ousque j'vas, mais à Moréal.

—En v'là une bonne, pensa-t-elle. Mais est-ce que tout le monde sait pas que j'men vas à Moréal ?

—Première ou deuxième ?

—Hein ! quoi ?

—Voulez-vous un ticket de première

classe ou de deuxième classe.

C'est pas malin.

—Ça coute-tu meilleur marché en deuxième classe ?

—Naturellement.

—Donnez-moé-z-en un de deuxième classe.

Trois ou quatre paysans prenaient le train pour la Petite Misère, la Déchirure, la Vesse Bleue, Vide Poche.

Ils trépignaient d'impatience.

Le train arrivait.

Narcisse, en dépit de sa galanterie indiscutable, n'avait pu rejoindre à temps la ménagère du curé dans sa course au ticket.

Il était bien résolu, cependant, de jouer tous ses atouts. Voilà pourquoi, empressé, il s'élança sur les talons de

la campagnarde en destination pour la ville, et l'aida à monter le marchepied, sans oublier le sac en tapis.

Cinq minutes plus tard, le train se mettait en branle.

Lorsque le convoi ne fut plus qu'un point noir dans le lointain, Narcisse retourna à sa barouche en essuyant, du revers de la main, une larme venue seule sans qu'il s'en fût douté.

XVII

MARIE CALUMET VA SE FAIRE TIRER A MORÉAL.

Ma voyageuse avait pris un ticket de deuxième. L'intérieur de la voiture était bondé comme un wagon de bêtes à cornes.

Dans un coin, un manant pressait de très près une paysanne, une citrouille sous un bras et un panier de tomates sous l'autre.

Au milieu d'éclats de rire épais et

empâtés, de farces stupides et risquées, une demi-douzaine de rustres en ribote se passaient à la ronde un flacon de gin, et étanchaient leur soif à même le goulot.

Debout, son gros sac de tapis à la main, écoeurée de la rancissure de tous ces corps humains distillant la sueur et la crasse, Marie Calumet bougonnait contre ces malappris qu'étaient sulement pas assez éduqués pour donner leu places aux criatures.

—Tickets ! tickets ! hurla le conducteur en paraissant à l'extrémité du wagon.

Il n'avait pas l'air tendre, le conducteur, avec ses boutons jaunes, sa large figure brique, et sa moustache en filasse de John Bull, épanouie comme

un blaireau de barbier.

Ah ! pardon, j'ai oublié de vous dire que Marie Calumet transférait, pour la première fois, sa personne sur un wagon. A part ça, le seul voyage qu'elle fit dans sa vie fut lorsqu'elle déménagea ses pénates de Sainte-Geneviève à Saint-Ildefonse. C'est vous dire qu'elle était complètement désorientée.

Voyant faire les autres voyageurs, elle plongea la main dans le fond de son ridicule pour y prendre son ticket. Elle ne le trouvait pas.

Le conducteur, comme toute cette espèce, du reste, n'aimait pas à attendre. Il pestait dans un idiôme dont Marie Calumet ne connaissait pas un traître mot. Enfin, elle le trouva.

Bon garçon, sous une rude écorce, le

conducteur, par une faveur toute spéciale, fit passer Marie Calumet en première.

Là, au lieu de méchants bancs en bois, elle se vit en présence de sièges en velours rouge, aux souples ressorts. Il n'y avait pas à dire, on n'en pouvait trouver d'aussi beaux, pas même dans le salon du presbytère de monsieur le curé.

Courbatue, elle s'écroula dans le fauteuil.

—Ouf! fit-elle, dans un soupir d'aise.

Devant cette avalanche, une vieille fille, sèche comme un œuf au miroir cuit depuis deux heures, ramena près d'elle, avec une grimace de dépit mal dissimulé, sa robe de mousseline bleu d'azur fraîchement repassée.

—Faites excuse, dit Marie Calumet intimidée, en se croisant les mains sur le ventre.

—Ce n'est rien, répondit la vieille fille, en esquissant un sourire qui ressemblait plutôt à un rictus de ouistiti. Et elle se rapprocha de la paroi.

—Une belle journée, pas vrai, mamzelle ?

—Oui, madame.

—Vous allez loin comme ça ?

—Oui.

Décidément, ça ne prenait pas. Choquée de cette froideur, à laquelle on ne l'avait pas habituée, Marie Calumet détourna dédaigneusement la tête.

Sur un banc à côté, elle vit un couple de nouveaux mariés. Tous deux roucoulaient tendrement. Lui, en redin-

gote de serge luisante, un bouquet de fleurs artificielles à la boutonnière, et le crâne en melon couronné d'un haut de forme, pour le moins aussi gros qu'une tinette de beurre. Elle, en robe de soie vert-pomme savatée, avec des gants en filoselle blanche sale, et des souliers de satin crême.

Pour ces deux heureux, en train d'écorner la lune de miel, le reste du monde n'existait plus. Amoureusement, elle avait couché sa tête sur l'épaule de son cher mari, et, de temps en temps, c'était insurmontable : les doigts s'entrelaçaient avec une nervosité inquiétante. Parfois, on la voyait rougir. Que lui soufflait-il à l'oreille ? On le soupçonnait.

Un peu plus loin, une marmaille, les

doigts et le museau tout gommés de bâtons de sucre, grimpaient sans façon sur les genoux d'un dandy.

Celui-ci, quoique sur les charbons n'osait rien dire, parce que la mère avait des yeux de tourterelle et un de ces chignons faits pour les baisers.

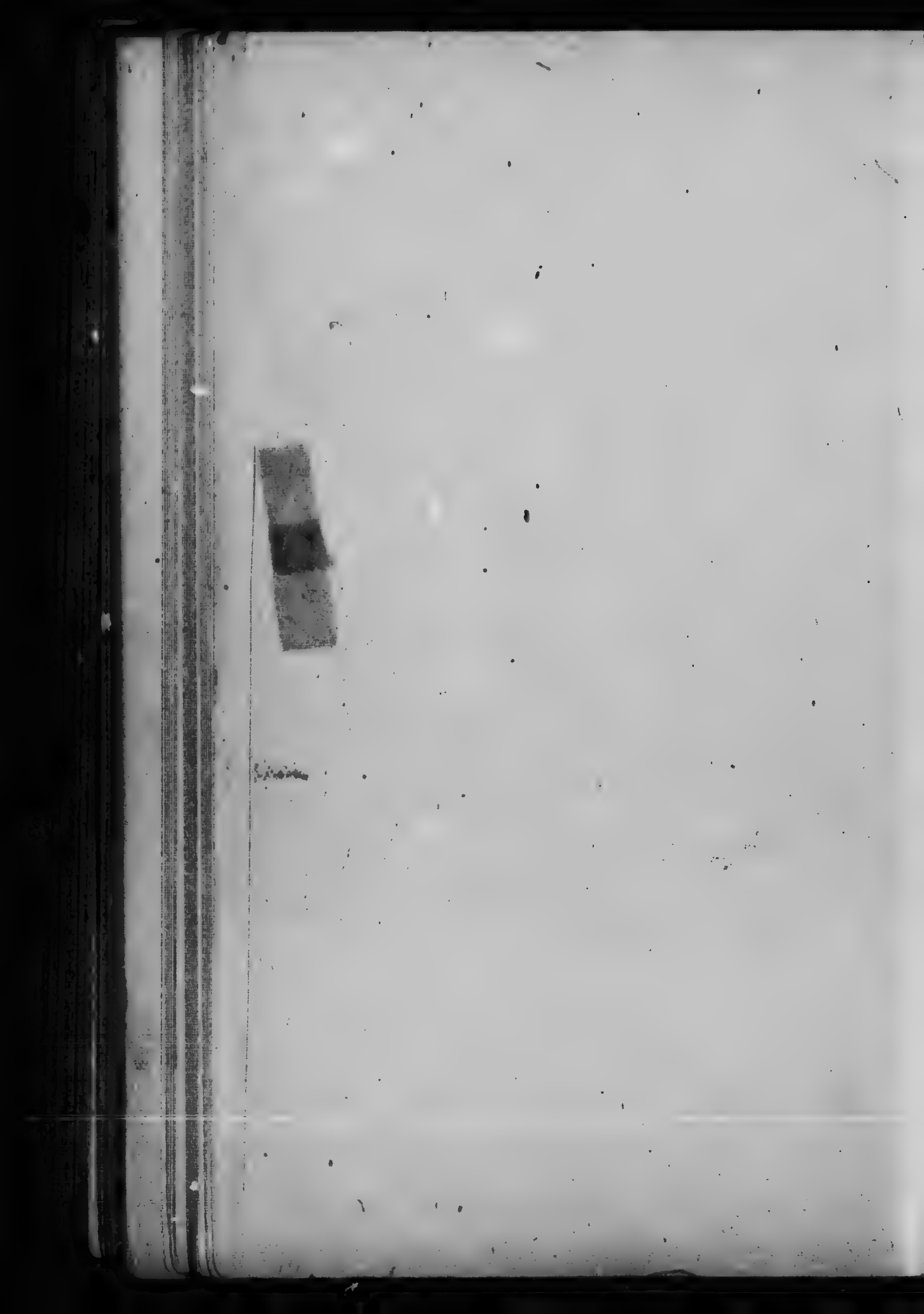
Quatre bancs en arrière, un vénérable abbé au ventre à triple étage, lisait son bréviaire, ses lunettes assises sur son nez visible à l'œil nu.

Près de la porte, une jeune fille, une pensionnaire probablement, qui retournait au couvent, échangeait des œillades furtives avec un tout jeune homme, dont la lèvre supérieure était ombragée d'un soupçon de poils fous.

Et le train filait à travers les prairies de vert-bronze mourant, de vieil



Deux infortunées pécores, morveuses, l'œil larmoyant, la langue pendante......



or, et de rouge-corail ; septembre avec sa riche palette brossant la toile de cette nature moribonde des tons les plus châtoyants. Des troupeaux de moutons et de vaches broutaient ce qui restait encore de pâturage, et les chevaux, affolés par le passage du train, détalaient à toute vitesse en hennissant et en ruant.

Marie Calumet, cependant, n'avait pas encore pris une bouchée depuis la veille au soir. Les tenailles de la faim lui travaillaient l'estomac. Elle ouvrit donc son sac de voyage, et étendit sur ses genoux un grand mouchoir carreauté rouge et blanc.

Apparurent successivement : une tresse de pain cuit au four, un morceau de jambon fumé, des confitures

aux prunes en petit pot, un triangle de fromage doux, des biscuits à la mélasse, une bouteille de lait, un couteau à manche en os, une cuiller en étain.

Ces préparatifs de collation n'avaient pas été sans provoquer la curiosité et l'hilarité des voyageurs. Quelques-uns même ne se gênaient pas de faire tout haut leurs remarques irrévérencieuses.

Eh ! la mère, cria un farceur, vous avez oublié la soupe.

—Quand vous serez au dessert, vous m'inviterez, n'est-ce pas ? ajouta un commis-voyageur, la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

—Attention, madame, vous allez renverser votre lait.

Et jusqu'à la fin de son déjeuner, les interpellations se croisèrent en tous sens,

mordantes, acerbes, blessantes même.

En fille intelligente qu'elle était, Marie Calumet fit la sourde oreille à tous les quolibets. Lorsqu'elle eut bien mangé, elle plaça les restes du repas dans son sac de tapis, et s'essuya la bouche et les doigts avec le mouchoir qui lui tenait lieu de nappe.

Le convoi allait entrer en gare. Les jeunes mariés se dénouèrent les mains et les pieds; les petits bonshommes sucrés rendirent sa liberté au jeune souffre-douleur chic, payé de sa patience par un sourire aimable de la mère; le collégien, en se levant, glissa furtivement dans la main de la pensionnaire rougissante un poulet tendre qu'il venait de griffonner.

Dépaysée en descendant du train,

Marie Calumet s'arrêta quelques minutes, le nez au vent. Elle fut, en un instant, assaillie par une nuée de cochers, qui, le fouet à la main, lui criaient dans les oreilles :

—Voiture, madame ! barouche, madame !

Ma voyageuse, cependant, avait sans cesse présent à l'esprit qu'elle ne devait pas faire de dépenses inutiles. Elle joua donc des coudes et se fraya un chemin, au hasard, à travers cette cohue.

Où se dirigeait-elle ?

Elle ne le savait pas. Partie de son village pour aller se faire tirer à Montréal, la ménagère du curé errait à la bonne aventure, guettant une enseigne de photographe. Mais en 1860, un photographe, ça ne se trouvait pas à tous

les coins de rues. Elle battait donc le pavé.

D'abord, elle parcourut la rue Saint-Joseph, traversa la rue McGill, continua dans la rue Notre-Dame, monta la rue Saint-Laurent, où apparaissaient de rares maisons et de vastes jardins potagers et fruitiers. Arrivée à la rue ou plutôt au chemin Sainte-Catherine, elle s'arrêta fourbue.

Devant ses yeux, s'étendait la nappe verte de la campagne mouchetée de quelques cabanes sans prétention, qui semblaient avoir poussé tout bonnement près de gros arbres, sous l'ombrage desquels elles s'abritaient.

Il avait plu toute la nuit. En traversant les rues boueuses, mon amie s'était souillé les pieds comme des bar-

bets. Elle n'avait pas découvert son photographe. Et pourtant, il fallait bien qu'elle le trouvât, coûte que coûte.

Un galopin nu-jambes, les deux mains dans les ouvertures de sa culotte, flânait à deux pas ; elle l'interpella à brûle-pourpoint.

—Dis don', mon garçon, tu pourrais pas m'dire, toé, ousque je trouverais ben un tireux de portraits dans ces environs icitte ?

—Et pourquoi faire ? demanda l'espiègle, en se fourrant un doigt dans le nez.

—Pour m'faire frapper, c't' histoire. J'sus pas pour aller su un photographe pour acheter des aulnes de catalogne.

—Eh ben ! si c'est pour vous faire frapper, dit-il, en montrant du doigt la route à suivre, allez tout dret devant

vous, descendez la rue Saint-Laurent, prenez la rue Notre-Dame, déviez le coin de gauche, faites trois ou quat' blocs, et vous verrez une grosse théquière rouge. C'est là. Le photographe y reste au-dessus.

Marie Calumet ouvrait de grands yeux, et accentuait les explications de signes de tête.

—Merci ben, mon bonhomme, dit-elle.

Comme il s'éloignait :

—Hé ! lui cria-t-elle, en ouvrant son sac de tapis qu'elle venait de déposer sur le trottoir en bois aux madriers disjoints.

Avec un sourire, elle lui mit dans les mains une énorme pomme qu'elle était descendu chercher dans le sous-sol de

son sac.

—V'là pour ton trouble.

En traversant la rue, l'imprudente ne vit pas un char urbain, à trois pas d'elle.

—Attention ! la mère, lui cria le garçon, vous allez vous faire frapper.

A ses yeux inexpérimentés s'offrit un curieux spectacle. Deux infortunées pécores, morveuses, l'œil larmoyant, la langue pendante, la carcasse à jour, le poil râpé de coups de fouet, avaient peine à se maintenir en équilibre, et prévenaient les piétons par une clochette suspendue à leur cou maîgrichon. Les pauvres bêtes tiraient après elles, sur des rails inégaux, une façon de cahute roulante de bohémiens saltimbanques.

En dépit de sa décision bien arrêtée de ne pas faire de folles dépenses, ma villageoise ne put résister à la délectation de se payer le luxe d'une promenade en p'tit char.

Elle n'était pas encore assise, que le conducteur sonna deux coups de cloche, et les chevaux se remirent en march cahin-caha. Cela donna un contre-coup et fit culbuter Marie Calumet sur un Révérend tout de noir habillé, aux genoux pointus comme les dents d'un râteau.

La villageoise se confondit en excuses. Sans retourner la tête, le ministre anglican maugréa entre ses dents longues comme des boutoirs de sanglier :

—Shocking !

—Notre-Dame ! tonna le conducteur.

Marie Calumet sursauta et s'élança au dehors en marchant sur les orteils des gens, ou en les accrochant avec son sac en tapis.

Ce qu'on lui en lança des invectives, et des salées !

Trop préoccupée pour rien entendre, elle gagna à pas pressés la théière rouge, et escalada un escalier sombre et raide où il fallait prendre garde, à chaque marche, de ne pas se rompre le cou. Au haut, la porte était ouverte ; Marie Calumet entra.

Un tout petit jeune homme clignotant, quelques poils sous le nez, se présenta en se dandinant sur ses jambes veuves de mollets.

—C'est-tu icitte qu'on s' fait tirer ? s'enquit la ménagère du curé, en ins-

pectant la pièce du regard.

—Oui, madame, sur le zinc ou sur le carton ?

—Ah ben ! j' sais pas, moé, ça m'est égal. D'abord qu' ça me ressembelra et qu' ça coûtera pas trop cher.

—Sur le zinc, ça vous coutera trente sous pour trois.

—Et pis su le carton ?

—Une piastre chacun, et si....

—J'men vas en prendre trois su le zinc.

Il était midi. Le petit jeune homme sec n'avait pas encore dîné, car il paraissait impatient.

—Asseyez-vous là, dit-il.

—Icitte ?

—Oui, oui, icitte.

Ma campagnarde eut bien aimé à se

regarder dans un miroir, mais, n'en voyant aucun, elle n'osa demander s'il s'en trouvait dans l'atelier. Tout de même, elle dit :

—J' sus-tu correcte de c'te façon-là, mon bon m'sieu ?

—Très bien, madame, très bien.

Il croisait son châle comme ceci, redressait sa câline comme ça, lui faisait tourner la tête à gauche, lui relevait le menton.

—Allons !... attention !... hein... pas si sérieuse !... Vous avez l'air trop sévère... souriez un peu... pensez à quelque chose d'agréable.... à quelqu'un qui vous est cher.... (Marie Calumet pensa au curé). Bien.. bien.. très bien. Ne bougeons plus... une... deux.. attention !.. trois... Ça y est !

Marie Calumet n'eut pas bougé pour une terre. Tellement, que lorsque le photographe lui dit : Ça y est ! elle était encore immobile sur son siège.

—Levez-vous, madame, c'est fini.

En attendant ses portraits, la servante songeait :

—Un pour m'sieu le curé, un pour moé.... A qui's que je donnerais ben le troisième ?... A qui's que je l' donnerais ben ?.... Dans tous les cas j' men vas le garder en réserve.

Enfin, après un quart d'heure d'attente, la villageoise entra en possession de ses photographies, qu'elle enfouit précieusemeut dans son sac de voyage.

—Bonne sainte Anne ! comme ça me ressemble, s'exclama-t-elle ravie, on dirait que c'est moé.

Elle paya avec une pièce de dix centins, deux de cinq centins et six d'un sou.

—A revoir, m'sieu.

—Bonjour, madame.

Toujours se faire appeler ainsi madame plutôt que mademoiselle agaçait passablement Marie Calumet. Pourquoi? Etait-elle donc si âgée? A Saint-Ildefonse, pourtant, pas un ne s'y trompait. C'est qu'à Saint-Ildefonse, elle était une femme célèbre. L'ignorait-elle?

Le petit jeune homme sec, par une condescendance digne de mention, reconduisit jusqu'à la porte la ménagère de monsieur le curé.

Plutôt froide, le matin, la température s'était élevée, et maintenant que le soleil était à son zénith, ma voyageuse

suait à grosses gouttes avec son châle en cachemire à arabesques et son sac en tapis.

Où aller, à présent ? Elle avait encore deux heures à sa disposition. Déambulant à la bonne aventure, elle descendit la place Jacques-Cartier, où elle vit un grand nombre de cultivateurs débitant leurs denrées aux gens de la ville ; elle jeta un regard dans la rue Saint-Paul, aux magasins de gros. Avant de tourner dans la rue des Commissaires, la rue des auberges, elle jeta un coup d'œil sur l'hôtel Cassepel où l'on mangeait à deux sous le bout, selon l'expression du temps.

Elle revint par la rue Saint-Jean-Baptiste où elle prit pour une prison le couvent de Notre-Dame-de-Pitié ;

et, finalement, se retrouva à la théière rouge. Les pieds vermoulus, elle continua, cependant, dans la rue Notre-Dame, la rue des promeneurs, des maisons privées et des magasins armés d'une infinité d'enseignes.

Les uns après les autres, la paysanne remarqua un lion d'or rugissant, à la gueule grimaçante, retenu au milieu du corps par une chaîne en fer; des moutons d'argent ouvrant la bouche comme pour bêler sous le couteau qui égorge; un parapluie écarlate tout grand ouvert, assez vaste pour servir d'auvent; une paire de bottes sauvages pendues à une longue perche; des ciseaux interminables, menaçant de trancher d'un seul coup la trame des humains; un globe terrestre aux proportions colossales;

une montre d'or dont on eut pu observer la marche des aiguilles d'un travers à l'autre du pays; et que sais-je encore... tout ce pandémonium d'enseignes suspendues au-dessus de la tête des passants comme de traîtresses épées de Damoclès.

Soudain, Marie Calumet entendit le son du cor et le cri d'alarme partout répété de : Au feu ! Au feu ! Cinq minutes plus tard, elle voyait passer une pompe à incendie traînée par deux pompiers volontaires. En arrière, galopaient sept ou huit autres pompiers du même genre et quelques douzaines de curieux, pataugeant dans les saletés de la rue.

Les valeureux pompiers eurent bientôt expédié la besogne, cette fois, car

ils n'avaient qu'à éteindre un feu de cheminée. Ils retournèrent à leur poste du carré Chaboillez, qu'on appelait le Héros.

Poursuivant sa route, Marie Calumet s'arrêta tout à coup devant la vitrine d'un magasin de nouveautés. Quelque chose de monstrueux avait frappé ses regards.

Qu'on s'imagine une cloche démesurée de trois pieds de diamètre par trois de hauteur, une espèce de squelette de jupon bouffant en fil de fer. Elle se rapprocha et épela les grosses lettres d'une pancarte :

BALLON A VENDRE,
À TRÈS BON MARCHÉ !

—Pourquoi faire c'te ballon ? pensa mon amie.

Un moment, elle réfléchit....

Eh ! non, ça ressemblait, il est vrai, à une carcasse de jupon, mais est-ce qu'il y avait, sous le soleil, une créature assez dévergondée pour s'affubler d'une invention pareille.

Elle voulut en avoir le cœur net, et entra crânement dans le magasin.

—Bonjour, mamzelle.

—Bonjour, madame.

—Mamzelle, si vous plaît.

—Pardon, mademoiselle.

—Voulez-vous m'dire pourquoi que c'est faire c'te grosse affaire que vous avez dans vot' vitreau. Et elle indiqua de la main.

Ça, madame, mademoiselle, pardon, c'est une crinoline, généralement connue sous le nom de ballon.

—Ah bah !

—Une minute, je vais vous en faire voir une semblable.

—Dérangez-vous pas.

—Ah ! ce n'est rien.

—Tenez, voici. Veuillez donc déposer votre sac de voyage près du comptoir.

Et, tandis que Marie Calumet se baissait, la jeune fille fit un clin d'oeil aux autres commis, qui se mettaient en quatre pour ne pas éclater.

—C'est la grande mode du jour, une mode qui fait fureur—la crinoline était alors sur son déclin—toutes nos élégantes en raffolent.

—T'as qu'à oir !.... Jamais j'vous creirai !....

—Eh oui ! Et puis, c'est décent, c'est joli : cette forme sphérique que le ballon donne à la robe. Ça fait si bien

ressortir la souplesse de la taille ; ça vous détache les hanches comme dans un moule. Je suis persuadée qu'un ballon vous irait à ravir.

—Allez don, fit Marie Calumet.

Elle se laissait tenter.

—Je vous l'assure.

—Comment que ça se met, c'ballon-là ?

—Comme un jupon, tout simplement. Mais, dit-elle, en se penchant à l'oreille de la ménagère, il ne faut jamais oublier le caleçon, car... enfin.... vous comprenez... on ne sait pas.....

—Mamzelle, répondit Marie Calumet indignée, jamais j'oublie d' met' mon caleçon !

—Je vous crois, mademoiselle, s'empressa de dire la jeune vendeuse, conciliante.

—Mais j' peux pas emmener ça su nous au bout du bras ?

—Voyez, comme ça se transporte facilement. Et, en deux mouvements, la jeune fille réduisit le ballon à une roulette.

—Vais-je vous l'envelopper, il est exactement de votre taille.

—Comment que ça coute ?

—Je vais vous laisser celui-là pour trois piastres.

—Oh ! qu' c'est cher, j'vas vous donner quat' écus pour.

—Non, deux piastres et demie. Et parce que c'est vous.

—Quat' écus.

—Deux piastres et quart.

Quat' écus.

—Eh bien ! soit !

Le ballon, cependant, ne valait qu'un dollar cinquante.

L'acheteuse paya et sortit. Dans le fond, elle regrettait bien ses quatre écus et n'était pas trop contente de son achat. Mais elle était excentrique, et c'est ce qui devait lui porter malheur.

Comme elle n'avait plus rien à faire à Montréal et que, du reste, il ne lui restait plus que dix minutes avant le départ du train, elle se rendit en toute hâte à la gare.

Le train ne stoppa à Saint-Ildefonse qu'à la tombée de la nuit. Narcisse attendait à la station avec Suzon. Le curé Flavel n'avait pas jugé convenable de laisser revenir seule en voiture, à la noirceur, sa ménagère et son homme engagé.

—Et pis ! mamzelle Marie, demanda Narcisse en l'aidant à monter en barouche, comment que vous avez trouvé ça la grande ville de Moréal ?

—Parlez moé-z-en pas, j'ai rien vu, les maisons la cachaient toute.

Imaginez-vous qu'en débarquant des chars, une bande de charretiers.......

XVIII

IL NE FIT QUE PARAITRE, IL N'ÉTAIT DÉJÀ PLUS.

La récolte des grains était finie.

En réjouissance de la prospérité générale, — les greniers ployaient sous la richesse des champs — les cultivateurs avaient organisé une fête agreste à laquelle toute la paroisse avait été invitée à prendre part. On devait parler longtemps à Saint-Ildefonse, voire à dix lieues à la ronde, de cette fête sans pa-

reille, coïncidence heureuse avec le retour de Montréal de Marie Calumet.

La principale raison de ce pique-nique, laissa même entendre certain malin, n'était ni plus ni moins que de fêter la fille engagère de monsieur le curé revenue saine et sauve des nombreux périls d'un voyage en ville.

Naturellement, on avait invité le curé Flavel, la plus haute personnalité de la paroisse. Ce dernier avait accepté avec empressement.

Il ordonna, de plus, à Narcisse d'atteler la grise et d'aller à Saint-Apollinaire demander au curé Leblanc de vouloir bien les honorer de sa présence.

L'ami du curé Flavel—les bons voisins sont de bons amis—ne balança pas une seconde : son vicaire le remplacerait.

La fête fut donnée au pied de la colline de Saint-Ildefonse, qui semblait, ce jour-là, s'être recouverte de ses plus pittoresques parures.

Toute la matinée, ce fut un va-et-vient ininterrompu de voitures charroyant les villageois et les provisions. On montait douze, quinze, vingt, dans les grandes charrettes à foin, et fouette cocher, en route pour le plaisir.

C'était une véritable débandade, la fuite en bloc devant une invasion imaginaire.

Peu à peu, les charrettes cessèrent d'arriver ; on détela les chevaux en donnant à chacun une botte de foin. L'on eût dit, de loin, un de ces camps moyennageux où hommes, femmes, enfants, bêtes, chariots, tout semblait con-

fondu dans un aria inextricable.

Comme il convenait à leur rang, les derniers arrivés, les retardataires exceptés, sur le théâtre de la fête champêtre, furent les curés Flavel et Leblanc. Ils étaient accompagnés d'une partie de la domesticité du château, je veux dire du presbytère.

Dans sa robe de mousseline blanche, pincée à la taille par un ruban de satin magenta, la nièce du curé était séduisante à croquer.

La petite parlait à tort et à travers. Elle débordait d'une gaieté folle. A la pensée de cette partie de plaisir, aux côtés de son bon ami, elle ne se sentait pas d'aise. Et puis, on ne sait pas, elle comptait sur les délices et le mystère des imprévus.

Pour le moment, les domestiques du presbytère s'unifiaient dans la personne de Narcisse, lissé comme un veau avec un accroche-cœur sur le milieu du front.

Il avait l'air ténébreux ? C'est comme s'il eût pressenti un malheur, une catastrophe.

Soudain, dans la tiédeur de ce ciel de septembre, dominant les voix et les cris, les cloches, là-bas, au détour de la route, sonnèrent l'Angélus.

Villageois à la foi rustre et forte comme la sève d'un chêne, obéissant à l'impulsion d'une habitude vieille comme leurs terres, tous suspendirent en même temps leurs jeux et leurs cris. On se découvrit. Le curé commença, tandis que les notes de bronze s'éparpillaient dans les plaines de l'air :

"Angelus Domini nuntiavit Mariae."

Et le village de répondre :

"Et concepit de spiritu sancto."

Ainsi carillonna jusqu'à la fin la prière, s'élevant vers l'Eternité comme une clameur pacifique et suppliante.

Et l'on reprit les jeux et les cris.

Dix minutes plus tard, Zéphirin, qu'avaient retenu ses devoirs d'état, arrivait au milieu de la fête.

Louchant plus que jamais, il était, cependant, comme la Vénus de jadis, porteur d'un charme fascinateur : lourde chaîne de montre en cuivre doré dont la breloque lui battait sur le ventre.

Narcisse n'avait pas encore prononcé une parole ; il se tenait à l'écart.

Se rapprochant du curé Flavel :

—M'sieu le curé, dit-il, mamzelle Marie est pas icitte. Vous sauriez pas, par hasard, ousqu'a pourrait ben être ?

—Marie Calumet pas icitte !... mais alors ?...

L'interrogation vola de bouche en bouche, et bientôt, de part et d'autre, on se demanda :

—Ousqu'est Marie Calumet ?

Marie Calumet et la fête, ça ne faisait qu'un. Donc, la ménagère absente, pas de fête possible.

Lui serait-il arrivé malheur ? Quelque accident peut-être ? Oh ! non, il n'y fallait pas songer, ce serait trop dommage.

—Je l'ai vue une demi-heure avant mon départ, dit le curé.

—Et moé, dix minutes, surenchérit Suzon.

—Quand j'sus passé à côté du presbytère, pour m'en venir icitte, souligna Zéphirin en regardant ironiquement Narcisse, a était dans son châssis et a m'a fait signe bonjour de la main.

—Ecoutez-lé pas, intervint l'homme engagé du curé, c'est d' la blague.

—Qu'ost-ce que t'en sais, toé, espèce de....

—Allons ! Allons ! fit le curé Flavel, en séparant les deux rivaux.

Les commentaires, toutefois, allaient leur train. Comment cela se faisait-il ? Marie Calumet en retard ? Elle, la ponctualité même. Pourquoi n'était-elle pas arrivée en même temps que les autres ?

Encore si Narcisse eût été absent, on eut pu dire...

Mais non, mais non, quand même, Marie Calumet, une si honnête fille, qu'on aurait pu donner en exemple à tout un comté.

On ne soupçonne pas des femmes comme elle.

Peut-être était-elle tout simplement indisposée ?

Dans tous les cas, on aurait de ses nouvelles, puisque Narcisse, de ce pas, et quel pas de course ! retournait au presbytère.

Il atteignait l'extrémité du champ, lorsque Marie Calumet apparut sur la route, enveloppée d'un nuage de poussière. La voiture s'arrêta. Hilarité générale.

Comment ! ça, Marie Calumet ? C'était impossible. Pourtant, on ne se trompait pas.

Cette tonne, cette outre monumentale, c'était Marie Calumet. Mais alors ?

Et tous riaient, riaient à s'en tenir les côtes.

Quand je dis tous, j'éxagère : le curé Flavel fumait de colère, et son homme engagé s'abîmait dans un chagrin cuisant.

Cette masse en délire se payait la tête de Marie Calumet, de celle qu'il s'obstinait, malgré tout, à regarder comme sa promise. Ah ! les gredins, qu'il eût donc voulu ne leur voir qu'une seule tête afin de la trancher d'un coup.

C'est un empereur romain, je crois,

qui lui aussi, quelques années avant Narcisse, avait voulu commettre cette bêtise.

L'infortuné, d'un autre côté, sentait bien que tous ces gens-là avaient raison, et c'était pour lui une nouvelle cause d'affliction.

Comment une fille aussi intelligente que Marie Calumet pouvait-elle agir de la sorte ?

Voilà ce que se demandait Narcisse.

Pour étrenner son ballon, la ménagère de monsieur le curé avait résolu d'attendre une occasion exceptionnelle, une fête à laquelle tout Saint-Ildefonse assisterait.

Elle n'aurait pu mieux trouver.

Celle-ci, par un de ces caprices d'esprit que l'on a rencontré, certes, chez

plus d'une femme illustre avant Marie Calumet, raffolait d'excentricité, de sensation.

Elle voulait faire de la sensation.

Ses vœux, hélas ! ne furent que trop bien exaucés.

Pour commencer sa toilette, la servante du presbytère avait donc attendu que tous fussent partis pour la fête, se souciant fort peu des commentaires que susciterait son absence.

Le moment venu d'entrer dans ce ballon, qu'elle avait caché sous son lit durant la nuit, elle eut peur. Si cette innovation allait causer un scandale ? Que dirait monsieur le curé ?

On la chasserait honteusement du presbytère, il n'y avait pas là l'ombre d'un doute.

Devait-elle braver le sentiment populaire ? Ce ballon, lui avait-on dit, les élégantes de Montréal le portaient; mais Montréal, après tout, ce n'était pas Saint-Ildefonse, et vice versa. Elle aurait dû en parler à monsieur le curé et à Suzon, ce qu'elle faisait, du reste, chaque fois qu'elle achetait un article quelconque au magasin général du village.

Plus elle se mirait, plus elle se trouvait ventrue.

Il se livra alors, dans son esprit indécis, un rude combat. Finalement son excentricité l'emporta. C'est ce qui la perdit.

A son ballon, elle ajouta un corsage, coupé en cœur sur la gorge, sans oublier la petite croix d'argent retenue par un

mince ruban en velours noir.

Dans cet affublement, elle se contempla une dernière fois et descendit en s'accrochant à tous les meubles.

Le forgeron, qui avait eu plusieurs chevaux à ferrer, n'avait pu se rendre de bonne heure à la fête. Il s'en allait donc, avec sa nichée dans une barouche, lorsqu'il vit à une centaine de verges en avant, quelque chose de monstrueux ressemblant au tangage et au roulis d'un navire ballotté par les vagues.

—Hé! la vieille, toé qu'a de bons yeux, dit-il à sa femme, es-tu capable de distinguer ce qui s'en va là-bas?

—Ça m'a tout l'air d'une créature, mais j'sus pas ben certaine.

Le forgeron donna un coup de fouet

à son cheval et l'on fut bientôt près de la curiosité.

—Si j'me trompe pas, c'est mamzelle Marie Calumet !

—Marie Calumet !

—Regardez-moé don Marie Calumet !

—Vous avez ben engraissé tout d'un coup !

—Qu'ost-ce que vous portez sous vot' jupe ?

Tous les membres de la famille passaient chacun leurs remarques.

Marie Calumet avait plusieurs fois ouvert la bouche pour donner des explications, mais en vain.

—Eh ben ! embarquez, embarquez, fit le forgeron, vous nous conterez ça en chemin.

Embarquer, c'était plus facile à dire

qu'à exécuter. On pouvait, il est vrai, disposer d'une place, mais comment loger le ballon.

Déjà on désespérait d'y réussir, lorsque Gustave céda généreusement son siège à ce dernier. Il se rendrait à pied.

Pour rattraper le temps perdu, le forgeron lança sa bête à bride abattue. Et c'est dans le nuage de poussière soulevé par la voiture que les villageois entrevirent pour la première fois Marie Calumet et son ballon.

Après que celle-ci fut descendue ou plutôt après qu'on l'eut descendue de la barouche, elle eut l'air hébété. De se voir ainsi entourée, l'objet de plaisanteries malignes, elle fut toute déconfite.

Voilà ce qu'il en coûtait de vouloir lancer une mode à Saint-Ildefonse, et surtout une mode de ce genre-là.

Comme il se faisait tard, on demanda à la ménagère du curé, la cuisinière la plus chouette du village, de diriger les apprêts du festin.

Narcisse, empressé, galant, allait, venait, travaillait comme quatre. Ça et là, il découvrit plusieurs roches qu'il entassa en un cercle de deux pieds de hauteur. Il en combla l'intérieur de feuilles mortes et de brandilles sèches. Sur cet amoncellement de roches, il posa des marmites en fonte aux flancs rebondis. Il frotta une allumette, et la flamme s'éleva en pétillant joyeusement.

La cuisinière, retroussant ses manches

et attachant devant elle un tablier, se mit en frais de faire bouillir la soupe, une soupe aux pois engraissée de tranches de lard et assaisonnée de persil.

Mon cordon-bleu poussait la besogne, quoique son ballon gênat fort ses mouvements.

Le curé Flavel lui dit de se reposer un instant, qu'elle allait se fatiguer.

Sans s'arrêter, Marie Calumet tourna la tête pour lui répondre. Mal lui en prit. Elle ne vit pas une racine de noyer qui disparaissait sous l'herbe en serpentant.

Catastrophe : la pauvre fille butta, et s'étendit tout du long.

Alors se produisit cet accident bête dont la vendeuse du marchand de nouveautés n'avait pas prévenu sa cliente.

Décidément, le ballon ne fut pas une bonne invention.

Un jupon ordinaire, ça s'adapte à toutes les circonstances parfois scabreuses, mais, avec cet appareil en fil de fer, allez donc voir si ça se replie comme l'on veut.

Et pour comble de malheur, la ménagère, qui avait déclaré avec indignation qu'elle portait constamment un caleçon, l'avait oublié, ce jour-là, l'esprit tout à son ballon.

Le chaste curé Flavel, pour la première fois, contemplait une femme. Il rougit comme un coquelicot.

Le curé Leblanc risqua un œil en étouffant un éclat de rire. Il fallait être digne.

Suzon s'en tenait les côtes, et Zéphi-

rin n'avait pas trop de ses yeux, qu'il ne pouvait braquer sur le même endroit.

Narcisse, qui se rappelait avoir lu dans son Histoire Sainte, à l'école du village, l'épisode du bonhomme Noé roulant sur le dos à la suite d'une bambochade, se porta à reculons au secours de son amie.

Il détournait pudiquement la tête.

Les joues en feu, superbe de courroux, Marie Calumet lança une apostrophe cinglante comme un coup de cravache.

—Vous êtes ainqu'une bande de crapouilleux !

Et désignant Narcisse, des larmes pendues aux paupières :

—Au moins, en v'là un homme qui au lieu de bêtiser comme un tas de

co-d'indes, sauve l'honneur d'une pauv' fille outragée.

Vot' bras, monsieur Narcisse !

Silence.

Et l'on vit s'effacer peu à peu, dans le poudroiement de la poussière dorralisée par les rayons obliques du soleil, une violente tache noire.

Marie Calumet partie, plus de plaisir possible. L'entrain était tombé à plat et déjà l'on parlait de s'en retourner chacun chez soi. Le curé Flavel monta sur une charrette et dit :

Mes chers amis,

Vous avez tous été témoins d'une scène vraiment scandaleuse. J'veux ben croire toutefois qu'y avait pas de mauvaise intention de la part de ma fille engagère. Quant à moé, je vous jure

que je connaissais absolument rien de cette affaire. Vous avez là, mes chers frères, un exemple frappant de ces modes honteuses des grandes villes. Maintenant, entendez-moé bien. Je vous défends de porter ces jupons en broche, ces ballons. Si jamais, que-qu'un d'entre vous, mes chères filles, s'avise de me désobéir, qu'a soit vouée au ridicule et au mépris publics et exclue de mon église ! "

Ces paroles sévères de l'homme de Dieu jetèrent la dernière douche froide sur la fête, par là même terminée.

Arrivée au presbytère, la ménagère monta à sa chambre et se glissa hors de son ballon, qu'elle piétina avec rage.

Non satisfaite de cet acte de vanda-

lisme, elle s'empara des ruines qu'elle porta dans le four.

Là, elle fit un feu ardent afin qu'il ne restât pas un atôme de cette innovation maudite.

XIX

ENFIN !

Narcisse, la nuit de cette journée mémorable, fit des rêves d'une choquante lubricité. Pour ne pas être prolixe, je dirai tout simplement que le soupirant rêva qu'il était marié. Ce songe—devait-il s'occuper d'un songe—fit, quand même, descendre sur son coeur brûlé par le désespoir de l'amour méconnu une pluie bienfaisante de réconfort.



Il la vit sortir avec son petit banc
et ses chaudières......



Au saut du lit, son parti était pris. En y réfléchissant bien, les apparences étaient plus que favorables. D'abord, il était rentré en grâces auprès de Marie Calumet. Bien sûr ? Sans doute, puisqu'elle avait fait son éloge devant tout le village, et qu'elle lui avait demandé son bras pour retourner au presbytère. Et puis, ce rêve ? C'est que Narcisse avait une confiance aveugle dans les rêves, superstitieux comme le premier campagnard venu.

Il s'habilla à la hâte et descendit dans la cour pour saisir la ménagère au passage.

Presque aussitôt, il la vit sortir avec son petit banc et ses chaudières. Elle allait traire ses vaches.

A sa vue, tout son sang reflua vers son coeur.

Avec un tremblement dans la voix, il dit :

—Mamzelle Marie ?

—Narcisse ?

—Mamzelle Marie, j'sais pu comment vous dire ça, à cause que ça m'a déjà porté malchance, mais... mais... après ce que vous m'avez dit...hier...j'cré que...j'cré que...M'permetteriez-vous d'vous gosser ?

—Hein ?

—J'veux dire d'vous farauder ?

—Ben sûr, Narcisse, qu' tu dis pas ces choses-là pour bêtiser ?

—Ma grande conscience du bon Dieu, mamzelle Marie !

—Alors c'est correct, Narcisse, t'es

t'un brave garçon ; tu l'as prouvé, hier. Viens m'voir honnêtement, et pis, si on s'accorde, eh ben ! on fera les épousailles.

—Comme ça, l'aut' ?......

—Quel aut' ?

—Zéphirin, vous vous en fichez pas mal ?

—L'bedeau ! j'y ai jamais pensé, lui non plus.

—Lui ! ah ben par exemple ! Tenez mamzelle Marie, vous m'creirez si vous voulez, mais pas plus tard que la semaine passée....

—Tu m'conteras ça une aut'fois, à cause que j'sus pressée pour aller tirer mes vaches.

—C'est ça, mamzelle Marie, j'vous conterai ça la première fois que j'pas-

serai la veillée avec vous. A soir ?

—A soir.... non, pas à soir, à cause qu'i faut que j'lave mon plancher de cuisine. Demain.

—Demain, c'est bon, demain.

Et Marie Calumet alla traire les vaches et Narcisse soigner les cochons et la jument grise du presbytère.

Si la ménagère du curé n'avait pas hésité à donner une réponse affirmative à Narcisse, c'est qu'elle aussi avait pris son parti, après son aventure du ballon. Et lorsqu'une fois Marie Calumet, avec son caractère résolu, avait pris un parti, elle ne s'attardait pas à bayer aux corneilles.

Elle s'était même dit :

—Une aut' fois, si Narcisse me d'mande en mariage, ça sera pas long.

J'te vas, tu m'vas, tâpons là !

Mais un moment, elle eut peur que son amoureux ne la redemandât plus.

Aussi, est-ce avec une satisfaction réelle qu'elle avait répondu à Narcisse : on fera les épousailles.

Narcisse, de son côté, était heureux comme un coq en pâte. Rencontrait-il une connaissance, aussitôt il lui confiait à l'oreille :

—Vous savez, j'me marie.

—Toé ?

—Eh ! oué.

—Avec qui ça ?

—Comment ça, mais avec mamzelle Marie Calumet.

—Pas possible ?

—Eh ! oué, mais parlez-en pas à personne. Y a ainque vous qui le savez.

Et le même colloque se répétait à chaque rencontre.

Trente jours durant, Narcisse fit sa cour, une cour discrète, fidèle.

Il descendait de sa mansarde à sept heures ; il y remontait à dix.

Les fiancés passaient la soirée tantôt dans la salle à manger, tantôt dans la cuisine, chacun dans son coin, et le curé ou Suzon entre les deux, suivant le vieil adage canadien : des amoureux doivent toujours mettre un gros chien entre eux.

Un mercredi soir, Marie Calumet lavait la vaisselle sur la petite table près de l'évier, dans la cuisine éclairée par une lampe pleine jusqu'aux bords d'huile de pétrole. Suzon l'essuyait. Le curé Flavel, s'était coulé dans une

grande berceuse recouverte de cretonne, et fumait sans mot dire, les deux pieds sur le tablier du poêle ronronnant plus fort que la chatte étendue sur le flanc, les yeux en amande voluptueusement à demi-fermés.

Dans toute la pièce, un enveloppement de chaleur, de quiétude, de bien-être.

Au dehors, le vent sifflait avec des miaulements de matou en rut; la pluie s'écrasait avec un crépitement monotone contre les vitres.

Soudain, avec un bruit sec, une flammèche s'élança par la petite ouverture circulaire du poêle et retomba sur le plancher.

—Tiens, on va avoir d'la visite, fit

remarquer Marie Calumet en rompant le silence.

Justement, la porte s'ouvrit et Narcisse parut dans une rafale de vent et de pluie.

Et, comme il ne se hâtait pas :

—Ferme la porte, lui cria le curé, as-tu envie de faire virer la maison en l'envers.

—C'est ça qu'en est un temps de chien, répondit Narcisse, i mouille à siaux.

L'homme engagé du curé avait l'air très sérieux, ce soir-là, tellement que Suzon remarqua :

—Dis don, Narcisse, t'as l'air d'un homme qu'a mangé d'l'avoine.

Il ne répondit pas.

Puis, après avoir enlevé sa casquette

de drap, lourde de pluie, et avoir fait quelques pas vers Marie Calumet, il dit :

—Mamzelle Marie, ça vaut pas la peine de fafiner plus longtemps, à cause que vous savez, comme dit m'sieu le curé, tout ce qui traîne se salit.

La ménagère abandonna sa lavette, Suzon son torchon, et le curé sa pipe.

—Mamzelle Marie, j'prendrai pas trente-six détours, voulez-vous de moé pour votre homme ?

Narcisse, c'est évident, avait dû se faire la leçon et tenter un effort surhumain pour parler avec tant d'assurance. Il ajouta :

—J'sus pas riche, mais j'ai bon pied, bon œil. Et pis, sans compter que j'vous aime ben. A nous deux on

pourra élever une famille créquiennement. Pas vrai, m'sieu le curé ?

—T'as raison, Narcisse.

Cependant Marie Calumet ne disait rien.

Elle essuya, sur son tablier, ses mains visqueuses d'eau de vaisselle.

—Voulez-vous, mamzelle Marie ? demanda Narcisse qui redoutait un malheur ?

—Oué, Narcisse, acquiesça enfin Marie Calumet.

Elle lui tendit les mains.

—J'serai une bonne femme pour toé.

Puis se tournant vers le curé Flavel.

—M'sieu le curé, poupa et mouman sont morts—que le bon Dieu ait leur âme en son saint paradis—voulez-vous

les remplacer et m' donner à c' brave garçon ?

Le curé Flavel ne trouvant pas son mouchoir, s'essuya les cils du revers de la main.

—Oui, mais qu'est-ce que je vais devenir sans toi ?

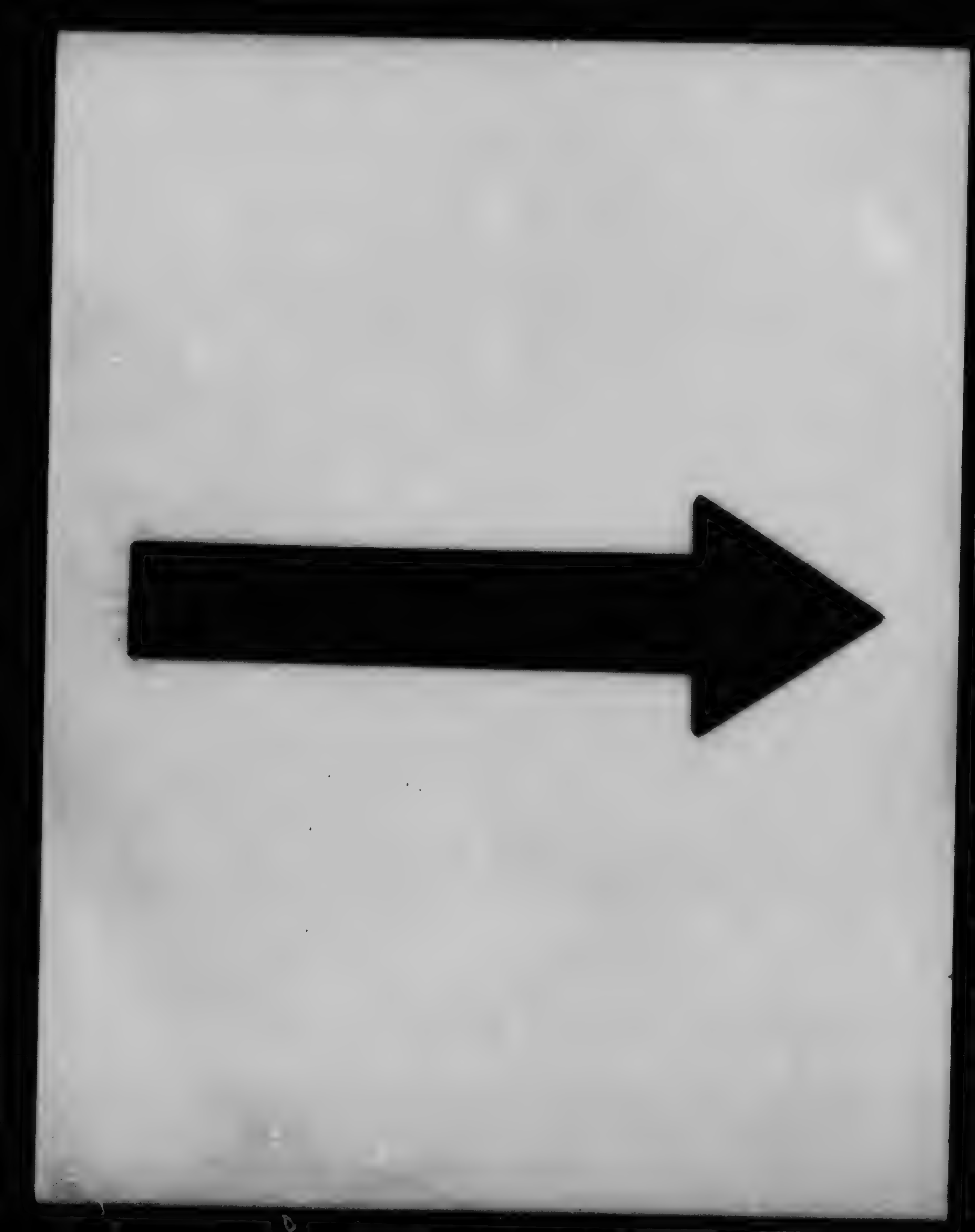
—Ah ! laissez faire, m'sieu le curé, vous verrez comme tout ça s'amanchera ben.

—Eh ben ! puisqu'il le faut, soyez heureux, mes enfants, dit-il, en les poussant dans les bras l'un de l'autre. Embrassez-vous.

Au bedeau, qui entrait, Suzon dit malicieusement :

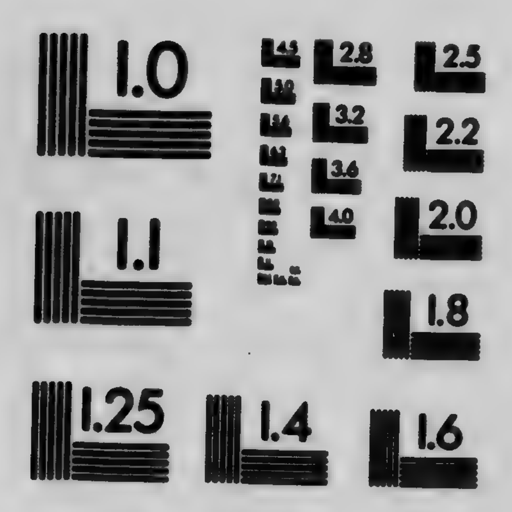
—Zéphirin, je te présente m'sieu et madame Boisvert.

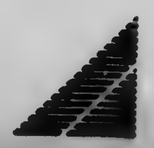
—Ah !



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







Et sans rien ajouter, il sortit par l'autre porte donnant sur la cour.

La veille du mariage, quinze jours plus tard, le notaire Ménard frappait au presbytère.

Seul notaire dans la paroisse, Maitre Ménard ne craignait pas la concurrence. Aussi ne se dérangeait-il que très rarement. C'était à son étude que se passaient tous les actes. Mais pour le curé Flavel ou Marie Calumet, ce n'était plus la même chose : il leur devait des égards. Voilà pourquoi il s'était rendu au presbytère.

Et tout en s'informant de la santé des gens de la maison, et en félicitant Marie Calumet, le notaire prit deux grandes feuilles de papier auxquelles il imprima, avec le pouce, une large

marge pour les renvois et les signatures.

Puis, s'assoyant à la table de travail du curé, il commença à écrire, tandis que les autres chuchotaient à voix basse pour ne pas le distraire.

" En l'an mil huit cent soixante, le vingt-huitième jour d'octobre.

" Par-devant Maître Antoine Ménard, Notaire Public pour la Province de Québec, résidant et pratiquant en la paroisse de Saint-Ildefonse, ont comparu :

" Narcisse Boisvert, homme engagé de Monsieur le Curé Flavel, fils majeur issu du mariage de feu Prosper Boisvert, cultivateur de Pain Sec, et de feue Dame Caroline Dubuc, aussi du

même lieu, le dit Narcisse Boisvert agissant en son nom personnel.

" D'une part,

" Et Demoiselle Marie Calumet, de Sainte-Geneviève, fille majeure issue du mariage de feu Athanase Calumet, aussi du même lieu, et de feue Dame Sophie Cadotte, de Saint-Joseph-de-la-Tabatière, la dite Demoiselle Marie Calumet stipulant en son nom personnel,

" D'autre part,

Lesquels ont arrêté, ainsi qu'il suit, les conditions civiles du mariage projeté entre eux :

" Il y aura communauté de biens entre les futurs époux...............

—Narcisse, demanda le notaire en regardant par-dessus ses lunettes, donnes-tu un douaire à ta future ?

—Oué, m'sieu le notaire.

—Combien ?

—Quatre cents écus.

Le notaire écrivit :

" En considération de l'affection que le futur époux porte à la future, il lui fait par les présentes donation, ce qui est accepté par la future épouse :

" Premièrement, — D'une somme de quatre cents écus qu'il s'engage à payer et fournir à la future épouse en aucun temps après la célébration du dit futur mariage, soit par un seul soit par plusieurs versements au gré de la future épouse.

" Advenant le prédécès de la future épouse avant le paiement de toute ou partie de la dite somme, il est expressément entendu et convenu que le futur

époux n'y sera plus tenu pour la partie qui sera alors due, la présente donation devenant caduque.

" Deuxièmement—....

—Y a-t-il un deuxièmement ? s'enquit le notaire.

Narcisse et Marie Calumet se taisaient. Que voulait-il dire ? Ils ne savaient pas.

—Oué, répondit le curé, y a un deuxièmement. Ecrivez que j'voudrais faire une donation à ma fille engagère pour les services qu'a m'a rendus.

Le notaire écrivit :

" En considération et reconnaissance des services incalculables rendus par la dite demoiselle Marie Calumet au Révérend monsieur Flavel, curé en la paroisse de Saint-Ildefonse, le dit

curé Flavel fait donation, pure, simple, irrévocable et en meilleure forme que donation puisse se faire et valoir à la dite demoiselle Marie Calumet, la dite donation consistant en........

—Que donnez-vous ? demanda le notaire en levant la tête de dessus son carré de papier.

Tous avaient les yeux tournés vers le curé, qui souriait avec malice et bonté. Sa ménagère, surtout, n'en pouvait croire ses oreilles.

Le curé commença :

—Une vache laitière que j'mengage à remplacer en cas de mort.

—M'sieu le curé ! se récria Marie Calumet, ça vraiment pas d'bon sens!

Le tabellion écrivit :

“ Une vache qui ne meurt pas.

—Un cochon d'un poids raisonnable, continua le curé.

—M'sieu le curé, vous y pensez pas !

" Un cochon raisonnable, griffonna le notaire.

—Une truie bonne pour la fécondation.

—M'sieu le curé !

Le notaire, sans s'occuper des exclamations réitérées de la donataire, répéta après le curé :

" Une truie qui rapporte.

—Douze poules.

—M'sieu le curé, vous êtes après vous ruiner ! se récria la future mariée.

—Etes-vous contents mes enfants ?

—Ah ! m'sieu le curé !

—C'est tout ? demanda Maître Ménard.

Narcisse insinua en rougissant :

—Dites don, m'sieu le curé, si vous y mettiez le coq avec ?

Suzon, qui n'avait pu placer un mot, partit d'un franc éclat de rire.

Marie Calumet laissa voir que cette audace ne lui faisait pas plaisir, au contraire.

—Va pour le coq, dit le curé en riant de bon cœur.

" Douze poules dont un coq, ajouta le notaire.

On débattit encore quelques clauses du contrat, puis le notaire en fit la lecture complète et écrivit dans la marge :

"La dite paroisse de Sainte-Geneviève et la dite paroisse de Saint-Apollinaire sont la même paroisse, le dit nom de Saint-Apollinaire ayant été donné après

la naissance de la dite demoiselle Marie Calumet.

Il termina :

" Et après lecture faite, les futurs époux ainsi que les témoins assistant à l'exécution des présentes ont signé avec le dit notaire.

(Signé) Marie Calumet.
Narcisse X Boisvert.
Jacques Flavel, Ptre Curé.
Suzon Flavel.
Antoine Ménard, N. P.

Narcisse ne savait pas écrire, il avait fait une croix.

Le curé avait signé pour lui.

La signature du notaire était remarquable par son étourdissant paraphe et son incompréhensibilité. Enfin, comme c'est la coutume, le notaire embrassa la

future, et le curé Flavel offrit un verre de vin de rhubarbe que l'on but au bonheur des héros du lendemain.

Le bedeau, cependant, ruminait sa vengeance. Depuis le soir de la demande en mariage, il ne parlait à personne. Il ne rentrait au presbytère que pour manger et dormir.

Un soir, en remplissant les burettes de vin, dans la sacristie, il s'écria :

—J' les quiens, les crapauds !

XX

LA VENGEANCE D'UN BEDEAU.

Pour la première fois, depuis la fondation du presbytère, des réjouissances profanes remuaient le recueillement de ces saints lieux. Le siècle, avec ses frivolités, infectait l'air ambiant de calme et de vertu, qui anisait toutes les pièces de la maison.

Des noces au presbytère ! Jamais mots ne furent moins faits pour être

attelés ensemble. On voit là une antithèse qui sentirait l'huile si elle n'était amenée naturellement par la force des circonstances.

Déjà, j'entends retentir à mes oreilles des cris de colère et des murmures de désapprobation. Oh ! que les consciences satinées d'un blanc farouche se rassurent. Il ne se passa, ce soir-là, au presbytère de Saint-Ildefonse, rien que d'humainement décent : les bégueules n'eussent pas trouvé un iota de dissipation, si ce n'est... oh ! mais si peu que ça ne vaut pas la peine d'en parler.

Sans cela, jamais le bon curé Flavel n'eut permis l'entrée de son presbytère à une noce de village.

Lui, l'homme serviable, par excellence, comment eut-il pu agir autre-

ment ? Car enfin ! que vouliez-vous qu'il fît ? Sa ménagère et son homme engagé se mariaient. Ils vivaient au presbytère. Pas d'autre demeure. D'un autre côté, se marier et ne pas faire de noces, c'était impossible. Il ne fallait pas y songer. Le jonc de mariage et les noces c'est tout un. Voilà ce qu'avait compris le curé Flavel.

Quoiqu'il en fût, Marie Calumet chargea Suzon de sonder les dispositions du brave homme. L'espiègle enfant s'était bourré la tête d'arguments qu'elle regardait comme irréfutables.

Tandis que le curé était penché sur sa table de travail, Suzon s'approcha derrière, sur la pointe des pieds, et mit ses deux mains sur les yeux de son oncle.

—C'est toé, Suzon ?

—Oui, c'est moé, mon oncle, fit-elle, câline.

Et avant même qu'elle eût eu le temps de prononcer le premier mot de son plaidoyer :

—Dis don, Suzon, Marie Calumet et Narcisse se marient ? Fort bien, mais ousque vont se faire les noces ?

—Je venais justement pour.......

—Alors, j'ai songé que le bon Dieu ne m'en voudrait pas trop si je faisais faire les noces dans mon presbytère.

—Ça, par exemple, c'est une idée, m'sieu le curé ! s'écria Suzon en battant joyeusement des mains et en sautant de plaisir.

Et sans en attendre davantage, elle

courut annoncer la bonne nouvelle à Narcisse et à Marie Calumet.

Il n'y avait pas de temps à perdre vu que le mariage avait lieu le lendemain. Les deux filles, aidées de Narcisse, voire même de monsieur le curé, firent un remuè-ménage de haut en bas.

—Vous allez voir comme mon presbytère va-t-être propre, dit Marie Calumet, avec orgueil, i va paraître tout flambant neu.

Deux jours durant, les fourneaux de la cuisine ne dérougirent pas. La ménagère et son assistante, Suzon, firent cuire, rôtir, bouillir, griller, farcir; elles lardèrent, dégorgèrent, braisèrent ; on glaça, pana, habilla ; bref, qui l'eut cru ? le presbytère de Saint-Ildefonse semblait converti en une auberge où l'on

allait donner à manger à tout un régiment.

Allez donc voir après ça si les villageois ne firent pas de leurs pieds et de leurs mains pour se faire inviter à la noce.

Le presbytère ne désemplissait pas. Chacun prétextait une affaire quelconque chez le curé, avec le dessein secret d'attraper une invitation. Certains même poussèrent l'intrigue jusqu'à aller payer leurs dîmes arriérées.

Rien qu'à sentir le fumet s'exhalant par bouffées odorantes de la cuisine, les narines étaient agréablement chatouillées. Il y avait encore l'honneur d'être invité à la table de monsieur le curé, l'imprévu de la noce, et surtout, l'orgueil peu banal de pouvoir dire J'étais

aux noces de Marie Calumet ; comme les patriotes de 37-38 racontent : Moé, j'étais à Saint-Eustache, à Saint-Charles, à Saint-Denis ; et comme les vétérans de 85 : Moé, j'étais à Batoche.

Marie Calumet était déjà nimbée de l'auréole de l'immortalité. Pas un être, monsieur le curé excepté, ne lui allait à la cheville du pied.

Tous voulurent être invités, mais tous ne le furent pas, malheureusement. Et ceci fut cause de plusieurs mécontentements qui devaient disparaître avec le temps. Cependant, si le presbytère eut été aussi grand que le cœur du curé Flavel, toute la paroisse se fut assise à la table pastorale.

Le bedeau, pas plus que les autres,

ne restait inactif. Sa vengeance, oh ! il la tenait sa vengeance.

Allait-il, teintant de pourpre la blancheur encore virginale des draps, transpercer d'un coup de poignard le sein que n'a pas encore maculé la main de l'homme ?

Allait-il, pour apaiser la fièvre de la jalousie, qui coule plein les veines, éclabousser les murs de la cervelle de son rival ?

Non, tout ça, c'est bon pour les romans à sensation, où l'intrigue commence par un pressement de doigts dans le boudoir parfumé d'une séduisante comtesse.

Assassiner, en voilà un jeu peu commode ! Ça vous crée des embarras à n'en plus finir. Et du reste, est-ce bien

là une vengeance ? La transition de la vie à la mort n'est que d'un instant et tout est fini.

—I vivront, dit-il, en roulant des yeux féroces, i vivront, mais i me l' paieront, batèche de batèche ! J' leur promets un chien de ma chienne !

Voici comment s'y prit le bedeau pour satisfaire sa vengeance.

Le matin des noces, après la cérémonie, il se dirigea, à la dérobée, vers la bande de la forêt délimitée par le rivage. Il fouilla longtemps et il commençait à désespérer, lorsqu'il poussa un cri de joie.

Ce fut l'affaire de quelques instants. En un tour de mains, Zéphirin avait gratté l'écorce et enlevé plusieurs morceaux gluants de bois de plomb. Cela

fait, il se retira dans un endroit écarté, à l'abri de toute surprise. Il fit une flambée et alla chercher de l'eau à la rivière dans une bassine qu'il avait cachée avec une bouteille sous sa bougrine.

Ensuite, il fit bouillir l'eau au-dessus du feu avec une patience de malfaiteur. Le bedeau, finalement, mit son bois de plomb dans une bouteille, et versa sur cette plante l'eau bouillante qui devait en prendre les principes solubles, un laxatif infaillible.

Après avoir bouché la bouteille qu'il glissa dans sa poche, il cacha la bassine, et reprit le chemin du presbytère.

Louvoyant autour de la cuisine, Zéphirin guettait le moment propice où il

pourrait mettre à exécution son sinistre dessein.

Marie Calumet et Suzon venaient de s'absenter en même temps de la cuisine, appelées toutes deux par monsieur le curé.

Fait extraordinaire, Narcisse lui-même ne se trouvait pas, à ce moment-là, dans la cuisine. L'homme engagé du curé, en effet, depuis son mariage, ne lâchait pas sa femme d'une semelle, et, à plusieurs fois, on l'entendit s'écrier avec une admiration naïve :

—Quand j'pense que c'est à moé, c'te femme-là !

—Bon ! se dit Zéphirin, faut pas que j'fasse de bêtises, à présent, sinon....

Il commença par déposer sa bassine dans l'évier, puis il s'approcha résolu-

ment du poêle. Déjà, il avait soulevé le couvercle de la marmite dans laquelle cuisait le ragoût de pattes de cochon, lorsque Marie Calumet entra.

Zéphirin rougit et dissimula prestement sa bouteille sous sa bougrine.

—Bonjour, m'sieu Zéphirin, dit-elle.

La mariée l'avait bien vu rougir, mais elle mit cela sur le compte de l'émotion.

—Bonjour, mamzelle, pardonnez, j'veux dire madame. Vous avez là un ragoût qui sent bougrement bon.

—Pas vrai ? vous y goûterez.

—Ben des rémerciements.

On appelait Marie Calumet dans la pièce voisine.

Zéphirin ne perdit pas de temps. Il versa le contenu de l'infusion dans la

marmite, replaça le couvercle, et se sauva dans la cour en évitant toute rencontre importune.

—A c't' heure, dit-il, si vous creyez, vous autres, que j'men vas manger de c'te cochonnerie-là......

A cinq heures, les invités commencèrent à arriver.

D'abord, monsieur le maire avec son nez en saxophone, ses cheveux jaunes collés aux tempes, son crâne luisant, et sa redingote verte et lustrée qui lui pesait sur le ventre. A son bras était accrochée madame la mairesse, grassouillette, femme très dévote, égrenant tantôt des chapelets, tantôt des commérages.

On vit ensuite entrer successivement: le notaire, asthmatique, raide dans son

faux-col, dont les pointes lui montaient par-dessus les oreilles ; le médecin qui ne portait jamais de bretelles et ne pouvait terminer une phrase sans remonter son pantalon ; les marguilliers tous bouffis de leur dignité ; le forgeron à la carrure imposante ; le marchand, sec et jaune comme un parchemin et qui disait toujours : " tu sais ben.... tu sais ben ... " ; le rentier qui crachait dans le visage de ses interlocuteurs en parlant ; et que d'autres ! tous accompagnés de leurs épouses, rondes, plates, rouges, fanées.

Ah ! j'oubliais le fils du forgeron, Gustave. Depuis une demi-heure au moins, il était en tête-à-tête avec Suzon, sur un sofa poussé le long du mur, derrière la porte du salon.

L'herbe tendre,.... l'occasion,.... enfin, que sais-je, l'amour aidant, le jeune homme n'y tint plus. Il poigna Suzon à pleines mains en l'embrassant.

—Tu m'fais mal ! dit-elle, tout bas, en lui rendant son baiser.

Gustave s'échauffait. Il devenait téméraire et il allait.... lorsque le curé Lefranc, qui avait accepté l'invitation de son ami, parut dans la pièce. C'est qu'il avait un flair de chien de chasse, le curé Lefranc.

—Où ai-je mis mon bréviaire ? où ai-je donc mis mon bréviaire ?

Puis tournant tout à coup la tête :

—Oh !

—Ah !

—Oh !

—Ne vous gênez pas mes amis, ne

vous gênez pas. Il faut que jeunesse se passe. Ma belle, ajouta-t-il, il vaut mieux pour vous que ce soit moi, plutôt que monsieur votre oncle, qui vous déniche dans ce coin. Sans cela.... Allons ! pas d'imprudences et soyez sages.

Et le curé Lefranc, obsédé par un soupçon de dentelle, sortit de la pièce en reportant ses souvenirs à trente ans en arrière.

Enfin, on pria les convives de passer dans la salle à manger et de vouloir bien se mettre à table.

Un bruit assourdissant de chaises, couteaux, fourchettes, cuillers, assiettes s'ensuivit.

Le curé Flavel prit place à un bout de la table. A droite, s'assit la mariée, vêtue d'une robe en cachemire bleu ciel,

garnie de satin crême ; à gauche le marié, suffoquant dans la redingote étriquée que lui avait léguée, par testament, son père moins obèse que son héritier.

Celui-ci, transporté du coup au quinzième ciel, avait la tête à l'envers. Il riait, il avait envie de pleurer.

—Ah ! m'sieu le curé, disait-il, en se penchant vers lui, ah ! m'sieu le curé !......

Marie Calumet, elle, était plus calme. Elle baissait pudiquement les yeux. Ça ne lui revenait pas de se faire appeler madame Narcisse Boisvert. Elle n'était pas loin de croire qu'elle faisait un bête de rêve, et que, le lendemain, elle se réveillerait Marie Calumet comme par devant.

Et même qui le croirait ? Pour être bien sûre qu'elle était éveillée, elle se pinça en bas du genou.

Le curé Lefranc présidait à l'autre bout de la table. Si l'on avait regardé sous la nappe, on aurait constaté que c'était sur la table de cuisine qu'il mangeait, le curé Lefranc. Celle de la salle à manger n'aurait pu suffire pour tout ce monde-là.

—Ousqu'est don Zéphirin ? fit observer le curé, qui ne s'était pas encore aperçu de l'absence de son bedeau.

—C'est pourtant ben vrai, appuyèrent les invités, ousqu'est don Zéphirin ?

—Faut pas s'en occuper, expliqua Suzon, en servant la soupe aux choux. C'est un jaloux qu'a attrapé la pelle.

L'explication parut très naturelle, et

l'on ne pensa plus à Zéphirin.

Celui-ci, cependant, blotti derrière la sacristie, à quelques verges du cimetière, avait les yeux rivés sur toutes les issues du presbytère.

Le bedeau devait tenir à sa vengeance, car il avait une peur formidable des morts. Rien qu'à se voir là, si près des tombes, seul et dans l'obscurité, il en avait le sang glacé. Et puis, il faisait un froid et un vent !

Dans le presbytère au contraire, il faisait chaud et l'on se bourrait.

—Voyons, Suzon, dit le curé, après qu'on eût happé la soupe aux choux, dis ce que t'as à nous donner à manger, à soir ?

Suzon, comme on le voit, avait été bombardée maîtresse d'hôtel. Elle

avait demandé l'aide de deux voisines. Marie Calumet eut bien désiré servir elle-même ce repas de noces, mais on lui fit comprendre, quoique difficilement, que ce n'eût pas été convenable.

Suzon prenant sa fonction au sérieux, répondit :

—Eh ben, m'sieu le curé, on a, à part de ce que vous avez mangé, du ragoût de pattes de cochon avec des boulettes, des tourquières, du lard chaud, du lard froid, un roast beef. un p'tit cochon de lait, de la gourgane, des guertons, des galettes de sarrasin, du dinde avec du fort, des pâtés au poulet, des prâlines, des beignes, du blanc-mange, des crackers, de la custard, des grands-pères, des nourolles, de la compote aux ci-

trouilles, de la crême, des confitures aux fraises, de la gelée aux pommes, du nananne, du café d'orge, du vin de rhubarbe, du pain d'épice, et ben d'autres choses itout.

—Hein ! fit le curé, fier de sa nièce, en a-t-elle une mémoire de singe, c't' enfant-là ?

La nièce du curé, les joues en feu, éblouissante, fit le tour de la table pour enlever les assiettes à soupe. Comme elle se penchait près du curé Lefranc, celui-ci succomba à la tentation. Il avait déjà trop résisté.

Laissant tomber par terre son couteau, il se baissa aussitôt pour le ramasser, mais en même temps il saisit un mollet de la jeune fille, avec la ténacité d'un boule-dogue qui ne lâche pas.

Pleine de déférence pour un curé, Suzon ne protesta pas. Et du reste, le curé Lefranc dit Leblanc était encore fort bel homme. Il ajouta avec un clignement d'yeux :

—Quand tu te confesseras à moi, Suzon, je t'imposerai une pénitence pour t'être laissée.... tu sais, sur le sofa....

Lorsque l'on servit le ragoût de pattes de cochon à la sauce noire, ce bon plat succulent, appétissant, bien épicé, ce fut une exclamation générale.

—J'men vas en manger, dit le maire, en se pourléchant, c'est mon mets favori.

—Et moi donc ! surenchérit le notaire. J'vous ai une fringale....

—A qui le dites-vous ? repartit le docteur.

—C'est vous qui l'avez dressé, mademoiselle, pardon madame Boisvert.

—Oué, m'sieu le docteur.

—Alors, il doit être excellent, n'est-ce pas notaire ?

—Sans doute ! sans doute !

Tous en mangèrent, tant que Marie Calumet se penchant vers sa voisine lui dit à l'oreille :

—Si v'nait qu'à v'nir ben des cochons comme ça on s'rait betôt rendu à la poche.

Avant que l'on passât au dessert, le maire, sur l'invitation de monsieur le curé, se leva pour proposer la santé des nouveaux mariés.

Le maire de Saint-Ildefonse avait la

manie des discours. Ce soir-là encore, avant le souper, il avait pris le curé Flavel à part et lui avait dit :

—Un p'tit mot, m'sieu le curé : j' voudrais ben que vous me prieriez de proposer la santé des nouveaux mariés. J'me ferai prier un peu pour la forme, mais vous aurez la bonté d'insister.

Comme de fait. Au moment propice, le curé Flavel se leva.

—M'sieu le maire voudrait-il proposer la santé des mariés ?

Le maire parut surpris, désespéré.

—Ah non ! dit-il, j'peux pas, j'peux vraiment pas.

—Allons ! allons ! m'sieu le maire, insista le curé, faites-vous pas prier, surtout en ce jour exceptionnel.

—M'sieu le maire ! m'sieu le maire !

m'sieu le maire ! hurlèrent en chœur tous les convives.

—Eh ben ! pisqu'il le faut !

Il commença :

" Messieurs les curés, madame la mariée, monsieur le marié et toute la compagnie."

Le forgeron continuant de manger, sa femme l'en prévint discrètement en le poussant du coude.

" Je ne m'attendais pas en cette circonstance solennelle de...... de..... de......

Le maire ne put poursuivre. Entre deux bégayements, il blêmit, la sueur moita son front, un frisson soudain mordit son échine, une crampe atroce lui coupa le ventre en deux.

Toute la noce de s'écrier avec sollicitude :

—Qu'est-ce que vous avez, m'sieu le maire, qu'est-ce que vous avez ? Etes-vous malade ?

—Ou....é.... finit-il par avouer. Par....ar....donnez.

Et par un héroïsme de dignité pour le haut poste social qu'il occupait, le maire traversa la salle d'un pas lent. Mais à peine eut-il franchi le seuil, qu'il prit ses jambes à son cou, se dirigeant en droite ligne vers le chalet de nécessité.

Le bedeau, au guet, vit la silhouette du maire se détacher de la réverbération d'or rouge, dans l'entrebâillement de la porte de la cuisine.

Il pensa :

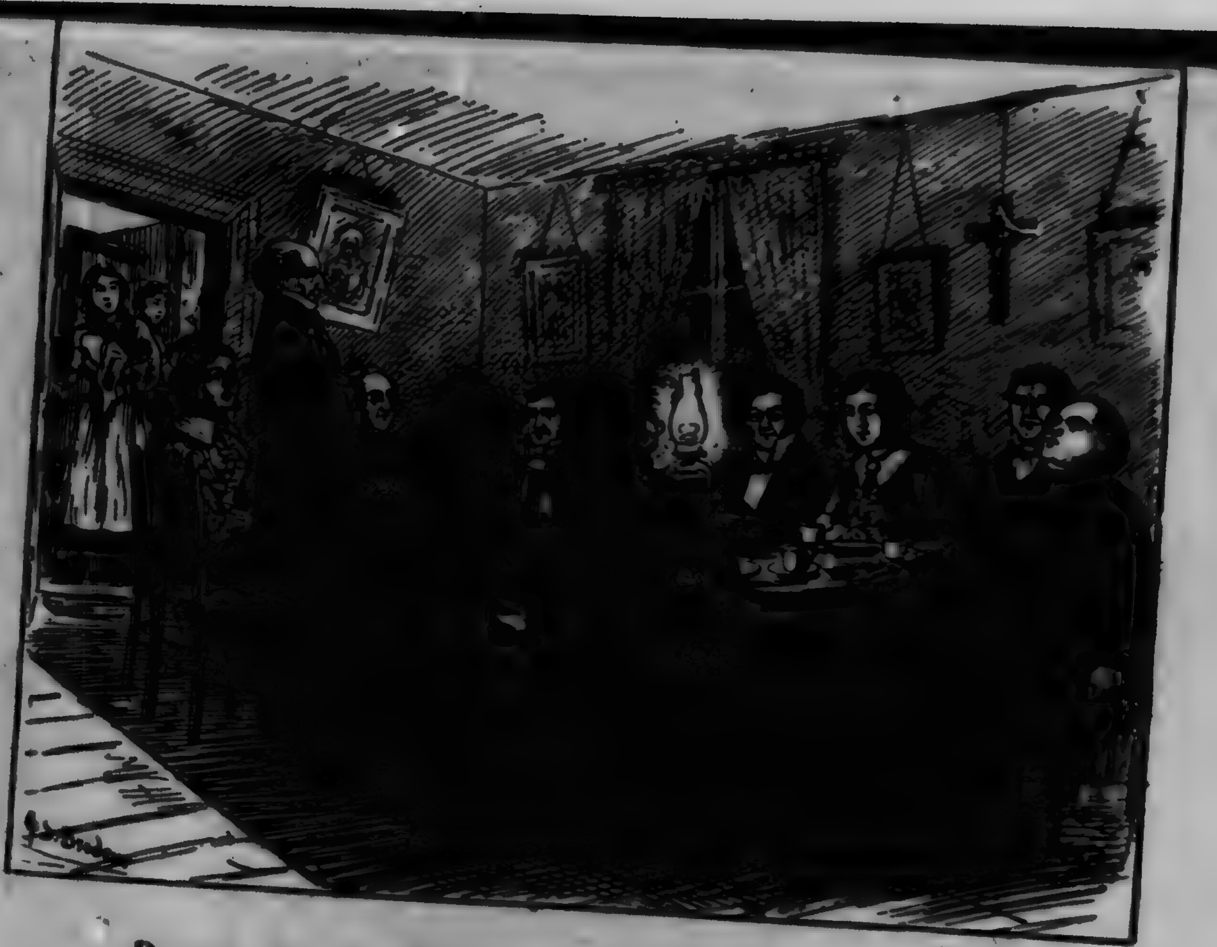
—Bon ! en v'là un.... Les aut' tarderont pas....

Ils ne tardèrent pas, en effet. Deux minutes plus tard, monsieur le curé Flavel arrivait au pas gymnastique, aux lieux d'aisances. Il voulut ouvrir la porte.

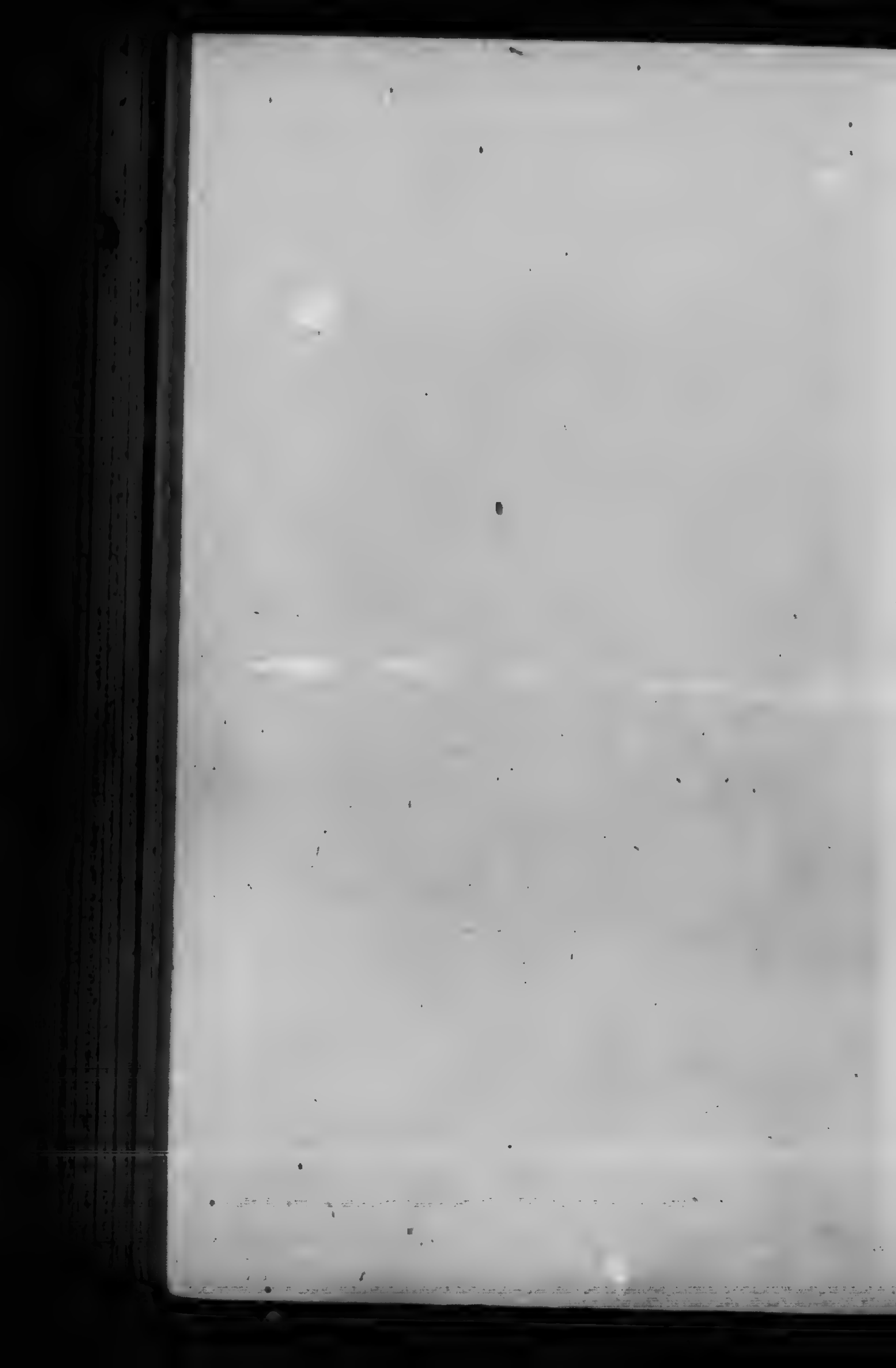
—Une minute, si vous plait ! gémit une voix de l'intérieur.

Une minute, c'était trop pour le bon curé. Il s'accroupit près du chalet.

Revenons dans la salle à manger. Le notaire à la fringale fit une grimace épouvantable. Les nerfs de son masque labouré de rides se tordirent en tous sens. Il ne put avaler la gorgée de café qu'il avait dans la bouche et en inonda son assiette pleine jusqu'au bord de tourquière. Suivit un craquement



Des réjouissances profanes remuaient le recueillement
de ces saints lieux.......



sinistre. La charpente vermoulue de Maître Ménard en fut ébranlée.

—Pouah ! firent ses voisins de table, en se pinçant les narines.

—Ah ! m'sieu le notaire !

—Eh bien ! oui, ça y est, avoua celui-ci en se levant piteusement. Ça arrive dans les meilleures familles. Il ne me reste plus qu'à aller me nettoyer.

Il prit son haut de forme à longs poils, et sortit, les jambes écartées.

—Seulement, ajouta-t-il, avant de disparaître dans la noirceur de la route, ça m'a tout l'air comme si vous étiez tous atteints. Je vous conseillerais donc de ne pas perdre de temps et de déménager avant que ça vous attrape.

Maintenant, la porte de la cuisine ne se fermait plus.

Et, dans le noir indécis de ce soir d'octobre, on vit une procession d'étranges fantômes prenant, en hâte, la forme de chiens de fusil, le long des clôtures, tout près de la laiterie, derrière l'écurie et dans le fond du fossé, où Narcisse avait roulé, un matin, dans sa lutte contre le taureau.

Courbées derrière un énorme chêne, deux des victimes de la vengeance du bedeau se lamentaient à voix basse.

—Ah ! Narcisse !.................

—Quoi Marie ?

—Ah ! Ah ! oh ! j'sus............. malade..................... j'sus bén malade......................

Oh !..............................

—Pauv' Marie !

Et Narcisse, tourmenté lui-même par

des coliques déchirantes, oubliait ses souffrances pour ne penser qu'à celle qu'il avait juré, le matin même, au pied de l'autel, de protéger jusqu'à son dernier soupir.

—Si j'pouvais arrêter ça, ma chère, ma pauv' femme, mais qu'ost-ce que tu veux que j'y fasse ?

—Oh ! encore....... encore....... Quand est-ce que ça va finir, bonne sainte Anne ?........... J'sus fourbue..........J'me sens des crampes dans les jarrets................

Aie !........... Aie !............

Pourquoi que j'ai mangé de c'sapré fricot ?

—Es-tu ben sûr qu'c'est le fricot, Marie ?

—Ah oué, j'en suis.......... V'là qu'ça part encore..............

Ecoute, Narcisse, j'me meurs!.......

—Si c'est le ragoût, Marie, c'est que tu l'auras trop ben épicé............

—Oh ! j'sais pas......Aie!.......
Aie!..........C'est sensible........
J'ai mal aux reins................

Si j'en r'viens, j'te promets que j'en mangerai pu, non jamais...........
Ca m'échauffe.....................

Oh ! mon ventre !............mon ventre !........J'me meurs !........
j'me meurs !.................

Narcisse, j'pense que tu vas-t-être obligé d'aller chercher m'sieu le curé....

Narcisse était alarmé.

Vraiment, sa femme était-elle donc si mal ?

—Bon ! v'là que ça m'repoigne, moé itout, murmura Narcisse en se mettant en deux, aux côtés de Marie Calumet.

Mais le mouvement avait été trop brusque. Cédant sous le choc, madame Boisvert glissa dans la flaque fumante et fétide.

—I manquait pu ainque ça !........ Me v'là ben équipée à c't' heure...... Ben sûr que c'est une punition du Ciel pour mes péchés...................

Et Marie Calumet se rappela avec amertume ses distractions et son ballon.

—J'sus toute beurrée......... J'en ai par-dessus la croupière et j'cré ben que j'en ai jusques dans la fossette du cou.................................

La lune s'était voilée de dégoût.

A voir ainsi sa femme toute maculée, Narcisse se désespérait. Il lui dit :

—Tu peux pas rester dans c't'état-là. I faut aller à la rivière pour faire partir toute c'te saloperie-là.

Et Marie Calumet, affaiblie par la somme de travail qu'elle venait d'exécuter, se leva en geignant et s'appuya sur le bras de son mari.

Le couple marcha un arpent, puis disparut dans la lisière de forêt et fut sur la grève. Tous deux avaient plusieurs fois retourné la tête pour s'assurer que personne ne les observait. Personne.

Passant à travers un nuage de suie, la large assiette safranée, qui se balançait dans l'indigo du ciel, apparut dans toute sa splendeur, cristallisant les caresses de la vague sur les galets de la rive.

Narcisse demanda :

—Ousqu'on va se met' Marie. Car tu sais, faut pas s'faire attraper ?

—J'men vas m'laver toute seule. Tu t'imagines pas qu' tu vas.............

—C'est à creire. Pisqu'on est marié. J'peux ben............... Tiens ! à l'ombre des bouleaux, icitte ; i a pas un créquien pour nous dénicher.......

—Ah ! non ! par exemple.........
t'es pas pour faire le cochon, hein !....

—Mais écoute don, Marie, pisque t'es ma femme et que j'sus ton mari, j'ai ben l'droit de ....

—Encore si j'étais propre, j'dis pas....................

—Ben oué.......... mais c'est justement à cause que t'es pas propre que......................

Bref, Marie Calumet se laissa séduire, et Narcisse commença sa délicate opération.

Premier sacrifice de sa vie matrimoniale, l'homme engagé du curé mit sa belle chemise en pièces pour en faire des torchons.

Sa femme s'allongea sur le sable en tournant le dos aux étoiles, qui semblaient se faire des clins d'yeux.

La froidure automnale baisotait brutalement les chairs pouacres de la mariée.

—I fait fret! fit-elle remarquer en claquant des dents.

Cette plainte alla droit au cœur de Narcisse.

Et il frotta, il frotta jusqu'à ce que la peau eut repris son éclat d'avant les noces.

Toute sa chemise y passa.

Et lorsque Marie Calumet se fut relevée, honteuse comme après la première faute :

—Allons nous coucher, dit Narcisse, en l'embrassant gloutonnement.

XXI

EPILOGUE.

Marie Calumet, avec ses épargnes annexées à celles de Narcisse, fit l'acquisition d'une maisonnette blanche et verte, et d'un lopin de terre, blottis frileusement en cette saison de l'année, derrière une haie de sapins touffus, à deux pas du presbytère.

Ils furent heureux.

Neuf mois après son entrée en ménage, madame Narcisse Boisvert donnait naissance à un petit garçon aux cheveux roux.

Grâce aux sages conseils de son ancienne ménagère, auxquels il avait souvent recours, les affaires du curé et de la paroisse ne firent que prospérer.

A soixante ans, Marie Calumet mourut.

Tout Saint-Ildefonse, la tête basse, fit queue au croque-mort.

Couronnement de cette funèbre apothéose, les villageois souscrivirent généreusement pour élever un monument à la mémoire de cette femme célèbre.

Le barbier du village, un vieux garçon qui se targuait de la bosse de la

poésie, composa au son des glas, l'immortelle chanson dont ce roman n'est malheureusement qu'une paraphrase imparfaite.

FIN.

